REVUE CATHOLIQUE
POUR LA SUISSE ROMANDE



IVme ANNÉE - N° 2 - AVRIL-JUIN 1929
EDITEUR FRAGNIERE FRERES FRIBOURG

SOMMAIRE DU N° 2 :

Une victoire de la Lumière	*La Rédaction*	119
S. G. Monseigneur MARIUS BESSON	*La bienheureuse Loyse de Savoie*	129
EUGÈNE DÉVAUD	*Une « solution » allemande du « problème scabreux » :* Péchés véniels ! . . .	152
Légende	. . . . .	165
E.-B. ALLO, O. P.	*Une nouvelle « Passion » de Jésus*	167
CHARLES COMTE	*Sous le soleil de l'Ombrie* .	174
MAURICE BASTIAN	*Le vénérable Robert Southwell*, martyr anglais	193
CHARLES JOURNET	*Petite chronique romande :* Exégèse — Tintoret — Le Génie de Berne . .	208
ADOLPHE GUYONNET	*Deux vues de l'église de Tavannes :* Façade.	119
	Intérieur.	166
Bibliographies	. . . . .	222

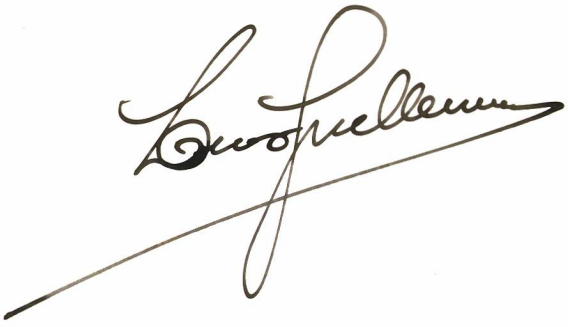
Conditions d'abonnement:

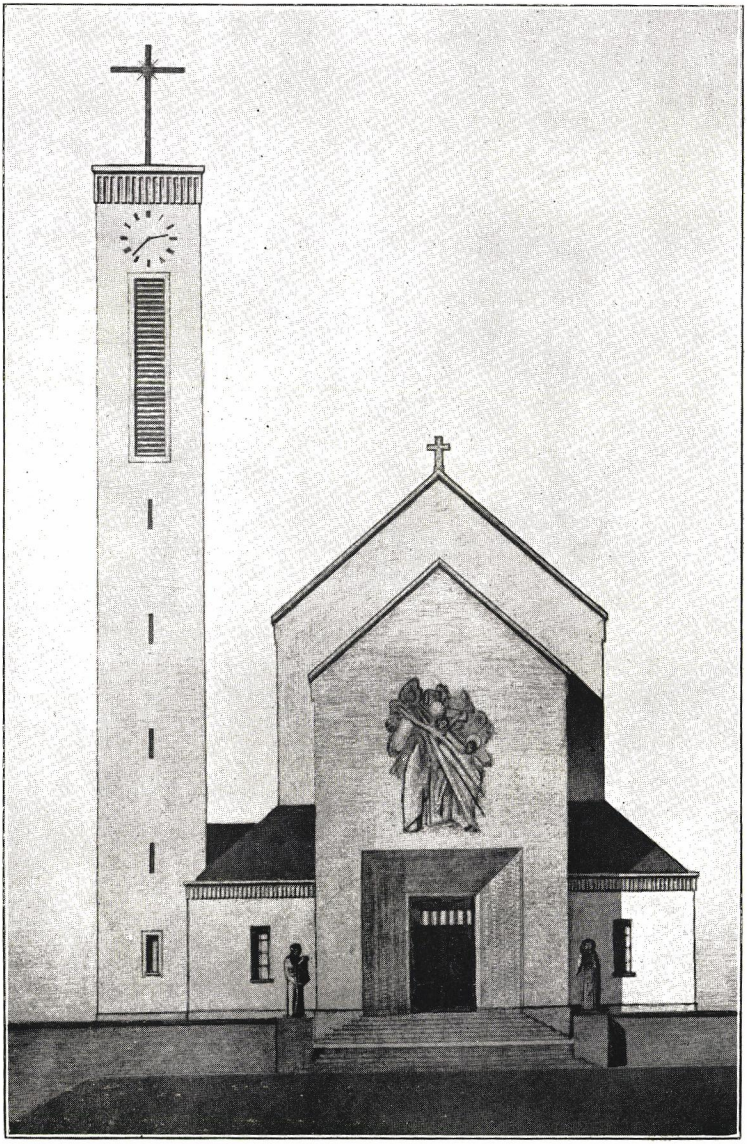
Abonnement annuel (Suisse et Etranger) . . . . . Fr. 9.—

Prix du numéro. . . . . » 3.—

S'adresser aux éditeurs: Fragnière Frères, Fribourg

Compte de chèques: IIa 20. Téléphone: 2.12





Une victoire de la Lumière.

« Quand ils auront achevé leur témoignage, la Bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera... Mais après trois jours et demi, l'esprit de vie, venant de Dieu, entra en eux, et ils se remirent debout sur leurs pieds » (Apocalypse, XI, 7 et 11). C'est, en résumé, l'histoire de l'Eglise. Son cœur est intangible, la flamme de l'amour y brûle inaltérée ; mais ses œuvres, ses manifestations visibles, ses avances dans le monde, sont tour à tour triomphantes, foulées aux pieds, puis de nouveau triomphantes. Cette Eglise qu'on croyait morte, voici qu'elle revit. On la croyait éteinte, voici qu'elle resplendit. Elle était hier dans le sang, elle est aujourd'hui dans la gloire. Et demain ce sera de nouveau le sang, puis de nouveau la gloire ; car elle ne cessera jamais d'être l'Eglise de Jésus qui le premier, fut dans le sang et dans la gloire, et il y aura, pour chacune de ses années futures, des Vendredis saints et des matins de Pâques.

La disparition des Etats pontificaux, en 1870, ce fut, pour employer l'image de l'Apocalypse, une victoire de la Bête de la mer, c'est-à-dire des puissances politiques du monde, sur l'une des manifestations visibles de l'Eglise, la Principauté civile du Souverain Pontife.

La réapparition de la Cité vaticane, en 1929, c'est le redéploiement, au grand jour, de l'un des privilèges de l'Eglise invincible.

L'Eglise divine était liée sur un point, l'Eglise divine est déliée sur un point. C'est un premier printemps sur le vieux monde.

* * *

Aucune société humaine ne peut commander à la Société de Jésus-Christ. Aucun prince des hommes ne peut commander au Prince de l'Eglise de Jésus-Christ. Il est indépendant. Or, l'indépendance au milieu d'autres princes, on n'a pas trouvé jusqu'ici de meilleures conditions de son existence, que la souveraineté territoriale. « Une souveraineté territoriale quelconque est la condition reconnue universellement indispensable à toute vraie souveraineté juridictionnelle », tels sont les mots de notre Pape. D'où la raison d'une Cité pontificale.

Mais la Cité pontificale, Etats de l'Eglise ou Cité du Vatican, n'est point de même nature que les autres cités temporelles. Les simples cités temporelles se forment sur la terre pour organiser la vie périssable. La Cité pontificale apparaît sur la terre pour permettre à l'Eglise d'organiser librement et pleinement la vie impérissable. Les simples cités temporelles reposent sur le sol comme une tour ; la Cité pontificale repose sur le sol comme un rayon de soleil, sa raison d'exister lui vient d'ailleurs, de l'Eglise. Les simples cités temporelles sont nées de la Chair, elles relèvent de la servitude, ce sont les royaumes d'Agar ; la Cité pontificale est née de la Promesse, elle relève de la liberté, de cette Jérusalem qui vient d'en haut, l'Eglise, notre Mère.

* * *

L'indépendance pontificale est un privilège de droit divin ; elle est donc imprescriptible, inaliénable ; les papes n'en sont pas les juges, mais simplement les dépositaires. Mais les conditions et les garanties d'exercice de l'indépendance pontificale peuvent varier au cours de l'histoire, et les papes ici sont juges, les seuls juges. L'Eglise, bien sûr, ne pourrait vivre et abdiquer son indépendance. Tandis

qu'elle peut vivre quand on essaie de ligoter son indépendance. Elle peut donc vivre sans la Cité pontificale et elle l'a assez prouvé. Mais quand le Royaume de ce Monde refoule, nous ne disons pas les injustes ambitions inspirées par l'esprit du siècle même aux gens d'Eglise, mais les justes, les authentiques, les divines revendications de l'Eglise, c'est la preuve qu'il y a, dans le Royaume de ce Monde, quelque chose de pourri.

* * *

La vraie doctrine sur la Cité pontificale fut toujours visible en l'Eglise.

Quand Innocent IV excommuniait Frédéric II menaçant les Etats pontificaux, ce n'était pas qu'il voulût, comme l'a dit quelque historien irréfléchi, « vider des querelles d'ordre temporel par le recours aux armes spirituelles », c'était bien plutôt qu'il savait, comme le dit je crois le même historien, que « sacrifier l'indépendance de l'Etat pontifical, c'était mettre toute l'autorité spirituelle des papes à la merci des empereurs ». Quand Jules II se battait pour la restauration de la Cité pontificale, condition de l'indépendance pontificale, c'était pour une cause spirituelle qu'il se battait, et ce n'était point à ce dessein-là, mais au rêve d'unité italienne qu'y mêlait le fougueux Julien de la Rovère, que Louis XII pouvait peut-être, légitimement mais respectueusement, s'opposer.

* * *

Mais la doctrine de la Cité pontificale n'avait jamais brillé plus nettement que dans les enseignements des derniers papes, de Pie IX à Pie XI.

« L'Eglise catholique, avait dit Pie IX, qui a été fondée et instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour procurer le salut éternel des hommes, a obtenu, en vertu de sa divine institution, la forme d'une société parfaite. C'est pourquoi elle doit jouir d'une liberté telle qu'elle ne soit soumise à aucun pouvoir civil dans l'accomplissement de

son ministère sacré... C'est donc par un décret particulier de la divine Providence que, lors de la chute de l'Empire romain et de sa division en plusieurs royaumes, le Pontife romain, que le Christ a constitué le Chef et le centre de toute son Eglise, a acquis le Principat civil... Il est facile de comprendre de quelle façon ce Principat, quoique temporel de sa nature, revêt cependant un caractère spirituel en vertu de sa destination sacrée et de ce lien étroit qui le rattache aux intérêts les plus grands du christianisme [1]. »

Au cardinal Alimonda et aux prêtres italiens en pèlerinage à Rome, Léon XIII disait, le 27 septembre 1888 : « On ose affirmer que les revendications du Pape sont dictées par l'esprit d'ambition et la convoitise des dignités humaines... Mais c'est bien plus haut que se portent Nos visées ; en vérité, c'est la grande cause de la liberté et de l'indépendance de l'Eglise qui se traite en ce moment. »

* * *

Ce qui est manifeste pour une intelligence éclairée par la foi surnaturelle en le Christ-Dieu et en son œuvre qui est l'Eglise, reste caché aux yeux de l'incroyance. La tactique ennemie, de fait, chercha toujours à enlever à la question de la Cité pontificale son caractère religieux pour la réduire à une simple question de politique ; à parler des Etats de l'Eglise en faisant abstraction de la nature de l'Eglise. A ceux qui faisaient ainsi de la « Question romaine » une question de pure politique, il devenait en effet possible de s'opposer aux réclamations des papes spoliés, et d'invoquer, en faveur du pouvoir usurpateur, la prescription acquise par plusieurs années d'un gouvernement bienfaisant. Il devenait possible encore de forger, à l'usage de la foule, des arguments plus bas et plus grossiers : on insinuait que les revendications durables

[1] *Cum catholica Ecclesia*, 26 mars 1860.

des papes étaient inspirées par le désir de la domination et la cupidité des richesses.

Aussi Pie X viendra-t-il, à son tour, insister sur cette pensée que ce qui est ici en cause c'est, non pas un territoire ou des richesses à recouvrer, mais l'indépendance du Saint-Siège à sauvegarder, qu'il s'agit comme nous dirions non pas d'une question formellement temporelle, mais d'une question formellement spirituelle.

Mais elle méconnaît l'enseignement de Pie X, et elle tombe dans l'erreur de l'incroyance, l'*Action française* qui, comparant aujourd'hui, *au point de vue simplement temporel*, les Etats de l'Eglise et la Cité du Vatican, affecte de regretter avec amertume la mort des zouaves de Castelfidardo. Ce n'est pas pour venger la seule justice temporelle, ce n'est pas pour une patrie, que moururent les Français de Lamoricière ! Si noble qu'eût été cette raison, ils moururent cependant pour une raison plus sublime. Les zouaves pontificaux sont morts pour l'indépendance pontificale, à cause de leur foi en l'Eglise de Pierre. Ce qu'ils ont aimé, nous l'aimons ; ce qu'ils ont voulu nous le voulons ; et la cause pour laquelle ils sont morts est de celles pour lesquelles, toujours, il fera bon mourir. Laissons ici parler une voix de jeune, une voix française : « Pourtant le principe est sauvé — si pauvre que soit son Etat, Pie XI dormira chez lui. Le Vatican restera dans Rome, mais non plus palais italien. Et le dernier souhait des zouaves n'est-il pas exaucé et béni ? Car s'ils sont morts, que Charles Maurras se rassure, ce n'est pas pour un carré de terre, mais pour le sens qu'il possédait, pour la sauvegarde qu'il constituait, pour l'esprit qu'il représentait [1]. »

* * *

Qui voit la raison d'être de la Cité pontificale, voit que sa disparition ou sa réapparition n'est pas une sim-

[1] Jean Maxence, dans « 1929 », p. 128.

ple question internationale, mais une vraie question supranationale. L'existence de la Cité pontificale intéresse certes les catholiques de toutes les nations. Pourtant ce n'est pas aux nations assemblées à déterminer les conditions de cette existence. D'abord, parce qu'une pareille intervention des nations ferait tomber au plan international ce qui doit rester au plan supranational. Ensuite, parce que la Papauté spoliée, plutôt que d'en appeler à diverses nations, peut trouver préférable d'attendre, de l'Etat spoliateur, les restitutions qu'elle estimera suffisantes.

Le principe que la « Question romaine » devait se débattre entre, d'une part, le Saint-Siège et d'autre part l'Etat italien, fut nettement formulé sous le pontificat de Benoît XV. Le pape coupait court, par cette attitude, à toutes les intrigues internationales que n'aurait pas manqué de nouer « le jeu louche des sectes ».

Quelques années après, en 1927, *L'Osservatore romano*[1], pouvait écrire : « Nous n'en appelons pas aux Puissances étrangères ni aux tribunaux internationaux... Il ne restera aux Puissances étrangères qu'à prendre acte, avec les formes d'usage, de tout ce qu'aura fait l'Italie d'accord avec le Saint-Siège. »

* * *

L'œuvre de Pie XI est géniale. Ou plutôt elle porte le caractère que Jésus donne constamment aux œuvres de son Eglise. Elle est toute traditionnelle et toute nouvelle.

Ce qu'il a voulu assurer, c'est l'indépendance pontificale. Et puisqu'on ne connaît pas jusqu'ici d'autre manière de ne pas dépendre d'un souverain que d'être souverain, il devait réclamer une souveraineté territoriale, véritable, propre et réelle.

La souveraineté territoriale des papes avait toujours comporté le gouvernement civil d'une population. Elle

[1] Cf. *Osservatore*, 12 février 1929.

avait, en vertu de sa destination sacrée, un caractère spirituel ; pourtant, comme l'ajoutait Pie IX, « rien ne l'empêchait de prendre en outre toutes les mesures utiles à procurer la félicité temporelle des peuples : l'histoire du gouvernement pontifical pendant tant de siècles en est un éclatant témoignage [1] ».

Tout cela fut bon et juste, mais aujourd'hui Pie XI, en restaurant la souveraineté territoriale, ne réassume pas le souci d'une administration civile. A ceux qui s'en étonnent, il répond : « On ne réfléchit pas assez, peut-être, à ce qu'il y a d'incommode et de dangereux — Nous parlons pour aujourd'hui — à joindre au gouvernement universel de l'Eglise, l'administration civile d'une population, si peu nombreuse soit-elle. La petitesse du territoire Nous garantit contre tout inconvénient et danger de ce genre [2] ».

Voilà donc en quoi diffèrent les Etats de l'Eglise et la Cité du Vatican. Ce sont deux réalisations de la Cité pontificale, toutes deux légitimes, toutes deux destinées à servir les mêmes fins. La première plus somptueuse et plus adaptée au monde de la chrétienté, la seconde plus dépouillée et plus adaptée au temps présent. Ici et là le dessein de la Papauté reste le même ; le père de famille est constant et non pas inconstant, dit saint Thomas, quand il commande à son enfant de mettre des vêtements chauds en hiver, légers en été.

* * *

« C'est pour le bien des nations et des Etats, non pour son bien à elle, que l'Eglise les aidait jadis à conduire leur œuvre temporelle d'une façon conforme aux exigences de la fin surnaturelle. L'apostasie des nations s'applique à la délivrer de plus en plus de ce soin » ;

---

[1] *Cum catholica Ecclesia*, 26 mars 1860.
[2] *Osservatore*, 13 février 1929, traduit par la *Documentation catholique*, 23 février 1929. Toutes les paroles du Pape que nous citons sont tirées de ce document.

dans ces paroles d'un grand livre catholique [1], n'entendait-on pas déjà comme le son des paroles si hautes, si profondes, si évangéliques que vient, ces jours-ci, de prononcer notre Pape ? Ces dernières paroles, elles sont si belles, dans leur simplicité, qu'il les faut toutes citer: « Donc un minimum de territoire qui suffise pour l'exercice de la souveraineté ; ce qu'il faut de territoire, sans lequel elle ne pourrait subsister, parce qu'elle ne saurait sur quoi s'appuyer. Il nous semble, en somme, voir les choses au point où elles se réalisaient en la personne de saint François : il avait juste assez de corps pour retenir l'âme unie à lui. Ainsi pour d'autres saints : le corps réduit au strict nécessaire pour servir à l'âme, pour continuer la vie humaine et avec la vie l'action bienfaisante. Il sera clair pour tous, Nous l'espérons, que le Souverain Pontife n'a précisément, en fait de territoire matériel, que ce qui lui est indispensable pour l'exercice d'un pouvoir spirituel confié à des hommes au profit d'hommes : Nous n'hésitons pas à dire que Nous Nous complaisons dans cet état de choses ; Nous Nous plaisons à voir le domaine matériel réduit à des limites si restreintes qu'on peut le dire et qu'on doit le considérer lui aussi comme spiritualisé par l'immense, sublime et vraiment divine spiritualité qu'il est destiné à soutenir et à servir [2]. »

* * *

Quelles seront les garanties de la petite Cité lumineuse ? Elles seront faibles ? C'est possible. Toutes les choses

[1] *Primauté du Spirituel*, p. 123.

[2] Certains théologiens contemporains, désireux de reconnaître soit au Pape qui n'avait plus, alors, de territoire, soit à la Société des Nations qui n'en a point encore, une véritable souveraineté temporelle, parlaient de spiritualiser le concept de souveraineté en le dépouillant de son ordre à un territoire. C'était inviter, un peu étourdiment, le Pape à renoncer pour jamais à toute Cité pontificale. C'était, d'une manière plus générale, donner, croyons-nous, dans l'erreur de l'*angélisme*, qui cherche à « spiritualiser » la souveraineté temporelle en la privant de son territoire, et l'homme en le privant de son corps. Ce ne sont point de telles indications que le Pape a suivies. On voit, par cet exemple, que le concordisme doctrinal, qui s'efforce de justifier, par la théologie traditionnelle, l'état présent du monde, peut égarer même les intelligences les plus droites et les mieux douées.

Rappelons qu'on peut « spiritualiser » la matière de deux façons : en la *supprimant* et c'est l'angélisme ; en la *transfigurant*, comme Jésus sur le Thabor, et c'est le christianisme.

humaines sont fragiles. Tous les jardins que l'Eglise fait fleurir sur la terre se disloqueront quand la terre se disloquera. Hors cette Eglise, dont la base est dans le ciel et qui touche le sol sans peser sur lui, qu'y aura-t-il, ici-bas, de définitif ? Les beaux Etats de l'Eglise ont fini par crouler. Notre Pape sait tout cela, autant que nous, mieux que nous : « Quelles garanties peut-on espérer, même pour un pouvoir temporel aussi vaste que celui qui figurait jadis dans la géographie politique de l'Europe ? On a vu, à ce propos, ce que firent ou plutôt ne firent pas, ne voulurent ou plutôt ne purent pas faire les Puissances pour en empêcher la chute. Sans doute ne purent-elles faire autrement. Mais si telle est — et c'est bien ainsi — la condition et l'histoire perpétuelle des choses humaines, comment pourrons-Nous chercher des défenseurs assurés contre les dangers de l'avenir ? »

Au fond la seule garantie, ce n'est ni l'Etat italien, ni le régime fasciste (pour lequel nos pensées sont pleines de louanges et mêlées de réserves), ni un tribunal international, mais la Volonté divine. Si Dieu permet que la Cité vaticane disparaisse, elle disparaîtra ; réapparaisse, elle réapparaîtra ; demeure, elle demeurera. Pour son Eglise en tout cas, il a voulu qu'elle demeure tous les jours jusqu'à la fin des siècles. C'est la seule certitude que nous ayons. Elle nous suffit. « L'avenir est dans les mains de Dieu, par conséquent en bonnes mains », dit notre Pape.

C'est Dieu qui, au début de cette année de grâce, a voulu tout d'un coup résoudre une insoluble question, et il a suscité, dans le monde, à cette fin, Pie XI, le Pontife de foi humble et hardie, et Benito Mussolini le Chef d'Etat « étranger aux préoccupations de l'école libérale ».

* * *

Il était stipulé dans le Traité que le gouvernement italien remettait au Saint-Siège une compensation en ar-

gent. Elle appartient moins, remarque si justement le Pape, au domaine *financier* qu'au domaine *économique* « car il n'est pas question ici de grandes finances d'Etat, mais plutôt de modeste économie domestique ». Elle garantit au Saint-Siège une indépendance économique assurant sa dignité et sa liberté effective. Elle doit en outre subvenir « à des besoins aussi vastes que le monde ».

Si jamais les richesses artificielles ont trouvé une belle justification et un digne emploi, c'est à ce moment. Car elles servent à dispenser en quelque sorte à tout l'univers catholique, un peu de la valeur temporelle des anciens Etats de l'Eglise.

* * *

La Cité vaticane, c'est l'Eglise qui prend pied sur terre pour commencer la reconquête du monde. Et voici qu'au Traité qui constitue son acte de naissance, est adjoint un Concordat qui rend à l'Eglise, en Italie, la liberté de ses mouvements.

En un temps où le « monde moderne », c'est-à-dire le monde du libéralisme et du communisme, installait partout le régime de la séparation, et tranchait violemment les liens les plus nécessaires et les plus sacrés, voici que le nombre des nations qui reconnaissent les droits de l'Eglise du Christ s'accroît inopinément. Ces nations vont-elles être le noyau vivant, le centre indestructible autour duquel se réunira la Chrétienté de l'avenir ? Puissent les peuples entendre la voix qui les convie à reformer, plus belle encore que par le passé, leur unité perdue. S'il y a une paix pour le monde elle ne fleurira que sous l'ombre de la Croix, chez les peuples qui connaîtront le prix du sang de l'Agneau, et pour les seuls habitants de la terre qui refuseront, jusqu'au bout, d'adorer la Bête de l'abîme et le Dragon qui lui a donné l'investiture.

LA RÉDACTION.

LA BIENHEUREUSE LOYSE DE SAVOIE[1]

La vie de la Bienheureuse Loyse, quoiqu'on puisse la baser sur des documents de première valeur, et qu'il ne soit donc point nécessaire de l'embellir de légende, nous apparaît comme un de ces tableaux de primitifs, où d'angéliques visages se détachent, avec une douceur un peu triste, sur fond d'or ou d'azur. Epoque bien différente de la nôtre, beaucoup plus éprise de réalités spirituelles, beaucoup plus soucieuse de contempler les choses au regard de l'éternité. C'est presque dans un pays de rêve que nous entrons: Dieu veuille qu'en vous en faisant respirer l'atmosphère saine et reposante, je vous procure un peu de vraie joie. Il ne m'en reviendra, du reste, aucun mérite: d'abord, parce que j'aurai grand plaisir à vivre cette heure avec vous, ensuite parce que, n'inventant rien, je résumerai — je copierai — simplement ce qu'ont écrit de Loyse, sa compagne Catherine de Saulx, et, dans des temps plus proches, le marquis Costa de Beauregard [2].

Faisons donc silence et prêtons l'oreille, pour écouter la voix des âges disparus. Qui sait ? Peut-être l'âme de Sœur Loyse, invisible, mais souriante, est-elle parmi nous, ce soir, en cette ville d'Orbe qu'elle a tant aimée.

---

[1] Conférence faite pour la première fois au Casino d'Orbe, le 14 février 1929.

[2] L'auteur de cette conférence la publie à contre-cœur, uniquement pour répondre aux instances de la rédaction de *Nova et Vetera*. Ces pages ne sont, en effet, qu'une sorte de centon, formé d'extraits à peu près textuels de Catherine de Saulx et de Costa de Beauregard : elles n'ont aucune valeur personnelle. M. B.

* * *

Loyse, cinquième enfant d'Amédée IX, duc de Savoie, et d'Yolande, sœur du roi Louis XI, naquit le 28 décembre 1462, suivant les uns, à Bourg en Bresse, et suivant d'autres, à Chambéry. Elle vint au monde en la fête des Saints Innocents, jour bien congru : jamais humaine créature ne fut plus innocente que la dame dont nous contons la vie. Loyse eut la bonne fortune de trouver en ses parents, surtout en son père, des modèles admirables de vertu. D'Amédée IX, la charité resta proverbiale: il donnait tout aux pauvres: ses meubles, ses habits, ses biens les plus précieux; ne vendit-il pas un jour pour eux son collier de l'Annonciade ?

Loyse vécut ses premières années au château de Thonon, qu'un historien fait revivre en cette description poétique: Sous un beau ciel bleu s'étagent des collines blondes et des montagnes vertes, dont on pourrait nombrer les arbres et les épis. Chaque crête est surmontée d'une tour ou d'un clocher. Puis, joliment enroulées, se succèdent les vagues écumeuses d'un lac. Les murailles crénelées, les toitures entremêlées d'une prestigieuse forteresse en hérissent les grèves. Sur les plateformes du castel s'agite, s'empresse, une soldatesque minuscule. Aux fenêtres s'accoudent les femmes qui regardent, tandis qu'en avant du pont-levis abaissé se dressent, raides sur leurs destriers, des chevaliers si grands, si grands, que le cimier de leurs casques paraît dépasser les girouettes du donjon...

* * *

Le peu que nous savons de l'enfance de Loyse, nous est connu par Catherine de Saulx, qui fut sa fidèle compagne au cours de sa vie dans le monde, et ne la quitta pas même quand elle alla s'enfermer au couvent. La petite duchesse fut, pour son instruction religieuse, confiée aux soins de Messire Barthélemy Choet, l'un des chapelains

du seigneur duc. Le cœur de l'enfant s'ouvrait à la parole de Dieu comme rose s'épanouit aux rayons du soleil; dès qu'elle sut lire, elle ne quitta plus les Saintes Écritures, s'attachant de préférence à la Passion du Sauveur. Et quoique la duchesse Yolande, pareille à tant de mères, bonnes sans doute, mais inconscientes, ait voulu donner à sa fille le goût des choses vaines qui semblaient convenir à son rang, Loyse préférait la solitude recueillie d'une vie de prière et de dévouement familial.

Le duc, fort éprouvé, car les années de son règne connurent la guerre, les rebellions, les épidémies, plus que la paix et la joie, n'avait pas consolation meilleure que l'amour de sa petite Loyse, avec laquelle il s'entendait à prendre soin des pauvres. Quelqu'un lui demandant un jour à voir ses chiens et ses faucons, il ne montra qu'un groupe de miséreux qu'il logeait confortablement dans un pavillon de son jardin: « Oui, dit-il, voilà ceux qui, pour moi, pourchassent paradis. » Telles réflexions devaient fort agréer au bon cœur de la jeune princesse, dont la vie s'écoulait, monotone et tranquille, dans les salles et dans les cours du vieux château. Mais, comme il fallait que Loyse devînt sainte en suivant la voie royale de la croix, se purifiât par la souffrance, ainsi que l'or par le creuset, le cher et pieux duc son père mourut prématurément à l'âge de trente-cinq ans à peine, en son manoir de Verceil. Loyse, l'âme navrée, songea dès lors au cloître, vers lequel tout l'attirait, le mépris du monde, l'amour du silence, le besoin d'immolation. Mais sa mère avait d'autres projets. Tandis que l'orpheline, au milieu de ses chers pauvres, soupirait après la vie religieuse, un roman s'ébauchait autour d'elle, dont elle allait devenir l'inconsciente et malheureuse héroïne.

* * *

En ce temps-là, vivait à la cour de Savoie, un jeune prince, Hugues de Chalon, membre de cette illustre famille

dont on a pu dire: « Il n'y eut champ de bataille ni siège où quelque Chalon ne besognât; il n'y eut solennité ni fête où l'on n'en rencontrât quelque autre en pompeux équipage. Car, chez eux, bravoure et magnificence marchaient de compagnie, si bien que leurs châteaux et seigneuries foisonnaient aux pays de Comté, de Bourgogne et de Vaud. » Le prince était venu, âgé de 16 ans, poursuivi par la haine d'un frère, se réfugier auprès du duc Amédée. C'est là que, pour la première fois, il avait rencontré Loyse, toute petite, à peine du ciel descendue... Elle lui apparut aussitôt comme l'idéale consolatrice, et dès lors « entrèrent au cœur du proscrit sagettes d'amour qui n'en devaient plus sortir». Quand elle le quittait, il la croyait voir entre les anges assise; quand il la retrouvait, les jours pour tous deux passaient doucement, elle, s'apitoyant sur la mésaventure de l'exilé, lui, s'abandonnant au charme dont, involontairement, elle l'enlaçait. Mais ce qui n'était que pitié charitable chez la petite princesse, devenait brûlante ardeur chez le jeune duc et, peu d'années après, à la veille même des batailles de Grandson et de Morat, Loyse était, par la volonté de sa mère et malgré les hésitations de son propre cœur, fiancée à Sire Hugues de Chalon.

* * *

Nous n'avons pas à raconter ici les guerres de Bourgogne, au cours desquelles se joua le sort de notre patrie. Qu'il suffise de rappeler que, par suite des circonstances, la Savoie était naturellement l'alliée du Téméraire. Pendant que la bataille faisait rage, Loyse demeurait avec sa mère à Lausanne, près du couvent de la Madeleine. C'est là que la compatissante enfant, dédaigneuse de la politique, s'apitoyait sur les malheureux soldats. Son cœur était tout rempli d'angoisse pour ces pauvres hommes de guerre, de trépas toujours menacés, et priait pour ceux de Bourgogne plus que pour aucuns autres; car c'était par

promesse de pillage que le duc les entraînait, mettant ainsi non seulement leur vie, mais leur âme en mortel péril.

Une fois la défaite du Téméraire consommée, Yolande, par un revirement très humain, se détacha de lui pour se rapprocher de Louis XI. Charles, voulant se venger, lui tendit un guet-apens, la fit enlever avec l'innocente Loyse aux portes même de Genève, et conduire au château de Rouvres, près de Dijon, où les deux princesses furent enfermées. C'est là que Loyse fit la connaissance d'un moine franciscain, dont l'influence devait être péremptoire sur son avenir; je veux parler de Jehan Perrin, profès du monastère de Lons-le-Saulnier. C'est lui qui venait « dire les heures » au château de Rouvres, et qui servait de père spirituel aux deux illustres prisonnières. Loyse, tout en souffrant de sa réclusion, n'était pourtant ni assombrie, ni dépaysée. Le silence et la paix favorisaient en son cœur l'éveil des bons désirs qui, depuis son enfance, y sommeillaient. Loin des bruits du monde, elle était à l'aise pour parler à Dieu, à ses saints, à ses saintes, dont les voix semblaient lui répondre. Or, en si plaisante compagnie, Loyse avait choisi pour amie toute spéciale, une sainte, morte à présent, mais qui jadis avait séjourné dans le château même où elle se trouvait prisonnière, y avait prié, y avait pleuré: sainte Colette, la grande réformatrice de l'Ordre franciscain. Loyse, en ces conjonctures, se sentait attirée de plus en plus vers l'idéal de sainte Colette, vers la vie franciscaine, sous sa forme la plus austère et la plus rigide. Et les exhortations de Maître Jehan Perrin, franciscain lui-même, ne pouvaient qu'entretenir et fortifier ses pieux projets.

Un jour, Hugues de Chalon, rejoignant son allié malheureux, le duc de Bourgogne, obtint la permission d'aller faire visite aux prisonnières de Rouvres. Il n'avait cessé d'aimer sa fiancée, lointaine, distraite, presque indifférente; il ne la considérait pas seulement comme la dame de ses rêves, mais comme la créature angélique, toute idéale, qui seule pouvait béatifier sa vie. Loyse ne répondit guère,

d'abord, à ces sentiments: autant elle était, en son âme, pure et blanche, autant, en son cœur, elle semblait neige et glaçon... Mais la volonté d'Yolande était formelle. Sa fille devait épouser le noble duc. Et, soit que le cœur de la petite princesse ne pût résister longtemps sans se fondre aux avances du trop aimable fiancé, soit que sa raison lui dît qu'il valait mieux obéir au vouloir maternel, soit que le cœur et la raison — pour une fois — se fussent mis d'accord, elle consentit aux futures épousailles. Elle le fit du reste sincèrement; car, un peu plus tard, Catherine de Saulx pouvait dire: « Loyse et Hugues s'aimèrent autant que créatures humaines se pouvaient aimer ».

Une gracieuse légende veut qu'aux jardins de paradis les anges s'occupent à tresser les couronnes des élus. Ils cueillent des lis pour les diadèmes des vierges et des roses pour ceux des épousées. Il se faisait, à l'heure dont je vous parle, double cueillette au ciel; car la couronne de Loyse devait être panachée de roses et de lys...

* * *

Yolande et sa fille, intéressant à leur sort Louis XI lui-même, parvinrent à s'échapper de Rouvres et s'enfuirent à Plessis-les-Tours, où les attendait le roi de France. Elles regagnèrent ensuite leurs Etats, et le bon peuple, en pleurant de joie, les acclama, quand elles entrèrent à Chambéry. Mais, cette fois encore, le bonheur fut de courte durée: Loyse allait continuer le triste et doux roman de sa vie.

En plein hiver — c'était le mois de janvier 1477 — le duc de Bourgogne terminait lamentablement sa folle équipée et trouvait la mort à Nancy. Hugues de Chalon, son compagnon d'armes, était lui-même prisonnier. Et tandis qu'il essayait vainement d'envoyer quelque secret message à Loyse, celle-ci, le cœur déchiré, rendait les derniers devoirs à sa mère. Yolande s'était éteinte au château de Montcaprel. Loyse, plus que jamais, était seule: on eût

dit que la Providence prenait plaisir à l'éprouver. Qu'on juge du chagrin de cette délicate orpheline de seize ans, lorsque, pleurant sa mère morte et son fiancé captif, elle apprit qu'un ordre inexorable exigeait qu'elle vînt vivre à la cour de son oncle, le roi de France. Méfiant et sombre, Louis XI était hanté par d'atroces terreurs qui rendaient la vie dure à son entourage. Les archers qui, nuit et jour, veillaient à sa sécurité, devaient tirer sur tout venant, et, plus nombreux que jamais, pendaient aux arbres des avenues, les cadavres des suppliciés, balancés par le vent et déchirés par les oiseaux de proie. Les mois que Loyse dut passer avec son oncle furent des mois de tristesse, d'ennui, de crainte, d'autant plus douloureux qu'elle n'avait personne à qui se confier.

* * *

Le printemps 1479 se leva gracieux et souriant. Le royaume de France apprit soudain que Loyse de Savoie allait épouser haut et puissant seigneur Hugues de Chalon, sire de Châteauguyon: Louis XI donnait suite aux projets de feu sa sœur Yolande.

Toujours fin politique, il avait compris que, en obtenant la grâce du jeune duc, en favorisant ensuite son mariage avec Loyse, il se ferait des alliés puissants, et s'attacherait la Bourgogne par des liens doux et forts. Pour mieux réjouir ses nouveaux sujets, il voulut que la fête fût célébrée très solennellement à Dijon. La cérémonie lui fournissait une excellente occasion de se montrer magnifique. Il ajouta cinq cents mille livres à la dot de sa nièce, lui donna la robe nuptiale tissée d'or, les couronnes princières, les pierreries et les joyaux.

On raconte qu'au palais de Dijon, au fond d'une galerie splendide, nommée la galerie de soie rouge, s'ouvrait une chambre dont quatre aigles aux ailes éployées soutenaient le plafond. Sur ce plafond, tout flambant d'or, se lisait une devise, singulièrement appropriée à l'occurence:

« Il me tarde »... Il tardait, en effet, à Hugues et à Loyse. Mais les chroniqueurs ont enveloppé de mystère les premiers jours vraiment heureux de ces deux êtres charmants. Nous ignorons les circonstances au milieu desquelles, rapprochés devant Dieu, après avoir longtemps erré, désunis et lointains, ils s'engagèrent l'un à l'autre, lui dans l'ivresse d'un bonheur tant désiré, elle, dans la douce paix de son tardif amour. Amour de sainte, cependant; car Loyse réservait les droits de Dieu sur son cœur: il en avait eu la première flamme, il en aurait la dernière. Si l'époux accepté de sa main devait la laisser veuve, elle irait cacher dans le cloître de ses rêves son éternelle fidélité.

Le mariage eut donc lieu. Puis, l'âme remplie de nobles sentiments, les deux jeunes époux s'en furent en leur château de Nozeroy, où ils passèrent dix années délicieuses et saintes, ne s'absentant guère que pour quelques séjours en leurs propriétés, et notamment à Orbe, qui était aussi du domaine des Chalon.

* * *

Nozeroy est situé dans le Val de Mièges, à 22 kilomètres de Salins et à 60 de Besançon. Le château, bâti au nord-ouest du bourg, auquel il se reliait par des murailles et des remparts, était, au quinzième siècle, une des places fortes les plus remarquables de la province. Les sires de Chalon l'avaient, en outre, aménagé en palais somptueux, dont nous pouvons, grâce à une ancienne description, nous faire une idée assez précise. De magnifique structure, il était défendu par des fossés, des murailles et des tours. L'entrée se trouvait au nord. Au-devant, une grande cour, close de murs, renfermait les écuries et les granges. La première cour franchie, par un majestueux portail aux armes de Chalon, le visiteur se trouvait devant la façade d'un vaste corps de logis, garni de machicoulis et de fenêtres inégales, parmi lesquelles se distinguaient les ogives de la chapelle. Un pont faisait communiquer les deux cours.

A chaque angle du bâtiment s'élevaient des tours renfermant des escaliers de cent marches, qui conduisaient aux divers étages. Au rez-de-chaussée, à gauche, s'ouvrait la salle à manger, toute décorée de bois de cerf et de trophées de chasse. Aux étages supérieurs s'étendaient, en vastes enfilades, les salles de réception. L'une, immense, appelée chambre d'Arras, était ornée, les jours de fête, de tapisseries de soie et d'or, renommées dans toute la région. Pour sortir dans la campagne, un beau porche s'ouvrait, au fond d'une troisième cour, sur un large escalier qui conduisait aux jardins et aux vergers. Un inventaire de 1468 — Loyse avait alors six ans — mentionne, entre autres, « les belles et riches tapisseries, tant faites de fil d'or, de soie de Chypre et de laine, esquelles étaient figurées les ystoires du vieil et nouveau testament, assavoir sept pièces estimées six mille escus ; cinq pièces tapisserie de layne dicte tapisserie de chasse ; huit pièces tapisserie pour la chambre qu'on appelle chambre d'or ; sept pièces pour la chambre rouge où étaient personnages jouant à plusieurs esbattements ; dix chambres garnies toile blanche ; un merveilleux pavillon de drap de damas, de couleur verte perse et blanche, avec franges de soye ; tapis de Turquie grands et petits, etc... »

Tel est le cadre dans lequel Loyse vécut environ dix ans. Ce que fut cette vie sainte et douce, nous le savons par ce qu'en dit Catherine de Saulx, dont il faudrait transcrire en entier le pittoresque récit.

Madame Loyse était tant dévote, qu'elle aurait voulu toujours être en oraison, si elle l'eût pu bonnement faire, et quand elle priait, son cœur semblait tellement uni à celui du Dieu éternel, que ceux qui la voyaient en étaient émus à dévotion. Elle se confessait et communiait souvent, exhortant ses suivantes à l'imiter : elle n'aurait surtout pas voulu s'en priver les jours de grandes fêtes, Pâques, Pentecôte, Toussaint, Noël, solennités de Notre-Dame. Et quand elle avait reçu Notre-Seigneur, elle se tenait en sa maison pour être retraite à toute mondanité. Parfois, elle

faisait venir ses servantes et elle les prêchait, leur parlant si dévotement de paradis, qu'on voyait bien qu'elle ne pensait guère à autre chose.

Elle ne souffrait pas qu'on jurât en sa présence ni Dieu, ni la Vierge, ni quoi que ce soit. Une de ses femmes s'oubliait-elle en prononçant quelque gros mot, elle devait payer une amende: la somme obtenue de la sorte était donnée pour Dieu aux pauvres, en expiation de la faute commise. Car la sainte dame avait bellement et grandement le don de pitié ; elle aimait les pauvres, et le montrait bien par les aumônes qu'elle leur faisait, le plus souvent en secret, pour que nul n'en ouît parler. C'est sans doute sa miséricorde qui lui inspira l'idée de fonder un hôpital pour les nécessiteux de Nozeroy. Elle s'occupait des maux des autres plus que de ceux dont elle souffrait elle-même ; quand ses servantes étaient malades, elle leur faisait porter ses propres plats, et elle les allait souvent visiter. Elle taillait des chemises à ses femmes — qu'elle appelait *ma mie* — et cousait aucunes fois les dites chemises de ses propres mains. Elle montrait aux filles du peuple, si volontiers qu'on ne saurait plus, tout ce qu'elle savait, tant d'ouvrages que d'autres besognes, très heureuse quand elles apprenaient facilement. On ne l'entendait jamais dire du mal de personne, mais toujours excuser ceux dont on médisait: peut-être, objectait-elle, ne sont-ils pas si mauvais qu'on le croit, ...« par aventure, n'est pas ainsi qu'on dit ».

Il y a quelque cent ans, on voyait encore à Nozeroy, la chambre de Madame Loyse. Dans cette chambre donnait une sorte de guérite, ouverte sur la chapelle, qui occupait au levant tout le corps du logis. Elle servait d'oratoire ; mais, à cette chapelle un peu trop riche, la dame préférait la pauvre église des Franciscains. Elle y voulait même aller à pied, quoique fort incommodée par la longueur de la route. Et, sa vie, sous bien des rapports, ressemblait plus à celle d'une religieuse qu'à celle d'une dame noble et riche, surtout pendant les temps de pénitence. Le jeudi saint, voulant

imiter ce que fit Jésus pour ses apôtres, elle lavait les pieds à treize pauvres femmes — treize, sans doute, afin de servir le Sauveur avec les douze.

Cette existence de maîtresse de maison, très pieuse, mais très prévoyante dans la tenue de son ménage, toujours maternellement bonne pour son personnel, toujours dévouée pour les pauvres, — et que dirons-nous de ses vertus d'épouse ! chaque jour elle aimait son mari plus que la veille, mais bien moins qu'elle ne l'aimerait le lendemain, — cette existence ne dura qu'une dizaine d'années. L'épreuve revint bientôt frapper à la porte de Loyse: ce fut la mort prématurée de Sire Hugues, son époux.

* * *

Loyse, la pauvre Loyse, lui a fermé les yeux. Elle accompagne ses restes à l'abbaye du Mont Sainte-Marie, où les moines de Citeaux veillent et prient sur les tombes des Chalon. Les funérailles sont magnifiques: six chevaux en caparaçons noirs traînent le char funèbre blasonné aux armes du prince; Berne et Fribourg ont député leurs avoyers; conseillers baillis, capitaines les suivent; derrière eux vient toute la noblesse de Bourgogne, conduite par le comte de Neuchâtel et le prince d'Orange. Innombrables défilent prêtres et chapelains, innombrables plus encore les bourgeois, tenanciers, manants, qui suivent, eux aussi, tout en larmes, le convoi de leur bien-aimé seigneur. Le plus marri de tous, est Pierre de Jougne, de la famille des Mayor de Romainmôtier, qui, après s'être dévoué au père d'Hugues de Chalon, puis à Hugues lui-même et à son épouse, ira finir ses jours à Orbe, avec la charge de bailli.

Plus rien ne retient Loyse dans le monde. Elle va donc reprendre son projet de vie religieuse, auquel, à vrai dire, elle n'a jamais renoncé. Elle activera les préparatifs, demandant assistance, d'une part, à Pierre de Jougne, et, d'autre part, à Maître Jehan Perrin. Pierre de Jougne prendra les dispositions utiles pour que les châteaux, sei-

gneuries et propriétés reviennent à Jean de Chalon, prince d'Orange, neveu d'Hugues et de Loyse, et Jehan Perrin s'occupera de l'entrée en religion.

Madame Loyse, entre tous les monastères, choisit celui d'Orbe, fondé par sainte Colette. Elle aimait ce couvent, si cher du reste, à sa famille. Sa mère Yolande avait jadis envoyé des secours à l'abbesse Mahaut de la Baume et aux clarisses d'Orbe, fortement éprouvées par les guerres de Bourgogne. Loyse y avait déjà sa belle-sœur, Philippine de Chalon ; elle y allait entrer avec deux de ses dames de compagnie, Catherine de Saulx et Charlotte de Saint-Maurice. Dieu l'appelait à quitter sa famille et son château, mais non son pays: c'est dans une ville chère à son cœur, en face d'un horizon contemplé mille fois avec délices, qu'elle devait achever sa pieuse existence.

Le couvent des pauvres clarisses d'Orbe, fondé à la requête de Jeanne de Montbéliard, première femme de Louis de Chalon, avait alors un peu plus d'un demi-siècle. Les sœurs, très ferventes, très charitables, n'avaient point tardé à conquérir l'estime et la sympathie des gens de la ville et de tout le pays. Les sires de Chalon, presque à chacune de leurs visites, leur faisaient des largesses, et les autorités locales, en toute occasion, leur témoignaient leur intérêt ; nous savons, par exemple, que la ville d'Orbe, en 1432, donna un subside aux religieuses, pour l'achat d'une cloche ; qu'elle contribua, en 1458, aux frais nécessaires à la réfection des bancs de leur chapelle ; qu'elle leur rendit, en 1462, la valeur de leurs torches, détruites par un incendie ; qu'elle leur donna souvent des victuailles, pour subvenir à leur pauvreté.

Un beau jour, l'abbesse de Sainte-Claire d'Orbe fit dire à la châtelaine de Nozeroy que tout était prêt, pour la recevoir. La princesse, aussitôt, mit secrètement la dernière main aux préparatifs. Elle savait que ses gens, ses dames d'honneur, ses serviteurs et ses servantes, s'opposeraient à son départ. Elle devait leur cacher tout ensemble et ses larmes et sa joie ; car si la perspective de son entrée

prochaine lui remplissait le cœur de liesse, l'obligation de quitter les siens lui causait amère douleur. Elle envoya quérir ses gentilshommes, ses maîtres d'hôtel et les baillis de ses châtellenies, leur fit part de sa décision, les pria de n'y point mettre obstacle, et de l'appeler désormais, non plus Madame, mais Sœur Loyse. Aussitôt l'effarante nouvelle connue, la foule envahit le château, suppliant la princesse de ne pas abandonner son peuple. Toujours humble et douce, elle leur demanda pardon, s'excusa de n'avoir souvent pas fait comme elle aurait dû faire, de leur avoir peut-être occasionné du déplaisir. Et, la bonne dame ne s'apercevait point qu'en parlant de la sorte, elle augmentait les regrets, affligeant hommes et femmes par cette attitude qui révélait mieux encore ses exquises qualités. Mais, inflexible dans sa résolution, calme, énergique, elle fit préparer sa litière; comme c'était une litière « chevaucheresse», c'est-à-dire portée par des chevaux, on dut tenir les bêtes à l'écart, de peur que les cris et les gestes des braves gens désolés ne les fissent s'emporter. Une des dames du château mit sur deux rangs les pauvres que Loyse assistait et servait chaque jour. Loyse, passant au milieu d'eux, leur fit une dernière aumône: « Tenez encore ceci; mais, pour l'amour de Dieu, je vous supplie de me laisser partir. » Elle les écarta doucement, gagna sa litière, et, contournant une colline, elle disparut dans la vallée.

Cette fois, Madame Loyse ne chevauchait plus en captive, comme sur la route de Rouvres, ni en noble épousée, comme sur celle de Nozeroy: elle marchait à son volontaire sacrifice, avec la simplicité qu'ont les grandes âmes aux heures décisives. A voir son calme visage, à suivre sa démarche tranquille et mesurée, si légère pourtant qu'elle semblait avoir des ailes, on sentait qu'avec Loyse disparaissait un de ces êtres rares qui font le charme de la terre, mais que Dieu ne lui prête que pour un instant. Et le 23 juin, vigile de la Nativité de Monsieur Saint Jean Baptiste, la petite ville d'Orbe ouvrit ses portes à celle qui devenait la très humble Sœur Loyse.

La princesse avait fait sa demande, écrite: nous en avons le texte intégral. Voici le début, dans son aimable simplicité: « A mes bonnes Mère et Sœurs l'Abbesse et les Sœurs du couvent de Saincte Claire d'Orbe. Ma bonne Mère et entre vous toutes mes bonnes sœurs, je me recommande à vos bonnes grâces et pryères, esquelles je supplie très humblement et pour l'amour de Dieu, qu'il vous plaise me vouloir recepvoir en vostre compaignie, et aussi deux de mes filles, dont l'une se nomme Charlotte de Sainct Maurice, et l'autre Cathin de Saulx, lesquelles ont été inspirées par la grâce de laisser le monde pour servir Dieu de toute leur puissance, et pour ce, mes bonnes Mère et Sœurs, nous trois ensemble vous supplyons très humblement qu'il vous playse pour l'amour de Dieu nous bailler l'habit de sainte religion... » J'allais oublier de dire que Loyse avait construit au couvent des Clarisses une belle chapelle en l'honneur de Notre-Dame, et pris à sa charge, au couvent des Franciscains, d'importantes réparations.

* * *

Essayons de nous représenter la ville, au moment où Loyse y arrivait[1]. Orbe offrait encore l'aspect d'une place forte, encerclée de murailles que flanquaient des tours, et dominée par un robuste château. Des quatre grandes portes, la principale était la porte Pailladet, située au bout de la grande rue, sur le chemin tendant à Yverdon. Les trois autres servaient d'entrée à la ville inférieure: c'étaient la porte de la Tournelle, la porte Saint-Eloi et la porte du Pont. Il y avait aussi des entrées de moindre importance, des poternes ou « potelles » destinées aux seuls piétons: la potelle du Moûtier avoisinait le couvent des Clarisses. Les places et les rues étaient entretenues de façon très sommaire; ce n'est qu'en 1430 qu'on avait eu

[1] Ces détails d'ordre historique et archéologique sont empruntés à l'étude publiée par M. Barbey dans la *Revue historique vaudoise,* 1911 et 1912.

l'idée de paver la place principale. Orbe avait plusieurs églises, dont les clochers donnaient à sa silhouette un aspect caractéristique: l'église Notre-Dame, la seule qui subsiste aujourd'hui; l'église Saint-Germain, autrefois paroissiale, construite aux Granges, sur l'emplacement du cimetière actuel; l'église Saint-Martin, toute voisine de la précédente, mais située sur l'autre rive de l'Orbe, près de la route de Chavornay; la chapelle de Notre-Dame des Vignes, à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'église catholique; la chapelle de Saint-Eloi, bâtie par un ermite sur les rochers de la rive droite de l'Orbe; la chapelle de l'Hôpital de Saint-Thibaud, près du pont Morens; enfin l'église du Moûtier Sainte-Claire, surmontée d'une croix à laquelle pendait une flamme de couleur.

Madame Loyse, arrivant par la route du Jura, passa devant la croix de pierre, aujourd'hui disparue, qui se dressait à la rencontre des chemins de Valeyres et de Montcherand. Elle descendit chez son fidèle Pierre de Jougne, et y demeura jusque bien tard dans la nuit, pour terminer les préparatifs. C'est seulement vers deux heures du matin, voulant n'être point vue, qu'elle se présenta secrètement à la porte du monastère. Mais, après tant d'autres déceptions, Loyse vit s'évanouir encore cet espoir, si doucement caressé, de se glisser comme une ombre dans le silence du cloître. Ses gens l'avaient suivie; loin d'accepter le départ de leur bonne princesse, ils sanglotaient, cherchant à la retenir. Et cette insistance était à leur honneur autant qu'au sien, car, disaient-ils, « elle ne leur avait onques baillé malplaisant exemple, mais toujours montré toutes vertus et délectables perfections ».

* * *

Quand la grande porte du couvent fut ouverte, la dite dévote dame en eut si grande joie qu'elle faillit se pâmer. Les sœurs s'agenouillèrent, tenant un cierge à la main et chantant le beau répons: « Regnum mundi et omnem ornatum

saeculi contempsi, etc. J'ai méprisé le royaume du monde et tous les ornements du siècle... » L'abbesse s'avança vers le seuil, donna le crucifix à baiser à la nouvelle arrivée et l'introduisit. Une fois encore, Madame Loyse se retourna vers ses gens éplorés: « Adieu tous », dit-elle. Et la porte se referma. Aussitôt entrées dans la salle du chapitre, les sœurs entonnèrent le *Te Deum :* elles le chantèrent joyeusement, et le son de leurs voix, retentissant dans la nuit, fit connaître à la ville d'Orbe que la châtelaine de Nozeroy venait de réaliser son rêve. Elle était heureuse, en effet, heureuse d'indicible joie. L'abbesse l'aida à se libérer des vêtements du monde pour se vêtir du saint habit de la religion, puis, l'appelant Madame pour la dernière fois, elle lui présenta de nouveau le crucifix: « Madame, voici le vrai Seigneur qui, pour l'amour de vous, a été dépouillé de tout sur l'arbre de la croix, et pour l'amour duquel vous devez, maintenant, renoncer à tout. — J'y ai déjà renoncé, répondit Loyse, et j'y renonce du fond du cœur. » Elle prit alors le Christ, et le baisant avec effusion, elle s'écria: « Mes désirs sont accomplis; je remercie Dieu de toute mon âme, parce qu'il m'a fait la grâce si longtemps attendue. » S'adressant ensuite à la Mère abbesse, elle lui dit: « Je vous prie, ma Mère, de me laisser baiser mes sœurs. » La dite bonne Mère lui octroya sa requête, et, pendant que Loyse embrassait les sœurs en grande joie, elle les remerciait humblement de la faveur qu'elles lui avaient faite de l'accepter en leur compagnie.

Le jour suivant, après l'heure du dîner, les personnes de la suite de Madame Loyse, conduites par Maître Perrin, voulurent saluer encore une fois leur princesse aimée. Ils ne purent plus la voir qu'à travers la grille. Dès qu'elle parut, Maître Perrin lui dit: « Or ça, Madame, vous êtes maintenant ainsi qu'avez désiré d'être ? — Las oui, mon Père, dit-elle, et j'en loue Dieu de tout cœur. Mais vous vous oubliez, en m'appelant Madame; je ne suis plus Madame, je suis Sœur Loyse. » Alors, comme elle n'a plus rien au monde, il faut, suivant l'usage, qu'elle mendie le pain de

sa première journée de pauvre clarisse. Et la voilà qui tend la main à ses propres serviteurs, sa petite main où une pauvresse de Nozeroy laisse tomber une première aumône. Autrefois Loyse avait fait grands dons à cette malheureuse: aujourd'hui la sainte dame trouve plaisir à en recevoir d'elle de bien petits. Mais surtout, ajoute Catherine de Saulx, elle se délectait qu'ainsi lui advint, pour l'amour de Dieu. L'amour de Dieu ! L'amour qui, de la noble dame faisait une mendiante, l'amour qui donnait à la délicate princesse, élevée dans le confort des somptueux châteaux, le courage de se vêtir de bure grossière et de vivre d'austérités, voilà ce qu'il ne faut pas oublier, si l'on veut comprendre quelque chose à la vie des cloîtres; elle paraît étrange et folle: c'est la folie de la croix.

Sœur Loyse fit ses vœux le 29 juin, fête des saints apôtres Pierre et Paul: elle les prononça à genoux, les mains jointes, devant la Mère abbesse, en grande révérence et merveilleuse humilité. Puis, elle resta seule à l'église, toute la matinée. Quand les sœurs furent à table, elle vint s'agenouiller au milieu du réfectoire, pour les remercier toutes, et leur promettre de prier pour elles. Devenue religieuse professe, elle n'eut plus qu'à mettre en pratique la règle franciscaine; cette règle admirable qui, dans ses grandes lignes, reste encore aujourd'hui ce qu'elle était il y a sept cents ans, quand le Pauvre d'Assise chantait, à San-Damiano, le cantique du soleil, sous la petite fenêtre de Sainte Claire infirme, pour endormir sa douleur.

* * *

Au lieu de nous en tenir aux renseignements généraux, nous aimerions savoir, par des documents précis, quelles étaient les occupations spéciales des clarisses d'Orbe, au temps de Sœur Loyse. Malheureusement, ni les archives, ni la bibliothèque du monastère n'ont survécu. Nous n'en possédons du moins que de rares vestiges. Essayons d'en tirer quelque chose.

On conserve dans un parchemin du XVIme siècle une règle incomplète qui débute ainsi: « Au nom de Dieu, Notre-Seigneur, pure fontaine d'amour, de Madame douce Vierge Marie, de Monseigneur Notre Père Saint François et de Madame Sainte Claire notre Mère, avons écrit icelle règle pour, au cloître du couvent de Madame Sainte Claire, conserver santé de religion. » Il y a là des avis fort sages, qui mettent les sœurs en garde contre tout excès: « N'est idoine à aucune sœur entreprendre pénitences corporelles autres que celles en usage dans la communauté, pour peu de temps que ce puisse être, sans licence de la rév. Mère. » Il y a des suggestions admirables qui font toucher du doigt la ferveur des moniales: « Le Seigneur prescrit en son saint Evangile: gardez-vous de toute avarice. Pour cela, qu'aucune sœur, où qu'elle soit, où qu'elle aille, ne prenne, reçoive ou fasse recevoir ni pécule ni denier pour soi, ni autre chose pour prix de quelque travail fait à d'autres... Toutes les sœurs de ce dit monastère d'Orbe, suivant humilité et pauvreté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'ont à soi aucune chose terrestrienne et doivent vivre d'aumônes... Elles doivent se gaudir d'être méprisées toujours, parce que le Seigneur fut pauvre et étranger, et vécut d'aumônes, lui et sa benoîte Mère et ses disciples... Onques n'est permis à aucune sœur, de quelle qualité qu'elle soit, de se dispenser du commun labeur, voire des choses viles, — sinon malade... »

Un autre opuscule provient des mêmes archives. Il a pour titre: « Les véritables signes pour connaître quand un monastère commence à perdre l'esprit de religion. » Cet opuscule porte le nom de sœur Loyse; on croit ou bien qu'elle en est l'auteur, ou bien qu'elle l'a inspiré. Il renferme lui aussi des réflexions pleines de sens: Un couvent commence à perdre l'esprit de religion, y lisons-nous entre autres, quand les novices sont élevées sans l'esprit d'oraison, d'humilité, de patience: qui plante une mauvaise vigne ne peut espérer bon raisin. Quand on fréquente trop les parloirs: l'oiseau qui porte souvent la tête hors de sa cage

n'y demeure qu'avec répugnance. Quand on murmure beaucoup: le tonneau vide fait du bruit; il y aurait moins de mal à manger la viande le samedi qu'à murmurer du prochain. Quand on dort plus de sept heures: le sommeil engendre la paresse. Quand on introduit des paroles libertines au préjudice de la vertu: une langue gâtée est la marque d'un estomac infecté. Quand on désire des confesseurs qui aient la conscience large: malheur aux brebis, si le pasteur devient loup. Quand la supérieure est relâchée: le poisson commence à se corrompre par la tête...

C'est également dans les papiers provenant de notre monastère qu'on a trouvé l'oraison à Notre-Dame, composée par le prévôt de Lausanne Martin le Franc « et baillée à nos très chères Mères du couvent d'Orbe ». Les sœurs ont dû bien souvent la lire, si l'on en juge par l'état du manuscrit, très fatigué:

O escarboucle reluisant
Nuyt et jour sanz obscurité,
Esmeraude tresclair luysant
Et saphir de sécurité,
Diamant de mundicité,
Ruby rayant cler comme flamme,
Je te requierz en charité :
Ayes pitié de ma poure asme.

O cyprez aromatizanz,
Beaulme de grant suavité,
Hault cèdre sur tout verdissanz,
Olive de fertilité,
En ma tresgrand nécessité,
Je te requiers, tressaincte Dame,
Quant à morir serai cité,
Ayes pitié de ma poure asme.

O roze odoriférans,
O vrai lys de virginité,
O violette florissans,
Margarite d'humilité,

Marjolaine de purité,
Romarin flayrant comme beaulme,
Par la grant clémence et pitié,
Ayes pitié de ma poure asme.

Prince élernel en trinité,
Troys personnes, je le reclasme
Et le requiers en vérité :
Ayes pitié de ma poure asme.

Ces détails pittoresques et ces vers un peu précieux ne doivent pas nous faire méconnaître l'austère sévérité de la règle franciscaine. Presque toute l'année, la clarisse jeûne, et d'un jeûne rigoureux, qui n'est parfois que de pain et d'eau. Il arrive même que le pain manque... Fribourg se rappelle un jour, pas très éloigné, où les religieuses d'un pauvre couvent franciscain, n'ayant plus rien dans leur garde-manger, furent réduites à tinter la cloche, pour que les habitants de la ville, devinant leur détresse, vinssent à leur secours. Oui, parfois le pain manque, et l'on souffre de la faim pour l'amour de Celui qui, sur terre, épousa la pauvreté. En toute saison, un rude vêtement de laine sert de cilice à la perpétuelle pénitente: l'hiver, rien ne s'y ajoute, l'été, rien n'en est retranché. L'abnégation doit être totale. Et la nuit, pendant que le monde profane le repos voulu par le Créateur, la clarisse, qui a déjà tant prié le jour, récite encore son office durant près de deux heures, priant pour ceux qui ne prient plus, souffrant pour ceux qui oublient qu'ils sont hommes, expiant et réparant, afin que le sang du Christ ne coule pas en vain... Folie, disent les uns ; fanatisme, disent les autres. Et pourtant, la joie jamais démentie qui resplendit au front de nos religieuses, mise en regard des détresses, avouées ou non, des misérables repus de jouissance, ne prouve-t-elle pas que le bonheur, impossible dans les satisfactions matérielles, se trouve dans les divines amertumes de la croix ?

« Il fait si bon ici, disait Sœur Loyse, que si chacun le savait, chacun voudrait y venir. Pour moi, je ne désire

plus rien, hors le paradis. » En attendant le paradis, elle progresse tous les jours dans l'amour divin, d'ailleurs éprouvée par divers maux, infirme, faible, n'ayant plus qu'un souffle de vie. Elle atteint les hauts degrés de la contemplation mystique, tombant en des extases auxquelles seule l'obéissance peut l'arracher. Car l'obéissance est une de ses vertus préférées: voulant imiter Celui qui, par amour, s'est fait obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix, elle accourt au moindre appel et, en son humble place, elle se range au premier son de la cloche. Il n'y a que la santé qui décline. Sœur Loyse a toutes les qualités et perfections, sans mesure ni défaillance: seules défaillent les forces corporelles. Mais elle n'en a cure: les derniers services de la maison sont ceux qu'elle réclame, comme si jamais elle n'eût fait autre besogne. « Je sais bien, avoue-t-elle, que je n'ai guère force; mais j'ai ferme espoir que si vous me commandez au nom de sainte obédience, Dieu me donnera pouvoir de tout. » De tout, vraiment: elle est lingère, lavandière, jardinière; les emplois les plus humbles font ses délices. Elle éprouve une joie spéciale à soigner les malades: Catherine de Saulx, l'a vue se mettre à genoux devant une pauvre sœur couverte de plaies, pour lui demander comme une grâce la permission de les panser.

* * *

Un jour, en une tragique, mais consolante vision, le Crucifié se montre à Loyse, tout sanglant... « Seigneur, Seigneur, que vous plaît-il que je fasse ? — Il faut, répond le Christ, venir en paradis avec moi. » Dès lors, rayonnante d'allégresse, Loyse se prépare à mourir. Le 20 juillet 1503, fête de Madame Sainte Marguerite, elle éprouve un mal, léger en apparence, mais dont elle sait qu'elle ne guérira pas: « en tel état est mon cœur que je ne peux plus vivre. » Tout pleure au monastère; la mourante exulte à la pensée du suprême brisement qui la jettera dans les bras de Dieu. Elle appelle Philippine, sa compagne en religion,

la sœur très ressemblante de son défunt mari; sur son visage, elle veut contempler une dernière fois les traits de celui qu'elle a tant aimé. Puis elle voit comme dans un éclair, son existence douloureuse et tourmentée. « Il m'a fallu, dit-elle, et toujours faudra vouloir ce qui est et sera le vouloir de Dieu. »

C'en est désormais fini des choses d'ici-bas. Sa prière même laisse deviner avec le divin Maître une intimité qui n'est plus de ce monde: c'est la parole confiante de de l'âme à l'ami divin qui l'attend et lui fait signe: « Tu sais, mon Dieu, tu sais que j'ai mis mon espérance en toi — oui, toi seul... » Et pour montrer qu'elle renonce à tout, elle se défait des menus objets dont elle avait l'usage: son dé, sa petite boîte d'épices, son chapelet. « Voici que je vous rends tout, dit-elle à la Mère abbesse, car je veux vraiment mourir en pauvreté. »

L'heure suprême approche, l'heure de la vision dans la pleine lumière, l'heure des embrassements que le temps ne brisera plus... Maître Perrin vient donner à la mourante les derniers sacrements; il lui récite les oraisons liturgiques de la recommandation de l'âme: « Partez, âme chrétienne, au nom du Père qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui vous a donné la grâce... » Il lui lit la Passion de Notre-Seigneur — ce texte qu'elle a tant goûté dès son enfance. Et, murmurant une prière, haletante de désir, l'âme de Sœur Loyse s'échappe de ses lèvres, dans le silence de la nuit, comme un dernier soupir d'amour...

* * *

Et maintenant, vous dirai-je comment, peu d'années après, la dépouille mortelle de Sœur Loyse fut transportée de la « religion Sainte Claire » en l'église franciscaine de Nozeroy ? Vous dirai-je comment les humbles moniales s'en furent, en des jours mauvais, par Bavois et par Ouchy, jusque sur l'autre rive de notre beau lac ? Vous dirai-je

comment le vieux moûtier d'Orbe devint, avec Jacques Brocart et sa femme Marguerite d'Agy, l'hôtel à l'enseigne des deux poissons, aux murs duquel, longtemps, encore, on put lire belles oraisons écrites par les ci-devant religieuses, tandis que l'escalier était refait avec les pierres tombales du ci-devant cimetière ? Non, nous ne parlerons point de ces tristes choses.

Le vieux Moûtier Sainte-Claire, s'il était encore là, vous ne voudriez pas le « dérocher ». Sa cloche, due aux largesses de vos ancêtres de 1432, vous la laisseriez sonner joyeuse dans la clarté du jour et tinter doucement aux heures calmes de la nuit. Vous ne chasseriez plus, lors même que vous ne partageriez point leurs croyances, vous n'empêcheriez plus de prier ces humbles moniales, qui seraient d'honnêtes et fortes filles de notre bon pays vaudois: vous iriez les quérir peut-être au parloir, comme font de nos jours encore, à la Maigrauge ou à la Visitation, les braves gens de Fribourg, qui tiennent leurs religieuses pour infirmières des âmes et gardiennes des cités...

Voilà pourquoi je m'arrête: si l'écho des heures douloureuses de notre histoire s'endort, ne le réveillons pas. J'ai voulu simplement esquisser l'image d'une vraie sainte de chez nous. Restons dans l'atmosphère toute calme qu'elle a mise en nos cœurs et que votre sympathie a rendue plus douce encore. C'est l'atmosphère de paix et de charité chrétienne qui plaisait à bonne et dévote Sœur Loyse de Savoie.

MARIUS BESSON.

UNE SOLUTION ALLEMANDE DU PROBLÈME SCABREUX[1]

PÉCHÉS VÉNIELS !

La jeunesse est-elle plus corrompue en Allemagne qu'ailleurs ? Je ne le crois pas. L'émancipation juvénile, dans tous les domaines, mais spécialement celui des mœurs, est un phénomène qui dépasse les limites d'un pays, qui est plus qu'européen, mondial, qui dépend de causes diverses, mais toutes fort générales. Il n'entre pas dans mon sujet de les étudier ici. Je n'en citerai que trois. Partout on a morcelé la notion de la personne humaine. Isolé de la conception d'ensemble de la personnalité, l'instinct sexuel a pris une telle prépondérance que, dans l'opinion de bien des gens, jeunes et vieux, « vivre » s'entend trop exclusivement satisfaire cet instinct-là. En conséquence, partout l'existence a été organisée, littérature, art, cinéma, mode, journaux, vitrines, affiches et conversations, en vue de justifier, d'exciter et d'assouvir les passions de la chair. Et partout les autorités, parents, maîtres d'école, pouvoirs publics, imprégnés d'idées libérales — tout ce qui est sincère, spontané, a droit à se produire — ont de moins en moins résisté au « laisser aller » dans la conduite.

En Allemagne, la guerre perdue a fait sauter les cadres militaristes qui contenaient, de l'extérieur, les manifestations déplaisantes d'indépendance morale. L'effondrement matériel qui a suivi l'inflation a rendu les jeunes méfiants à l'égard de

[1] Voir *Solution américaine d'un problème scabreux*, *Nova et Vetera*, 1929, p. 76.

l'ordre économique actuel, les a incités à « vivre leur vie » *(sich ausleben)* au jour le jour, le plus joyeusement possible. A quoi sont venues s'ajouter des causes particulières: chômage, pénurie des logements, difficulté matérielle de constituer un foyer à l'âge opportun, etc., etc.

Philosophes et pédagogues, imbus de psychologisme expérimental, ont exercé pesamment leur esprit spéculatif sur les errements de l'âge ingrat. Passant de leurs observations aux lois, en une induction téméraire, ils ont prétendu tirer d'une nouvelle manière de se conduire une nouvelle morale. Aussi bien, ce qui me paraît mériter considération, c'est moins le dévergondage des mœurs que le désarroi des idées au sujet de ces mœurs. L'homme est un être borné, qui ne saurait indéfiniment trouver des manières inédites de commettre le mal. Ce qui est nouveau, c'est que les moralistes découvrent que la morale est relative, qu'elle évolue avec le temps et la science, que le mal peut devenir le bien ou du moins se « vénialiser » tellement que l'indulgence lui est assurée. Nous savons tous que l'homme pèche, soit par malice, soit par faiblesse, que la jeunesse, plus tentée et plus faible, a force péchés à confesser et toujours les mêmes. Ce qui est nouveau, ce n'est pas qu'elle succombe aujourd'hui plus qu'hier, c'est que ceux qui ont charge de la diriger déclarent ouvertement que les pédagogues d'autrefois ont trop sévèrement jugé, puni et corrigé les « péchés de jeunesse », que l'Eros juvénile a ses droits, qu'à réprimer durement les appétits adolescents, on risque d'amoindrir, d'appauvrir les personnalités en évolution.

L'embarras des éducateurs à l'égard des élèves en délicatesse avec les bonnes mœurs s'étale avec une particulière et instructive netteté dans une publication notable par son étendue, par son caractère officiel, par l'autorité des personnes qui l'ont écrite, par la brûlante actualité du sujet dont elle traite. Comme la plupart des papiers émanés de bureaux, elle porte un titre fort long: *Les défaillances de la moralité dans les écoles secondaires et leur traitement disciplinaire, mémoires établis sur la base de documents administratifs par W. Hoffmann et W. Stern, publiés par le Ministère prussien des Sciences, des Arts et de l'Education*

populaire[1]. Ces mémoires, le ministre de l'Instruction publique prussien les adresse aux conférences de professeurs, aux conseils de parents, aux autorités scolaires, et, par delà, à tout le public. La préface qu'il a signée, en date du 8 mars 1928, indique quelle fut son intention en livrant à la publicité les études des deux savants psychologues, Walter Hoffmann, juge au tribunal de jeunesse et professeur à l'université de Leipzig et William Stern, professeur à l'université de Hambourg. Essayer d'abord d'obtenir une certaine uniformité dans la manière de traiter et punir les cas d'infraction aux bonnes mœurs, dans les établissements secondaires de garçons et de filles. Obtenir à cet effet que les prescriptions disciplinaires de ces écoles soient mises en harmonie avec les résultats actuels de la psychologie et de la pédagogie de l'adolescence, des sciences médicales et juridiques d'aujourd'hui.

Le Ministère prussien a donc rassemblé en un gros dossier les extraits des protocoles des commissions de discipline touchant à la morale sexuelle, de 1921 à 1925, en tout 552 cas. C'est peu pour plus de 500 000 élèves: environ un délinquant pour mille pour les cinq années. Mais on nous avertit que la réalité est moins bénigne; le chiffre des élèves surpris en flagrant délit est toujours fort restreint par rapport au chiffre des méfaits. La statistique nous en importe moins que le jugement porté sur la gravité ou la vénialité des « défaillances sexuelles » par les illustres savants dont le ministre Becker a sollicité les lumières et les expertes directions.

Les 552 cas dont se sont rendus coupables 467 garçons et 85 filles sont de ceux que l'on rencontre dans toutes les écoles de tous les pays fréquentées par une jeunesse tentée et faillible. L'énumération en est bien courte; le vice humain est monotone et pauvre: conversations, dessins et livres inconvenants, curiosité indécente, attouchements solitaires ou mutuels, commerce normal ou anormal. Les pédagogues non plus que les moralistes

---

[1] *Sittlichkeitsvergehen an höheren Schulen und ihre disziplinäre Behandlung, Gutachten auf Grund amtlichen Materials* erstattet von W. Hoffmann und W. Stern, herausgegeben vom Preussischen Ministerium für Wissenschaft, Kunst und Volksbildung. Quelle und Meyer, Leipzig, 141 p., in-8°.

n'y trouveront autre chose que ce qu'ils savent depuis fort longtemps. Aussi bien y chercheront-ils moins des renseignements sur les égarements de l'âge ingrat que des indications sur la manière de les réprimer et surtout de les corriger.

Or, ils découvrent ici de surprenantes nouveautés. W. Hoffmann et W. Stern opinent que les autorités scolaires, hantées de préjugés puritains et moyenageux, ont traité avec une injuste sévérité les défaillances sexuelles de la jeunesse confiée à leur garde. Il est grand temps qu'elles réajustent leur échelle de valeurs sur les données que la psychologie expérimentale a scientifiquement établies.

Walter Hoffmann estime qu'on se trompe lourdement en mesurant la gravité des péchés des jeunes d'après les normes de l'adulte. On doit les apprécier d'après la conception que s'en fait la jeunesse elle-même. Or, les jeunes gens ne conçoivent ces actes que comme des jeux. L'adolescence et la prime jeunesse sont encore des périodes, les dernières, où l'être humain en devenir joue. Tout être vivant, quelque peu supérieur, joue en vertu d'une nécessité biologique: pour exercer et développer ses pouvoirs naissants, pour explorer le domaine nouveau qui s'ouvre à son activité. Le jeu suit donc l'évolution et des capacités croissantes et des intérêts gradués du jeune à la conquête de la plénitude de ses puissances et de sa nature. Au stade adolescent, le pouvoir nouveau qui demande à s'exercer dans et par le jeu est la capacité génésique ; le domaine à explorer est celui du sexe, le sien et celui des autres. L'éphèbe y entre donc et l'expérimente à la façon toute ludique dont, enfant, il grimpe un peuplier à 8 ans, dont il bat un coin de forêt à 12 ans. On ne saurait attribuer à ses actes une autre portée qu'à ses autres jeux, une autre appréciation que celle dont il les qualifie lui-même. N'est-il pas le premier étonné, lorsqu'on traite d'inconvenantes, d'immorales, des distractions qu'il assimile aux jeux et aux plaisanteries ordinaires entre écoliers ? Le jeu est fort véniel, si la matière sur laquelle il s'exerce est sérieuse. Réformons donc notre jugement sur les prétendues turpitudes sexuelles des adolescents, qui sont bien plutôt des peccadilles que des péchés [1].

[1] *Sittlichkeitsvergehen*, p. 20 et 30. — Voir, du même Hoffmann: *Die Reifezeit*, Quelle und Meyer, 1926, p. 164, 186, 224.

W. Stern, sous une forme moins effarouchante, mais en somme plus savamment catégorique, tient le même langage. C'est à Stern au reste que W. Hoffmann a emprunté la théorie du jeu adolescent [1]. Le professeur de Hambourg étudie avec une minutieuse et pesante érudition chaque catégorie de fautes. L'organisme se charge, au cours de ces années de transformation physique, de ce que l'on pourrait appeler de l'énergie sexuelle, comme un accumulateur se charge d'électricité. Il arrive un moment où la limite de tension est atteinte; l'organisme est contraint de se défendre en se déchargeant. Il peut se décharger comme par un court-circuit, dans le spasme brutal et bref de la masturbation ou du commerce mutuel. Il peut se décharger lentement, comme par une diffusion de l'électricité en excès dans un air humide: ce sont les imaginations voluptueuses où l'instinct se satisfait en fantaisies plus ou moins précises, ce sont les paroles et les plaisanteries grossières, la contemplation, seul ou à plusieurs, de gravures et de dessins immodestes, la lecture et le prêt de livres obscènes. Ces grands enfants en mal de croissance font volontiers la montre naïve, dans leurs propos graveleux, d'un savoir récent dont ils sont très fiers; et si quelque malotru s'exhibe en compagnie, c'est pour prouver qu'il est en voie de parvenir à la virilité; à cet âge, au reste, on ne sait rien entreprendre qu'en groupes et bandes. Les amourettes, même avec promenades, danses, caresses, non seulement ne sont pas des fautes qu'il faut flétrir d'une mesure disciplinaire, mais doivent être considérées comme d'indispensables et salutaires dérivatifs des instincts, qu'apaisent ces amusements anodins. Loin de les proscrire et de les surveiller, les autorités scolaires feraient mieux de fournir aux relations entre adolescents et adolescentes des occasions de se nouer, en organisant des bals, des excursions, des séances de théâtre rassemblant la jeunesse des classes secondaires supérieures d'une ville, d'un quartier. Il n'est pas jusqu'aux rapports sexuels complets qui ne s'expliquent et ne s'excusent physiologiquement et psychologiquement; quand

[1] Voir la conférence de Stern sur ce sujet, dans Küster, *Erziehungsprobleme der Reifezeit.* Quelle und Meyer, s.d., p. 41, 59.

ils demeurent occasionnels et relativement rares, on aurait tort de s'en alarmer.

Les errements dont s'effraient les éducateurs non encore avertis des résultats de la science pédagogique contemporaine ne sont point à prendre au tragique. Ce sont des phénomènes normaux et nécessaires. Aucun règlement scolaire et policier n'empêchera que ne soit ce qui doit être. Qui n'a point oublié sa jeunesse en conviendra, ou qui est en contact intime avec les jeunes autrement qu'avec un bandeau sur les yeux. Les statistiques entreprises en nombre de pays démontrent que 75 à 95 % et plus des adolescents des deux sexes s'adonnent à «l'onanisme», solitaire ou partagé, que 30 à 50 % des élèves secondaires sont allés jusqu'aux exploits derniers[1]. La fréquentation de mauvais lieux et des prostituées entraîne trop fréquemment des atteintes irréparables à la santé de la génération montante; les relations entre camarades, par contre, ne comportent presque aucun risque, tout en rendant les mêmes services.

Les Conférences des professeurs doivent porter leur attention, bien plutôt que sur d'occasionnelles fantaisies, sur les individus qui manifestent une tendance nettement exagérée, donc anormale, aux « péchés de jeunesse » que l'on vient de signaler, sur ceux qui en font non un jeu sans conséquence ni un moyen de se libérer, mais une spécialité vicieuse. Ceux-là sont des dévoyés dont il faut préserver la société; on ne se contentera pas de les punir; on les livrera aux tribunaux tutélaires; on les confiera à des établissements spéciaux. Ils relèvent davantage du psychiâtre que du pédagogue et du juge.

Aussi bien, W. Stern pense lui aussi[2] que les règlements disciplinaires n'ont pas évolué du même pas que la science psychologique. Mais plus que le texte des règlements, la « mentalité » des personnes chargées de les appliquer a besoin d'être réformée; elles ont à se pénétrer d'un nouvel esprit dans la manière de juger et de traiter la jeunesse. L'auteur réserve en

---

[1] Erich Stern, *Die Erziehung und die sexuelle Frage*, Union deutsche Verlagsgesellschaft, Berlin, s. d., p. 11, 126, 284, 293. Rohleder, *Grundzüge der Sexualpädagogik*. Kornfeld, Berlin, 1925, p. 15 à 25.

[2] *Sittlichkeitsvergehen*, p. 94. — Voir Küster, p. 61 à 69.

particulier ses blâmes sévères et de cinglantes ironies aux maîtres et aux parents qui, sous l'empire de préjugés religieux périmés, confondent « sexualité juvénile et péché », s'intitulent sans compétence et parfois sans mandat les défenseurs de l'ordre moral menacé, requièrent des sanctions aussi stupides que malfaisantes contre des jeunes gens et des jeunes filles dont le seul crime est d'avoir suivi les saines exigences de leur nature, à ce stade de développement [1]. Il souhaite qu'on substitue, pour diriger la jeunesse et pour juger les cas de moralité, avec bien d'autres attributions, un « psychologue scolaire » aux maîtres plus experts à donner des pensums qu'à former des âmes, et sûrement aussi aux prêtres et aux pasteurs, qu'il semble tenir en fort médiocre estime. Le « psychologue scolaire », que les universités instruiront des diverses sciences qui touchent à la vie juvénile, qu'un stage auprès d'un psychiâtre expérimenté aura initié à la pratique de sa profession, serait à la fois le confident et le directeur d'âme des adolescents et des adolescentes, leur défenseur d'office au sein de la Conférence des maîtres, leur juge dans les cas de « défaillances sexuelles » [2].

Ainsi donc, deux étoiles de première grandeur dans le ciel de la pédagogie allemande donnent une copieuse et savante consultation sur un problème aussi capital de l'éducation de la jeunesse sans jamais introduire dans leurs spéculations la moindre allusion à ce que le monde a jusqu'ici considéré comme le plus important facteur de la moralité: la religion. Pour ces deux personnages, la religion appartient au passé; la science ne la découvre pas dans son analyse; elle est donc une superfétation négligeable. Nulle part, il n'est question, au cours de ces 141 pages, d'un Dieu créateur et souverain Maître; nulle part, il n'est question d'un Christ-Rédempteur; nulle part il n'est question d'une destinée surnaturelle, donc d'une manière de vivre d'où dépendrait la survie de l'au-delà; et, naturellement, il n'est nulle part question de péché. La disparition totale de la notion de péché est une des plus tristes et des plus redoutables particularités de la pédagogie contemporaine. Ayant rayé Dieu des programmes

[1] *Sittlichkeitsvergehen*, p. 102, 124. — Voir Hoffmann, *Reifezeit*, p. 194.
[2] *Sittlichkeitsvergehen*, p. 108.

et des leçons, sous couleur de neutralité, il est logique que l'on en ait rayé le péché, qui est une désobéissance au commandement de Dieu. La faute n'est plus qu'une défaillance, donc un phénomène purement subjectif. Le péché implique une loi supérieure à l'homme, une autorité suprême qui commande et sanctionne. Les prophètes des temps nouveaux ne reconnaissent d'autre autorité que celle de l'hygiène et des convenances sociales. Ne pas se faire de mal ; ne pas faire de mal aux autres, voilà l'unique limite que l'enseignement moral pose à la liberté d'action de l'adolescence en exploration de ses capacités sensuelles dans leur enivrante nouveauté.

Les péchés intérieurs, les péchés de pensée, disparaissent ainsi des préoccupations des éducateurs. On ne parle guère, dans les livres que j'ai lus, des délectations imaginatives, dont le « pouvoir moteur » ébranle cependant si profondément la sensibilité et l'organisme, des souvenirs luxurieux, des désirs impudiques, des lectures éhontées [1]. Ce sont des « gestes de défense » aussi, des dérivatifs qui suspendent des gestes moins innocents et sont donc utiles, sinon d'inspiration élevée. Dès que l'on n'est plus responsable devant Dieu, qui scrute jusqu'à nos plus secrètes pensées, sur quoi fonder la notion même du péché intérieur ?

L'unique souci des pédagogues auxquels sont adressés les *Mémoires* prussiens semble se borner à prévenir le commerce illégal et prématuré des sexes. Tout le reste paraît sans doute peu « convenable », mais peu nocif et ne méritant point des sanctions aussi exagérées que la censure publique, la menace de renvoi, encore moins l'exclusion.

La satisfaction de l'instinct est tenue pour légitime, sinon pour recommandable, par beaucoup de gens, parmi lesquels des éducateurs de marque, pour autant qu'elle ne nuit pas au développement physique et mental de l'individu, pour autant qu'elle ne contrarie pas autrui dans son droit à vivre lui aussi sa vie. Elle est même bienfaisante, puisqu'elle libère d'une lourde et sourde contrainte, puisqu'elle excite l'éveil et soutient l'évolu-

[1] Voir les remarques de Stern, dans Küster, p. 67.

tion des plus belles, parfois des plus rares aptitudes intellectuelles, artistiques et poétiques.

Tel est, par exemple, l'avis du psychanalyste viennois Steckel, qui confesse ce qui suit, de ses équipées de collégien: « Nous étions en classe cinquante garçons, issus de toutes les couches de la société. Nous avions perdu, la plupart d'entre nous, à 14 ans, notre innocence avec des servantes ou des filles. Le dernier la perdit au cours de la sixième année scolaire, et il était resté longtemps seul. Nous improvisâmes entre nous une petite fête pour célébrer l'inauguration de sa virilité. Que l'on ne croie pas que nous fussions des enfants corrompus. Du tout ! Nous étions des élèves talentueux; nous éditions un journal; nous avions fondé un club littéraire fort actif. Beaucoup sont devenus des hommes en vue. Pas un ne s'est gâté ni n'est sorti du droit chemin [1] ».

Ainsi donc, la continence n'est point tenue pour possible, ni même pour souhaitable. Tout au plus peut-on essayer de reculer jusque vers la vingtième année le moment où les indomptables instincts brisent les résistances et réalisent leur fin normale [2]. Mais comme notre société tout entière semble se conjurer pour en hâter le réveil, le problème n'est pas petit de contenir pendant bien peu d'années ce que les pédagogues appellent volontiers l'Eros juvénile. Les uns tentent de l'amuser et de l'apprivoiser en le trompant au moyen de succédanés; les autres s'efforcent de dériver son élan fougueux en le « sublimant »; quelques-uns, qui ont décidément perdu confiance en ces orviétans, proposent d'en discipliner la turbulence en le reconnaissant et en légalisant son assouvissement; on le traite comme ces dragons des légendes, avec lesquels on dressait un contrat, et qui modéraient leurs appétits, moyennant livraison de quelque proie humaine à terme fixe.

Il est un sophisme qu'il importe de démasquer sans retard. On déclare, sur la foi de statistiques imposantes, que 95 à 98% des jeunes gens succombent à quelque faute contre les mœurs,

[1] Cité par Hoffmann, *Reifezeit*, p. 172. — Voir Erich Stern, p. 336 et suiv.

[2] Hoffmann, *Reifezeit*, p. 160, 194, 197, 229. — Erich Stern, p. 295, 299, 320, 339, 350, 380.

spécialement au toucher impur. D'où l'on conclut que l'instinct sexuel est invincible. Après quoi l'on s'appuie sur la prétendue loi de l'incoercibilité de l'instinct pour absoudre les coupables, car à l'impossible nul n'est tenu.

Ce qui est un bel exemple de pétition de principe.

Car ces statistiques me paraissent singulièrement sujettes à caution, ne fut-ce que pour insuffisante distinction entre les pécheurs habituels et ceux chez qui une faute d'action, voire de pensée, est une rareté, une exception, confirmant la règle de pureté. De ce qu'une statistique constaterait que tous les hommes ont quelquefois marché à quatre « pattes » , on ne saurait conclure que l'on doive considérer cette démarche comme naturelle à l'homme.

Nul catholique qui s'est confessé, nul prêtre catholique surtout qui a confessé, n'acceptera dans sa brutalité grossière et sommaire le résultat de pareilles statistiques. On n'ignore certes pas que l'homme est faillible, qu'il faillit le plus souvent en ce que défendent les sixième et neuvième commandements. Mais il faut distinguer soigneusement entre les divers pécheurs.

On rencontre d'abord des hommes, peu nombreux, je le veux bien, mais il en est quand même, qui ont ressenti comme les autres les assauts de la passion, et qui ont su résister victorieusement; ils n'ont jamais commis de fautes graves contre la vertu virginale. Il est difficile d'en déterminer le chiffre; admettons qu'ils forment ce 5%, ce 2%, moins encore peut-être que concèdent les tableaux reproduits par Rohleder. Ceux-là suffisent à montrer que l'Eros n'est point si fatal qu'on veut bien l'affirmer.

On rencontre ensuite des hommes qui concèdent avoir cédé une fois ou l'autre, par surprise, par faiblesse; peut-être ont-ils passé un certain temps sous la domination de la chair; mais ils se sont repris, ils ont lutté, ils sont sortis vainqueurs, si bien que le péché est désormais exclu de leur vie ou n'y réapparaît que comme une exception clairsemée et vite réparée. Peut-on arguer de chutes passagères pour conclure que l'on ne saurait résister à la sensualité ? Mais, au contraire, ceux-là, et ils sont nombreux parmi nos jeunes gens, sont le vivant témoignage qu'on peut affronter le combat et maîtriser la concupiscence.

On rencontre aussi, je le sais, des jeunes gens chez qui la faute n'est que trop habituelle. Combien d'entre eux se sont pleinement résignés à cet état ? combien, au contraire, confessent qu'ils sont coupables, souhaitent changer, quoiqu'ils n'aient pas le courage de s'y mettre ; combien se dégoûtent d'eux-mêmes et de leur péché dans le tréfonds de leur cœur. De fait, beaucoup se ressaisissent, pour un temps tout au moins, à l'occasion d'une confession, d'une retraite, puis retombent, parce que l'accoutumance les enlise à nouveau, parce que les occasions sont trop alléchantes. Une circonstance qui change le cours de leur existence, mariage heureux, maladie prolongée et dangereuse, déception cruelle, parfois l'apaisement provenant de l'âge, et la touche de la grâce toujours, suffit pour qu'ils réagissent avec plus de vigueur et redeviennent d'honnêtes chrétiens. Parmi ceux qui se vantent de leurs « bonnes fortunes », qui font étalage de leurs vices, combien sont parfaitement sincères, combien au contraire souffrent de leur souillure sans vouloir l'avouer ni même se l'avouer ? Les uns et les autres ont conscience qu'ils pourraient être autres qu'ils ne sont.

Certes, ils sont nombreux ceux qui ont à confesser leur péché ; mais ils sont extrêmement peu nombreux ceux qui se complaisent si bien dans le vice qu'ils ne conçoivent pas une autre attitude comme meilleure, plus noble et plus souhaitable, ce qui est la condition du « naturel ». Ce qui laisse après lui du trouble et du remords, signe du désordre, n'est pas « naturel ».

Voilà ce que disent les faits, conclusion patente d'une psychologie positive conduite objectivement.

Il est un second sophisme contre lequel nous avons à nous élever, car il est le plus subtil et le plus dangereux : l'instinct étant « naturel », il est « naturel » de le satisfaire [1].

Il est de la nature spécifique de l'homme d'être raisonnable, de se guider d'après sa raison et non d'après l'aveugle instinct ; l'homme est homme dans la mesure où domine en lui sa raison. Il est naturel à l'animal de céder à la loi de l'instinct, mais cela

[1] « L'instinct sexuel est une manifestation de la nature. Son contraire, la chasteté, est contre-nature. Il ne saurait donc y avoir de continence durable ; tout au plus peut-on obtenir une continence temporaire ». Erich Stern, p. 295.

n'est pas humain. Les exigences désordonnées de la chair sont dans l'homme, c'est vrai ; mais il n'est pas humain qu'elles y dominent. L'homme doit vivre non selon la loi de son « genre », qui est l'animalité, mais de sa « différence spécifique », qui est la raison ; ce qui est humainement naturel, c'est de soumettre l'instinct animal à la raison, c'est d'imposer leur règle aux sens, c'est, en dehors du mariage, la continence.

Mais une pédagogie qui glorifie le corps et ramène la culture de la personnalité humaine à l'exaltation des énergies physiologiques ne pouvait logiquement condamner le « jeu » par lequel l'adolescent s'affirme à lui-même son accession progressive à la maturité génésique. Par ailleurs, comment une psychologie qui cherche la source profonde des activités de l'homme dans les appétits de l'instinct, et spécialement ceux de l'instinct sexuel, pourrait-elle consentir à un renoncement, à une continence, qui lui paraît une mutilation ?

Il se peut que les mœurs ne soient pas plus mauvaises aujourd'hui qu'autrefois. Le seraient-elles, que nous ne saurions nous en effrayer outre mesure, sans néanmoins tomber dans l'indifférence, tant que les consciences prononcent que le mal est le mal. Mais si la corruption s'introduit dans l'intelligence, si l'échelle des valeurs sur laquelle la conscience se fonde pour juger est bouleversée, si la notion même de péché a disparu, alors nous pouvons tout craindre. Désespérer ? Non pas, ni même trop gémir, mais agir, mais combattre, avec une tactique réajustée et sur un terrain élargi. Le terrain : celui de la doctrine chrétienne expliquant la vie et la personnalité. La tactique : celle de la confrontation des idées. Les objurgations moralisantes ne sont plus des armes suffisamment efficaces, parce qu'elles ne rencontrent que des échos trop affaiblis dans une pensée qui n'est plus chrétienne. On ne saurait se contenter de fournir aux adolescents anxieux les éclaircissements partiels qu'ils demandent, d'exalter la belle vertu, d'étayer isolément de motifs, si excellents soient-ils, ce seul point de conduite. C'est une « mentalité » qu'il faut créer tout entière ; c'est une réponse au problème entier de la personne et de la vie qu'il faut exposer inlassablement, l'opposant avec netteté et vigueur à celle du matérialisme païen

dont notre temps est tout imprégné. Qui suis-je ? D'où viens-je et pour aller où ? Les forces bouillonnantes qui s'éveillent en moi, à quoi dois-je les employer ? dans quelle mesure les développer, et selon quelle hiérarchie ? le monde qui m'entoure, et s'offre, et m'appelle, qu'est-il, que lui dois-je et que me doit-il ? Quelle attitude prendre à son égard ? à l'égard du plaisir ? à l'égard de la souffrance ? Quelle forme de vie vaut la peine d'être vécue, par laquelle je serai le plus pleinement « moi-même » ? Le problème sexuel se présente à la jeunesse d'aujourd'hui comme un aspect particulier de toute une conception du monde, de la personne et de la vie. C'est donc en fonction de notre « métaphysique » chrétienne que nous avons désormais à le résoudre.

C'est une conviction doctrinale sûre, complète, cohérente, solidement fondée, qu'il faut inculquer à la jeunesse, la montrant à la fois comme vraie et comme aimable, comme parfaitement conforme à ce qu'il y a de plus profondément humain en nous, comme satisfaisant aussi ce qu'il y a en nous d'aspiration vers le divin. Alors, mais alors seulement, la jeunesse, qui est idéaliste et généreuse, la jeunesse que le Christ aima, qu'il aime encore et qu'il sollicite d'une grâce plus persuasive, consentira volontiers aux renoncements les plus crucifiants, parce que, loin d'y apercevoir une contrainte, une diminution, elle y verra une libération, un épanouissement supérieur du meilleur d'elle-même, et comme une réalisation anticipée de l'incoercible souhait de dominer le poids brutal de la matière, de s'émanciper d'un joug de chair qui humilie et opprime l'esprit.

EUGÈNE DÉVAUD,
directeur de l'Ecole normale d'Hauterive (Fribourg).

LÉGENDE

Tavannes, dans le Jura bernois, centre important de l'industrie horlogère, n'a pas d'église catholique-romaine. La messe y est célébrée dans une grande salle basse où se réunissent environ 300 fidèles. Mais on doit admettre que ce nombre augmentera car, aux fidèles de Tavannes, se joindront de plus en plus ceux de la vallée.

Depuis 1920, un groupe de paroissiens dévoués s'est efforcé de réunir les fonds nécessaires à l'édification d'une église et, grâce aux dons généreux qui lui ont été versés et à l'activité enthousiaste et très chrétienne de M. le curé Membrez et de son prédécesseur, les plans pour la nouvelle église ont été établis et la construction est commencée.

L'église de Tavannes s'élèvera tout près du centre de la ville. Assez élancée, flanquée d'un campanile et en relation avec une salle d'œuvre, qui sera construite en même temps qu'elle, l'église dominera une agglomération formée surtout de villas et de constructions basses.

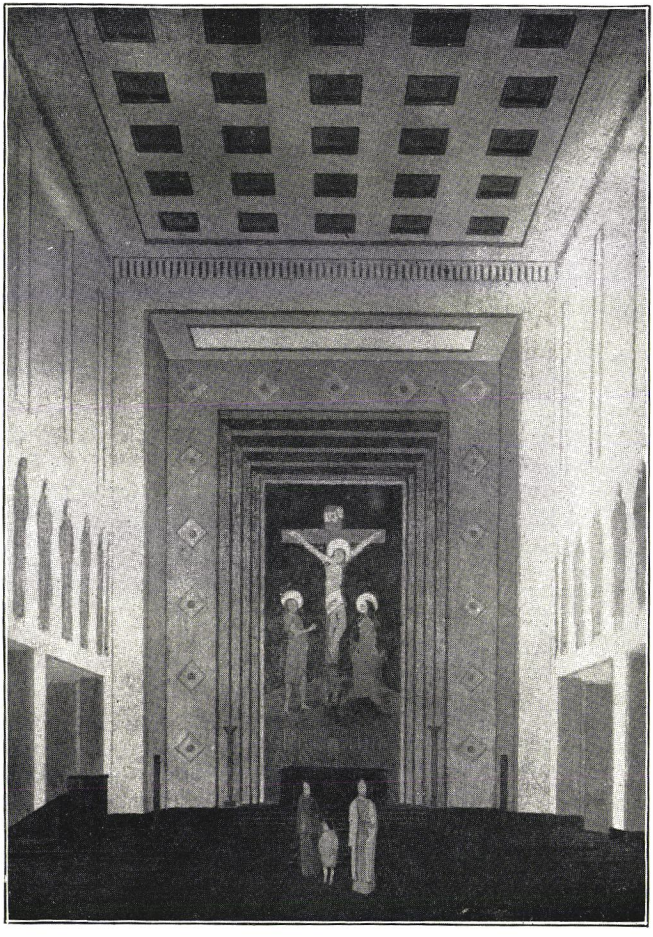
L'architecte qui a été chargé de la construction est M. Ad. Guyonnet. Il a voulu établir ses plans sans autres recherches que celle des volumes et des proportions et sans autres richesses que la ciselure d'un porche et la couleur d'une grande mosaïque placée sur l'entrée. Son vœu est que l'édifice soit harmonieux, que personne ne puisse se méprendre, dès le premier regard, sur sa destination et qu'il invite à la prière.

L'église de Tavannes ne sera pas « moderne ». Son plan est celui d'une petite basilique et ses murs seront presqu'entièrement construits en maçonnerie ordinaire. Cependant, les moyens qui sont ceux de notre temps y seront utilisés par raison de logique et d'économie et le béton armé prendra la place qu'occupaient, jusqu'à la fin du siècle dernier, le bois, le fer et les fondations profondes et dispendieuses. Mais ces matériaux ne manifesteront leur présence que dans la mesure de leur utilité. Ils n'auront aucune

prétention à créer un style, prétention capable d'égarer nombre de constructeurs.

L'intérieur de l'église de Tavannes ne surprendra pas ceux qui, à l'extérieur, l'auront regardée avec attention. La très grande simplicité de la nef, du chœur et des bas-côtés, sera la raison d'être des grandes fresques qui, sitôt l'église achevée, seront peintes sur ses murs. Ces fresques représenteront, au centre, au-dessus du maître-autel, Notre-Seigneur Jésus-Christ en croix, ayant près de Lui la Sainte Vierge et saint Jean, et, sur les murs de la nef, du côté Evangile, les Apôtres ; du côté Epître, les Prophètes. Sur les murs des bas-côtés sera peint un chemin de croix de grandes dimensions dont chaque station aura près de quatre mètres carrés.

Nous sommes heureux de pouvoir donner dans les deux planches de ce fascicule une reproduction des plans de l'église légère et pure qui est en chantier.



UNE NOUVELLE PASSION DE JÉSUS

L'autre jour, un prêtre de mes amis me demandait s'il n'y aurait point menace d'un nouvel assaut tapageur contre l'autorité de l'Evangile dans la nouvelle explication de la mort de Jésus que cherche à mettre en valeur, depuis trois ans, le Dr Robert Eisler. J'ai répondu que je ne la pensais pas bien périlleuse; je ne sais même si on peut l'appeler toute jeune, car la question a été soulevée dès 1906 [1], et Dieu sait comme les nouveautés naissent et meurent vite dans le domaine de la critique évangélique « indépendante ». Mais le savant que nous venons de nommer s'est mis à propager depuis 1925 la thèse « historique » qu'il en a tirée; et, comme il a le triomphe facile, il estime l'avoir rendue évidente [2]. Disons donc brièvement en quoi consiste cette nouvelle Passion infligée au Sauveur; car elle tiendra bien sa petite place dans l'« histoire de la critique » du XXme siècle, à côté de plusieurs autres qui ont eu, ou bien ont encore, leur heure de succès en certains milieux: ainsi celle de Salomon Reinach (retirée du reste par son auteur) qui voulait que la cru-

[1] Elle a été signalée par le *Journal de Genève* (16 déc. 1928) qui n'a pas eu de solution à lui donner, et qui nous dit que M. Eisler est à Bâle et qu'il est Juif (N. d. l. R.).

[2] M. Robert EISLER, docteur en philosophie, membre ordinaire de l'Institut des recherches historiques d'Autriche à l'Université de Vienne, est un philologue connu surtout pour ses brillants et aventureux travaux sur Dionysos et l'Orphisme, « où il a dépensé d'immenses ressources d'érudition et d'imagination », comme dit mon ancien collègue, André Boulanger, aujourd'hui professeur de philologie classique à Strasbourg et grand connaisseur d'Orphée. De fait, l'étendue de l'érudition d'Eisler et sa joie à faire des découvertes sont également effarantes. Il revendique avec fierté le droit des hommes du XXme siècle à ne pas croire sur parole tout ce que les « critiques » de l'ancienne génération ont défini *ex cathedra* comme résultats définitifs de la science, — et ce n'est pas sur ce point-là que nous lui chercherions querelle; — mais, dans son entrain à construire, il ne sait pas toujours bien distinguer ce qui a l'air vraisemblable de ce qui n'en a aucune apparence, et il use parfois d'une liberté plus qu'audacieuse à l'égard des données historiques qui s'imposent indépendamment de toute théorie d'école.

cifixion de Jésus ne fût qu'une légende inspirée de certaines coutumes babyloniennes à la fête des «Sacæa»; — ou celle de Couchoud, pour qui Jésus désigne un être céleste mythique, un Eon, crucifié dans le ciel par d'autres êtres non moins sidéraux, mais que les chrétiens primitifs auraient pris pour un homme de chair et d'os supplicié en Judée presque de leur temps; — ou celle de Loisy et d'un certain nombre de libéraux ou d'incroyants, d'après qui c'est l'autorité romaine (et non les Juifs) qui a pris l'initiative d'arrêter et de condamner le Galiléen comme révolutionnaire. La théorie d'Eisler a quelque affinité avec cette dernière.

Voici de quoi il s'agit. Tout le monde sait que dans les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe, ce fameux historien juif de la fin du Ier siècle, il se rencontre au livre XVIII, 3, 3, un texte qui parle de Jésus presque dans les termes qu'aurait pu employer un chrétien. L'authenticité en est fort discutée entre hommes compétents. Beaucoup de protestants, et des catholiques aussi, comme le P. Lagrange et le regretté Mgr Batiffol, l'ont niée absolument (malgré le passage d'*Antiquités* XX, 9, 1, où il est question du « *frère de Jésus qu'on disait Messie*, ou *qu'on dit, qu'on prétend Messie, nommé Jacques* »). Nous avouons n'avoir pas encore pris parti fermement dans cette controverse intéressante. Quoi qu'il en soit, Eisler l'admet sous la réserve de quelques modifications chrétiennes apportées à une notice originairement hostile au Christ. Cela peut fort bien se défendre [1], mais ne lui suffit pas; il étend le même jugement d'authenticité à certain récit très étrange de la Passion du Sauveur, exhumé d'une version faite en vieux-russe de la « *Guerre juive* » du même Josèphe, et dont il n'y a pas trace dans les manuscrits grecs de cet ouvrage.

Voilà un peu plus de vingt ans que A. Berendts, de Dorpat, a publié ces compléments suspects au texte de l'historien juif, d'après plusieurs manuscrits moscovites, dont le principal est du XVIme siècle [2]. Il tenait cette version slave pour la traduction du texte sémitique dans lequel Josèphe publia sa « *Guerre juive* » avant de

---

[1] Depuis Gieseler (1824), jusqu'à Théodore Reinach, en passant par Renan, bien des savants ont opté pour cette authenticité mitigée. Leurs arguments, et ceux d'Eisler, ne sont pas du tout déraisonnables; et quoique Origène (en 248) semble ignorer ce passage de Josèphe, tout en connaissant bien ceux qui ont trait à Jean-Baptiste et à Jacques, nous serions assez disposé à tenir cette solution moyenne pour la bonne. Le problème est toujours ouvert.

[2] A. BERENDTS, *Die Zeugnisse vom Christentum im slavischen « De Bello judaico » des Josephus*, Leipzig, 1906. — Depuis, jusqu'en ces dernières années, beaucoup de publications du même auteur sur ce sujet.

la donner en grec, texte que nous ne possédons plus ; il considérait donc comme pleinement authentiques les fragments relatifs à Jean-Baptiste [1] et à la Passion de Jésus. Jusqu'à sa mort, il défendit vaillamment sa thèse contre les maîtres de la critique libérale, d'abord Schürer, Bousset, puis bien d'autres qui ne voyaient dans ces fragments et similaires (car il y en a huit principaux) qu'inventions tardives et sans aucune valeur. Il est vrai que cette thèse trouva des appuis chez des savants connus [2], mais pas toujours au même degré ni avec la même portée que dans la théorie de Berendts — ou dans celle que vient de bâtir Eisler. Ce n'est pas le lieu de tracer un historique de toute cette controverse ; il suffit ici de dire brièvement autour de quoi elle roule.

La susdite version russe contient un portrait plutôt malveillant de Jean-Baptiste ; une description curieuse de ses démêlés avec les docteurs, puis avec Hérode Antipas au sujet d'Hérodiade ; un long passage (II, 9, 3) sur Jésus, qui n'est point nommé, mais dont on signale les miracles et les succès auprès du peuple. Ses partisans auraient voulu le forcer à envahir Jérusalem pour se faire roi, en exterminant Pilate et les Romains ; Jésus refusa ; mais le complot des siens fut dénoncé par le grand-prêtre et les chefs des Juifs au gouverneur romain, qui massacra aussitôt un grand nombre des séditieux, et fit comparaître le thaumaturge lui-même. L'ayant trouvé innocent, il le relâcha, d'autant plus volontiers que Jésus avait guéri sa femme mourante ; mais plus tard, corrompu par trente talents que lui avaient donnés les Juifs, il laissa ceux-ci s'emparer de Jésus et le crucifier eux-mêmes, « contrairement à la loi de leurs pères ». — Nous apprenons ailleurs que deux procurateurs, Cuspius Fadus et Tibère Alexandre, eurent quelques velléités impuissantes de réprimer la propagande chrétienne, appuyée de grands miracles ; et encore que les Juifs avaient fait suspendre dans le Temple un écriteau en trois langues, proclamant que Jésus, crucifié par eux, n'avait pas été leur roi ; enfin que le voile du Temple s'était déchiré à la mort de l'« homme bienfaisant » dont « les actes n'étaient pas ceux d'un homme », et dont ses disciples disent qu'il est ressuscité, les autres soutenant qu'on a soustrait son corps, chose qui paraît impossible à d'aucuns, vu que trente Romains et mille Juifs gardaient le sépulcre. J'en omets.

---

[1] Ce ne sont pas les mêmes que le passage bien authentique des *Antiquités* sur le Baptiste.

[2] Ainsi, Salomon REINACH (qui a même sacrifié à ce propos sa propre théorie sur la Passion), sir William RAMSAY, C.-F. LEHMANN-HAUPT, le catholique F. KAMPERS ; Berendts a même invoqué l'autorité du P. Delehaye, le célèbre bollandiste.

Soit qu'on attribue en bloc tout ce qui regarde le Christ à Josèphe, comme Berendts le faisait un peu naïvement, soit qu'on veuille en écarter seulement les « contradictions » et les « inventions tardives et absurdes » et quelques retouches d'apologétique chrétienne, avec Eisler, il faudrait au moins expliquer, chez un écrivain juif du premier siècle, des ignorances ou des énormités, dont voici quelques spécimens: Jean comparaît devant *Archélaüs* (destitué en l'an 6), et prêche encore après la mort du tétrarque Philippe (arrivée en 34); des confusions, des contradictions et un conte puéril touchant le même Philippe, Hérode et Hérodiade; la simultanéité, qui paraît bien présupposée, du gouvernement des deux procurateurs Tibère Alexandre et Cuspius Fadus. Et bien d'autres.

Cela n'arrête pas l'esprit constructif d'Eisler [1]. Sauf la réserve insignifiante que nous avons indiquée, il a admis sans sourciller jusqu'à l'historicité de l'inscription du Temple concernant Jésus. N'ayant point de goût pour les documents qui manquent d'ampleur, il entend même que de pieuses mains aient supprimé dans le slave toute une description physique de Jésus [2], écrite par Josèphe dans un esprit de dénigrement [3]. Il faut seulement,

---

[1] Se trouvant à Paris comme chef de section du bureau de coopération intellectuelle de la Société des Nations, il a présenté ses vues finalement à l'Académie des Inscriptions, en juin 1926, et dans un article de la *Rome de l'histoire des religions*, t. XCIII, N° 1-2. Puis il a soutenu la polémique. Au jubilé Loisy (1927), il a défendu sa théorie avec une assurance triomphale.

[2] Ce texte contient bien une indication sur l'aspect humain, et non angélique, de Jésus, mais en termes trop vagues pour satisfaire Eisler.

[3] Il use à cet effet des descriptions surtout médiévales de l'aspect corporel de Notre-Seigneur, faites d'après d'anciennes sources présumées dans lesquelles Eisler décrète qu'on ne saurait voir que Josèphe, le dominicain du XIIIme siècle, Vincent de Beauvais, parlant des « *testimonia Josephi de Joanne Baptista et de domino Hiesu et de ejus facie corporali* ». Eisler se sert surtout d'un apocryphe du XIme ou XIIme siècle, la prétendue « *lettre de Lentulus* » un gouverneur romain imaginaire qui aurait précédé Pilate; il semble avoir, sans épargner les guillemets, (RHR, janv.-avril 1926, p. 12) combiné la description de Jésus trouvée dans cet apocryphe, avec d'autres descriptions qu'on trouvera par exemple chez saint Jean Damascène et Nicéphore Calliste. Que tout cela d'ailleurs vienne d'une source unique, et que cette source soit Josèphe, c'est une double supposition toute pure. Vincent de Beauvais a-t-il pu connaître quelque texte dans le genre de notre interpolation slave, ou la source de celle-ci? (voir plus bas). Deux termes, dont l'auteur fait grand état, le « grand nez » et les « sourcils réunis » (Damascène et quelques autres) rappellent trop la description de Paul dans les « *Actes de Paul* » (apocryphe du IIme siècle) pour qu'on en puisse conclure: 1° que ces termes, *epirrhinos* et *synophrys*, étaient nécessairement désobligeants et antipathiques et dussent ainsi remonter à un Juif, à Josèphe; 2° qu'ils démontrent autre chose que le peu d'imagination de celui qui a introduit le premier ces traits dans la description de Notre-Seigneur, en les empruntant probablement à celle de saint Paul. Eisler tient pour la laideur physique de Jésus, et se réfère carrément, pour prouver que ce point était traditionnel, au païen *Celse*, lorsque celui-ci, comme son contexte l'indique assez,

d'après lui, considérer comme ajouté ou modifié ce qui présupposerait chez le Juif une sympathie ou un doute favorable à l'égard de Jésus ; entre autres, on devrait regarder comme interpolées la mention que Jésus refuse de se joindre à l'émeute des zélotes, et l'attribution de son supplice aux Juifs et non à Pilate. Avec le texte ainsi complété et épuré, on arrive, quoi qu'il en soit des interprétations tendancieuses qu'a pu glisser Josèphe dans son texte le plus primitif, à toucher la vérité historique sur la Passion de Jésus : il a été crucifié par Pilate à cause d'une tentative de révolution messianique que ses partisans firent à la Pâque *de l'année 21*, dans la nuit du 15 au 16 avril (or Pilate a gouverné de 26 à 36 ; encore une aimable liberté à l'égard de la chronologie universellement admise par les historiens !), émeute que Pilate écrasa avec sa brutalité habituelle, en mêlant le sang des Galiléens au sang de leurs sacrifices (Luc XIII, 1), et en faisant abattre par les béliers romains la tour de Siloé où les rebelles s'étaient réfugiés, ce qui en écrasa dix-huit (Luc, XIII, 4). Barabbas et les deux larrons du Calvaire étaient de ceux qui firent des leurs durant cette émeute. J'ai rarement vu pareil chef d'œuvre dans l'art de rapprocher et de solliciter les textes.

Peu lui chaut de choquer ainsi les orthodoxes qui croient bonnement à l'Evangile ; mais ce qui lui plaît davantage, c'est d'agacer les « critiques », et il se flatte d'avoir rétabli ainsi le témoignage profane le plus digne de foi sur l'existence historique de Jésus, témoignage qui, si on lui avait accordé plus d'attention, aurait épargné à la science l'humiliant intermezzo (comme il écrit quelque part avec assez de justesse) des « néo-docètes » tels que Drews qui ont nié l'existence historique du prophète galiléen.

Ces néo-docètes se devaient de protester. Couchoud l'a fait, et vraiment pas trop mal [1]. Mais comme, s'il a dit des vérités à Eisler, c'était dans l'intention implicite de défendre une plus mauvaise cause encore, nous aimons mieux recommander, dans le même numéro de la même revue, la réfutation très bien menée, faite par un critique de sens plus rassis, le libéral Goguel [2].

---

ne fait que rapporter là une croyance de chrétiens de son temps(dont la piété mal entendue voulait enlaidir le Christ pour le rendre plus conforme à « l'homme de douleurs » de la prophétie d'Isaïe). Voir ORIGÈNE, *Contra Celsum*, livre VI, 75. C'est ainsi qu'on fait des restaurations de textes et de la synthèse.

[1] Paul-Louis COUCHOUD, *Les textes relatifs à Jésus dans la version slave de Josèphe*, Revue de l'histoire des religions, janv.-avril 1926. Nous ne trouvons cependant pas qu'il ait bien établi l'origine hérétique (monarchienne ou patripassienne) de ces interpolations.

[2] Maurice GOGUEL, *Le témoignage de la version slave de la « Guerre Juive » de Josèphe sur la mort et la résurrection de Jésus*, ibidem, pp. 22-43. Il va sans dire

Celui-ci montre excellemment, après avoir noté que nous ne connaissons rien du rapport entre cette version slave et l'édition araméenne perdue, que tous ces fragments russes relatifs à Jésus ou au christianisme ne s'accommodent pas harmonieusement avec leur contexte, mais paraissent introduits par un interpolateur partout où il trouvait quelque prétexte à le faire, « des clous auxquels il lui était possible de les accrocher ». Dénonciation des Juifs, Jésus reconnu innocent et relâché par Pilate dont il a guéri la femme, les trente talents qui rappellent les trente deniers (sauf que Pilate en prend pour son grade), l'inscription trilingue dans le temple comme sur la croix, pour ne rien dire de la foule énorme qui garde le tombeau, ni de paroles attribuées aux procurateurs Cuspius Fadus et Tibère Alexandre qui rappellent celles de Gamaliel dans les Actes, etc., tout cela s'avère au premier coup d'œil comme des traits grossis, transposés, défigurés, de la tradition du Nouveau Testament; d'ailleurs si Jésus avait été réellement condamné pour avoir été l'instigateur ou le prétexte d'un mouvement politique (tel que l'entend le Josèphe russe) [1], l'autorité romaine n'aurait pas toléré, comme elle le fit, le regroupement de ses partisans aussitôt après sa mort. C'est le bon sens même. Goguel en conclut qu'il n'y a pas à chercher un texte juif primitif, surtout attribuable à Josèphe, mais que le tout est l'œuvre d'un chrétien qui veut rejeter toute la faute de la Passion sur les Juifs, comme l'auteur de l'Evangile apocryphe de Pierre.

Ce dernier point n'est peut-être pas absolument démontré. Mais comme il est certain que les huit fragments de Berendts, dont quelques-uns sont si naïfs, proviennent de la même main [2], ceux qui y verraient, au moins dans leur forme actuelle, un témoignage historique quasi contemporain des faits, ne sont vraiment pas difficiles. Il est vrai que les complaisances d'Eisler ne vont pas tout-à-fait jusque là, il admet des retouches de très basse époque; mais ce n'est pas assez; ce qu'il veut sauver reste encore fort légendaire, et ce qu'il veut découvrir d'historique à travers ces histoires, ce sont des imaginations qui restent à son compte. Des théories pareilles, autant en emporte le vent; et il vente fort sur toutes les histoires de Jésus qui veulent corriger l'Evangile.

---

que nous considérons comme tout aussi subjectives les corrections apportées à la tradition évangélique par ce théologien protestant, qui croit aussi que Jésus a été arrêté et mis à mort sur l'initative de Pilate.

[1] Cette considération n'autorise pas toutefois à révoquer en doute, comme le fait Goguel, l'historicité de la manifestation messianique des Rameaux et la pression des Juifs sur Pilate, ni les larrons, ni Barabbas, etc.

[2] Ce point a été bien établi par Johannes FREY, *Der slavische Josephusbericht*, Dorpat et Leipzig, 1909.

Il y a pourtant un point reconnu de lui qui est très juste: c'est l'analogie étroite qui existe entre l'interpolation slave concernant l'activité et la Passion de Jésus, et le passage contesté des *Antiquités ;* car ils débutent presque de la même façon [1]; l'un est évidemment inspiré de l'autre. Mais quel est le premier, qui pourrait à la rigueur (sous une forme moins respectueuse), remonter à Josèphe ? Certainement, ce n'est pas le texte slave. Faut-il considérer celui-ci comme étant totalement l'œuvre d'un chrétien antijuif (*Goguel*, *Couchoud* et autres), qui aurait maladroitement cherché à s'exprimer comme il se figurait qu'aurait pu le faire Josèphe ? Ou bien, en suivant la ligne d'opinion tracée principalement par Reinhold *Seeberg* dès 1906 [2], peut-on y voir, sous les arrangements chrétiens évidents, un emprunt à quelque écrit d'un Juif ancien, d'ailleurs différent de Josèphe (et plus récent) ? Si l'on supposait que cet auteur hypothétique a voulu se montrer « impartial » dans une mesure, et qu'il n'a connu les faits que par la tradition évangélique (contre Seeberg), mais reçue de seconde main et tout-à-fait déformée, c'est la seconde supposition qui nous séduirait le plus. Mais nous ne prétendons pas nous être formé sur ce point-là une opinion mûrie.

Ce qui est clair, c'est que l'indépendant R. Eisler a donné encore l'essor à sa brillante imagination. Est-ce que sa théorie est vraiment dangereuse ? Pas beaucoup, relativement. Cette trouvaille d'un érudit qui aime à chanter des airs de bravoure aux oreilles des « critiques » comme des orthodoxes, indifféremment, pourra, sans doute, être abandonnée aux littérateurs, qui feront leur bruit autour; ce sera un roman moins fade que celui de Renan, plus mouvementé, plus dans le goût des films américains, avec ces massacres, ce siège de la tour de Siloé, et tout le reste à l'avenant. Mais combien d'hommes d'étude à l'esprit libre et réfléchi se laisseraient-ils tenter par ce ragoût ? Quant à l'Evangile et à la foi, ils en ont vu bien d'autres.

Fribourg, mars 1929.

E.-Bernard ALLO, O. P.
professeur d'exégèse à l'Université de Fribourg.

[1] *Ant.* : « Et en ce temps paraît Jésus, homme sage, s'il faut toutefois le dire homme, car c'était un faiseur d'œuvres étonnant, etc. »

G. J. slave : « En ce temps parut un homme, s'il convient de l'appeler homme... Ses œuvres étaient divines, et il opérait des miracles étonnantes, etc... »

[2] Reinhold SEEBERG, *Eine neue Quelle zur Geschichte des Urchristentums?* dans « Die Reformation », 1906, nº 19-20, reproduit en 1908, pp. 36-60 de *Von Christus und dem Christentum*, Leipzig.

SOUS LE SOLEIL DE L'OMBRIE

Au docteur R. Fabrini.

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !

BAUDELAIRE.

« Tout est dit, pensez-vous, et vous venez trop tard. » Quelle erreur ! Tout est nouveau pour moi, extraordinairement nouveau dans cette Ombrie à laquelle je rêvais dès mon enfance au récit de la vie de saint François, dans cette Ombrie que je n'ai fait qu'entrevoir de la portière d'un rapide Genève-Rome et que j'ai à peine contemplée quelques heures des terrasses d'Assise. Est-ce en moi l'instinctive poussée des races du Nord vers le Sud et les climats plus chauds, dont M. de Reynold vient de parler si savamment dans son livre magistral « La Démocratie et la Suisse » ? La poussée vers le Sud, les plaines et la mer, la mer surtout quand elle est la mer latine, qui agit comme un tonifiant, comme un stimulant, qui donne force d'expansion et ouverture d'esprit, poussée qui aurait pu faire de notre petit pays une grande nation européenne si, à l'heure de son histoire où il eut le génie militaire, se fut ajouté le génie politique correspondant. Une grande puissance européenne, mais serait-ce encore la Suisse ? Lequel des éléments qui la composent — une et diverse — laquelle des races eût absorbé ou rejeté l'autre irrémédiablement ? Eh quoi ! Vais-je soulever ces graves problèmes que le philosophe peut bien se poser dans le silence de son studio, auxquels cependant la vie n'a pas daigné prêter grande attention?

Non ! je vais vivre ces quelques semaines de vacances parmi la nature et les arbres, les oiseaux et les fleurs, je ne distinguerai plus le monde de moi-même, et d'abord je vais partir. Partir !

quel enchantement dans un mot: c'est l'évasion, la libération. Que de fois j'ai regardé la carte, cherché ma route, puis fermé les yeux et longuement rêvé.

J'ai lu quelque part que dans un demi-siècle ou même moins ce sera un thème à dissertation, à thèse de doctorat sans doute, que le thème très moderne du voyage, ce besoin d'échapper, de fuir vers ailleurs, et d'abord de se fuir soi-même. Est-ce l'accroissement continu de la vitesse des communications qui a créé l'inquiétude des âmes ou, au contraire, cette inquiétude est-elle à l'origine de l'accélération de la vitesse; ou bien encore, n'y a-t-il là qu'un parallélisme intéressant ? Toujours est-il qu'à notre époque désaxée, troublée, il y a un immense élan des âmes vers autre chose; on voudrait secouer toutes les tyrannies: tyrannie de l'heure qui du matin au soir nous harcèle, tyrannie des exigences matérielles qui absorbent la moitié de l'existence, tyrannie des amis qu'on voudrait choyer, des importuns qu'on n'ose rudoyer, tyrannie de la bonté qui a peur d'être dupe, de la mauvaise humeur qui ne sait pas se faire pardonner, tyrannie de la besogne qui nous discipline, tyrannie de soi-même, toujours inquiet, toujours mécontent... toutes les tyrannies sans lesquelles, en vain, on tâche de concevoir la vie. L'unique solution serait de se fuir, de se perdre en Dieu, seul terme du voyage et de l'inquiétude [1]. Ici, le lecteur cite déjà saint Augustin que je n'ai donc pas besoin de transcrire. C'est bien la solution que donnait aussi le fils de Pierre Bernardone, Francesco.

Il y a dans l'attente du voyage, dans cette attente faite d'appréhension, d'espérance, de vague crainte, un bonheur émouvant où il entre peut-être pas mal d'illusions, que l'avenir détruira sans peine comme le grand air crève des bulles de savon aux reflets d'arc-en-ciel, et les fait s'évanouir sans qu'il en reste même une gouttelette d'eau.

Je me souviens, tout jeune servant de messe à ma paroisse natale, de la déception que j'éprouvai en face de la « Savoyarde », que le vicaire — un vicaire aimé et paternel — nous avait fait admirer à Annecy-le-Vieux. On venait de l'achever et on allait l'expédier à Paris. La Savoyarde... Paris..., déjà ces mots m'invitaient au voyage. On nous en avait tant parlé ! Pour des enfants de dix ans qui n'avaient rien vu et pour qui le monde finissait au Salève, au Jura et au Lac, c'était un continent nouveau, et de Genève à Annecy, c'était un long voyage, mon premier voyage, en diligence encore. Que ces temps sont loin !

---

[1] Voir « Les Lettres », janvier 1929, sous la signature d'André George la *Chronique théâtrale*.

Arrivés en bande turbulante dans les ateliers des fabricants Paccard, où, parmi d'autres de toutes les dimensions, trônait la reine des cloches, la plus grande du monde, songez donc ! ce fut un émoi, un battement de cœurs, puis un écarquillement d'yeux: elle était là devant nous, on la cherchait encore... « Ce n'est que cela ! » Pauvres gosses ! La Savoyarde, nous l'aurions voulue aussi haute que la tour Eiffel dont on nous parlait également, tout au moins aussi haute que les tours de la cathédrale qu'on apercevait des fenêtres de notre maison.

Je me rappelle encore l'impression que me fit, que fait à chaque pèlerin, la première entrée dans la basilique de Saint-Pierre de Rome. Ce n'est que cela !... On s'imaginait un plus vaste univers, et voilà que d'un coup d'œil, tout est sous les yeux. On sait bien cependant qu'elle est la plus grande. Puis on fait quelques pas, alors ce n'est plus l'impression visuelle sans point de comparaison qui agit seule, mais le sens des distances et des relativités, la hiérarchie des valeurs, la proportion des formes, les rapports des objets, et l'on prend possession de ce monde extérieur qui est là. Il se forme petit à petit une autre impression, la vraie, qui délogera la première comme le réveil déloge un mauvais rêve. A Annecy, il fallut que notre bande entière entrât, en se courbant, sous la cloche, pût s'y tenir à l'aise et mesurer des bras, qui suffisaient à peine, l'épaisseur de l'airain, pour que s'opérât la réconciliation du rêve et de la réalité.

Vais-je, cette fois encore subir le même tourment ? Me laisserai-je prendre à tout ce que des gens peu avisés ou mal intentionnés disent chez nous de l'Italie et des Italiens ? Il est si facile d'étaler les défauts des autres: les deux besaces du bon La Fontaine. Et puis, quel peuple est sans défaut ? Ou bien, me laisserai-je arrêter par ce qu'on colporte ici et là des sévérités du régime fasciste, des difficultés de franchir les frontières et de vivre sans souci dans ce pays de la beauté ? Mais j'ai la conscience tranquille, j'apprécie l'ordre établi par le Duce, je sais qu'actuellement les voyages en Italie, précisément à cause de l'ordre fasciste, sont un plaisir qu'on ne trouve pas partout. D'ailleurs, je n'ai pas l'envie de faire de la politique, de discuter sur la supériorité des régimes qui gouvernent les peuples. Tant d'autres le font sans grand succès pour le bon gouvernement du monde. Je ne vais pas faire d'enquête, ni chercher des documents. Et c'est un plaisir de plus de partir sans souci comme sans mission.

D'avance, je suis certain de n'être pas déçu ; en Ombrie, à Gubbio, je retrouverai des amis dont l'hospitalité sera empressée et douce, et cela suffit à mon bonheur. Je comprends la justesse admirable de ces mots de Gœthe: « Quand on ne parle pas

des choses avec une partialité pleine d'amour, ce qu'on en dit ne vaut pas la peine d'être rapporté. » Ce que j'ai à dire ne vaut assurément pas la peine d'être rapporté, du moins n'en parlerai-je pas avec impartialité, c'est pourquoi j'en veux parler à mon tour.

Ce qu'il faut bénir avant tout de l'Italie, c'est qu'elle existe et qu'elle a existé. Pesez ce que cette existence seule représente pour le monde de civilisation au sens le plus juste, le plus plein du mot ; et songez qu'on ne peut pas imaginer une Europe, une latinité, une chrétienté sans l'Italie. Cela devrait suffire à la faire aimer. Mais on l'aime encore pour son sens de la mesure, de l'équilibre, du goût : tout ce qui fait l'antique droit romain ; on l'aime à cause de l'abondance, de la diversité de ses petites cités débordantes de vie locale, lourde d'histoire et de passé, et toutes si pleines de merveilles. Des villes, un peuple qui s'est fait sans incohérence et sans hâte, qui a vécu sans brûler les étapes et qui aujourd'hui veut savoir où il va ; on l'aime pour cette éducation profonde, faite de noblesse, de politesse aisée, de charité chrétienne, qui donne aux plus humbles, aux plus pauvres des airs de grand seigneur et une réelle distinction native ; on l'aime encore à cause de cette belle énergie de la race qui, ne pouvant pas toute vivre sur un sol en partie pauvre, ne craint ni les longs voyages ni les dures années à l'étranger, au loin, outre mer s'il le faut, dans un labeur acharné, et qui toujours pense au village natal, aux horizons familiers, et ne peut s'empêcher un jour ou l'autre, pauvre ou riche, d'y revenir pour de bon. On l'aime à cause de sa beauté...

Mais à quoi bon dire tous les motifs qu'on a d'aimer cette terre d'Italie, on n'en finirait plus.

Je songe à tout cela en longeant l'Adriatique par cette chaude journée de juin. Ce matin j'ai quitté Milan, trop cosmopolite, trop affairée, trop bruyante... Milan qui n'apaise pas, ne permet pas le rêve, même son Dôme est trop déjà vu. Le soir va venir, un soir très doux, chargé de mélancolie et d'espoir. Une brise molle se lève ; les contours de la côte, à quelques mètres du train, sont nets et précis, mais au large, c'est une brume violette qu'on sent toute traversée de rayons. Je ne vois que l'eau morte, car elle bouge à peine, elle est bleue, d'un bleu où il y a du saphir et du lait. Parfois un frisson, comme un déchirement léger, court sur cette eau que n'anime pas un bateau, pas une voile, pas une vie. Et les noms sonores se succèdent comme une musique.

Rimini, San-Giovanni-Cattolica, noms évocateurs de gloire byzantine, de conciles, d'âpres disputes théologiques... Pesaro, Fano, Senigallia, Falconara ; dans le lointain, Ancône avec ses

quais de lumière ; je descends pour prendre la ligne de Rome qui traverse l'Ombrie. J'admire la nuit qui vient, je jette les yeux là-haut, un croissant de lune baigne dans l'azur sans fond.

Dans le train, deux jeunes Italiens ont l'air de discuter avec passion ; non ! ils causent gentiment. A la station, ils viennent d'acheter le repas du soir, ces sacs de papier d'où sort le goulot d'un fiasco de chianti bouché avec de la paille, et ils se mettent à manger avec un bel appétit qui fait plaisir à voir ; ils m'offrent de partager leur repas : « Vuol favorire... » C'est la politesse italienne. Je le sais. Je sais aussi que c'est pareille politesse de refuser. D'ailleurs, voici Fossato : l'auto m'attend qui ne me lâchera plus. Et à toute allure nous filons sur Gubbio.

GUBBIO : La Cité du Silence.

Oh, dissi lui, non se' tu Oderisi
L'onor d'Agobbio, e l'onor di quell'arte
Che alluminare è chiamata in Parisi ?

Oh ! lui dis-je, es-tu point Oderisi
de Gubbio l'honneur, et de cet art
qu'enluminer on appelle à Paris ?...

DANTE (Purgatoire XI, 79-81).

La *Cité du silence*, mais c'est plus joli en italien : la *Città del silenzio*, car depuis longtemps s'est tû le fracas des armes et la rumeur des soldats, le choc formidable des catapultes menaçant les murailles aux tours bien construites, les arcs et les arbalètes se sont détendus et les flèches sont rentrées au carquois ; on n'entend plus siffler les brefs commandements d'exercices sur les bastions démolis. Coulevrines, arquebuses, lances, épées, étendards sont aujourd'hui au musée à peine objets de curiosité, et les disputes de partis, guelfes ou gibelins, ne sont qu'un lointain souvenir. Dans la paix de ses vieux murs, sous la protection du couvent qui garde les reliques de saint Ubaldo [1], Gubbio

[1] Saint Ubaldo († 1160) enfant, évêque et patron de Gubbio, appartenait aux chanoines réguliers de Saint-Augustin, dont aujourd'hui la maison mère à Rome est, on le sait, Saint-Pierre aux Liens. Les chanoines réguliers de Saint-Augustin ont à Gubbio une importante maison de formation et d'études, San-Secundo ; ils se préparent à fêter cette année même, avec toute la ville, le septième centenaire de l'ordination épiscopale de saint Ubaldo.

vit d'une vie aimable et tranquille. Elle eut autrefois assez de pages de victoires et de gloire ; dans la dernière guerre n'a-t-elle pas donné plus de six mille soldats dont six cent quarante-sept sont morts pour la patrie ? Pour chacun des héros, tombés au champ d'honneur, la municipalité a fait planter un arbre avec un nom, et c'est à l'entrée de la ville une douloureuse avenue qui souhaite la bienvenue à l'étranger comme à l'habitant quand il arrive : la bienvenue des morts. La *Cité du silence* peut se reposer, ce repos n'est pas le sommeil ni l'oubli ; une vie intellectuelle intense y circule grâce aux écoles, couvents, gymnase, lycée, petit séminaire ; une vie ardente d'affaires y est contenue, avec les corporations d'art et de métiers régies par les statuts d'il y a quatre ou cinq cents ans, et aujourd'hui encore strictement observés ; et puis la calme beauté des horizons, la richesse du sol, l'affabilité des habitants, la joie d'être elle-même, et chez elle, et de pouvoir l'être sans contrainte, car, à l'écart des grandes voies de communication, elle voit peu d'étrangers et l'étranger y est vite pour tous un hôte et un ami : tout cela fait un havre idéal de repos et de paix.

L'Ikuvium étrusque ou ombrienne, l'Eugubium romaine, mieux que beaucoup d'autres villes italiennes, a gardé son aspect médieval.

Les passants n'y sont point raides ni les magasins pédants, la circulation et l'hygiène n'ont point un air dogmatique et la modeste gare qui dessert la ville, sur la ligne secondaire de Fossato à Arezzo, n'est ni sinistre ni primaire, c'est une place de jeux, un centre de distraction lorsque s'y arrêtent les rares petits trains aux wagons archaïques et tumultueux. Des palais austères dont les façades sont noircies, les cours amples et pleines d'herbes, les fenêtres géminées ; de très vieilles maisons dont la plupart ont gardé à côté de la porte principale une autre plus basse, la porte de la mort, qui ne s'ouvrait jadis que pour le passage des convois funèbres ; des rues tortueuses, étroites, pleines d'ombre et de mystères et que vous croiriez inhabitées ; des places sans symétrie, exquises de lumière, désertes ; une masse confuse de toits gris en amphithéâtre au pied du mont Ingino : c'est Gubbio.

Tout d'abord, on ne voit que la silhouette du palais des Consuls, si légère, si aérienne qu'on dirait une tour plutôt qu'un palais, c'est un vrai joyau d'architecture, aux lignes d'une pureté extrême, qui peut rivaliser pour l'élégance et la beauté avec le *Vieux Palais* florentin. Dans la grande salle, sous les voûtes solides, se tenaient les assemblées du peuple au temps où Gubbio était commune libre, au temps de son plein épanouissement. Puis Gubbio fut ville d'Eglise ; plus tard, elle passa aux Montefeltro,

ducs d'Urbino, dont le palais renaissance s'étage au-dessus du palais des Consuls, tout contre la cathédrale et contre la montagne. Ces murs du palais des ducs d'Urbino, aujourd'hui presque en ruine, mais qu'un intelligent architecte est en train de restaurer, semblent garder la nostalgie des fêtes de la cour de Frédéric le Magnifique, ce condottiere sans scrupule, ami passionné des arts et des sciences, qu'a immortalisé le pinceau de Pier della Francesca, aux *Offices* de Florence. Vous n'avez pas oublié, si vous l'avez vu une seule fois, ce dur profil sous le bonnet carré et rouge, ce nez arqué qui se détache du visage, ces lèvres fermées, muettes, qui ne savent pas sourire. Presque au sommet du mont Ingino, mystérieux et blanc, s'étale le large couvent de Sant' Ubaldo, patron de Gubbio. En 1151, le saint évêque voyant le péril extrême de sa bonne ville, assiégée par une dizaine d'armées des cités ombriennes liguées contre elle, se mit résolument à la tête de son peuple et commanda une terrible bataille qui devait se terminer par la victoire des Eugubiens et la défaite des voisins ennemis. Ils n'y revinrent plus. La ville avait échappé à une ruine qui n'en aurait pas laissé pierre sur pierre, moins que n'avaient laissé les Goths de Totila, six siècles auparavant. En souvenir de cette victoire et à la gloire de son bienheureux patron, chaque année, le quinze mai, Gubbio célèbre la fête des Cierges, *dei Ceri ;* c'est une fête typique qu'on vient voir de loin. Les « Ceri » sont trois gigantesques machines de bois évidées, au sommet desquelles sont perchées les statues de saint Ubaldo en costume d'évêque, de saint Georges à cheval, et de saint Antoine en moine ; des agencements de poutrelles, de manilles, de cordons fixent les statues, et après leur avoir fait faire quelques tours sur la place de la Seigneurie, les jeunes gens, en groupes serrés, transportent ces *Ceri* dans une course frénétique, insensée, par la route en lacets, jusqu'au couvent sur la montagne, car c'est à qui arrivera le premier là-haut. On mit l'an dernier quatorze minutes pour faire ce trajet qui prend à un montagnard une bonne petite heure d'ordinaire.

Sur le mont Ingino, au-dessus de l'église où l'on vénère la dépouille mortelle du saint, qu'il fait bon écouter sa musique intérieure. Ces horizons, à première vue, me sont familiers et bienveillants, ils font chanter en moi des voix délicieuses et semblent répondre en mon cœur à des vœux secrets que je ne saurais formuler. Tout plaît, tout retient, tout attire. La campagne s'étend parmi les vignes attachées aux arbres et les oliviers plantés avec une régularité sévère, et dont le feuillage est d'un vert très doux, presque gris. J'ai là sous les yeux, entre les fuyants coteaux, la meilleure partie de la terre ombrienne, cette terre féconde et

heureuse, chargée de richesses mouvantes ; au loin, le mont Subasio qui domine Assise, devant moi la colline isolée sur laquelle est bâtie l'orgueilleuse Pérouse — *augusta Perusia* — ; je comprends ce qui fit les artistes et les poètes de l'Ombrie, et ses saints, ce qui fait encore ses citadins et ses paysans : c'est cette nostalgique beauté, et un goût profond de la terre, de ses travaux, et de ses drames obscurs.

Le soir surtout, Gubbio se révèle dans son intimité et se livre toute. Le jour est trop brillant, le ciel a une profondeur limpide immense, où le soleil resplendit comme un œil de feu qui embrase la plaine à perte de vue, c'est à peine s'il y passe quelques rapides nuages floconneux qu'un coup de vent dissipe aussitôt, sans leur laisser le temps de se poursuivre et de s'enchaîner. Par contre, les hirondelles triomphent. Elles sont innombrables, et près du vieux palais font, dans leur vol léger, une ombre mouvante sur le sol. Elles nichent à portée de main, sous les toits, dans les chambres des maisons ; c'est une bénédiction pour une demeure d'abriter quelque nid, et personne n'ose y porter la main. Elles donnent une telle impression de s'enivrer d'air et de soleil, tandis que le vol des autres oiseaux trahit l'effort, les hirondelles, comme on l'a dit, c'est tellement l'aile faite oiseau que, même quand elles se posent, on devine que l'espace les appelle. Qu'elles se laissent bercer par le vent ou qu'elles luttent contre lui, qu'elles passent et qu'elles repassent avec de petits cris heureux dans le ruban sans cesse agité de leurs envols immatériels, elles sont pour moi l'âme de la petite cité.

Elles en sont l'âme caressante, comme les cloches en sont l'âme chantante, car durant tout le long du jour les cloches sonnent à Gubbio. Elles sonnent joyeuses ou tristes, joyeuses plus souvent ; aux très nombreux églises et couvents, dont plusieurs sont désaffectés, elles prennent leur élan des clochers à jour et courent allègrement vers les terres lointaines, aussitôt l'atmosphère devient musicale, une immense vibration la traverse, à tel point qu'il y a parfois une impression d'excès, à l'instant où toutes les cloches de tous les clochers sonnent ensemble.

Mais au crépuscule, tout devient plus léger, plus calme, c'est l'heure charmante et grave entre toutes. Les hirondelles, d'un coup d'aile, ont regagné leur nid et les cloches demeurent immobiles entre leurs piliers. C'est alors un grand repos de l'imagination qu'aucun rêve ne sollicite, tant les objets, proches ou lointains, s'offrent dans leur contour précis avec une réelle plénitude. Des monts voisins, monte Calvo, San Girolamo, monte Ingino, nous vient un parfum de genêts, vraiment en ces jours de juin les montagnes ne sont qu'un bouquet jaune ; lentement la nuit

monte et tout prend un aspect confidentiel ; une clarté mauve enveloppe les sommets, clarté qui fait noirs les platanes de la route, mais lumineuse encore la campagne qui s'endort sous un ciel de soie et d'améthyste. C'est l'heure des longs loisirs laissés à la pensée, du recueillement avec toutes les possibilités qu'y découvre la vie intérieure. Quelques couplets joyeux montent de la campagne toute proche, une musique plus assourdie nous envoie par instant des bouffées de notes, et dans la cour de la maison hospitalière qui m'accueille avec tant de sollicitude, en échangeant avec les amis quelques rares paroles, j'écoute vivre le monde indéfini des choses.

A l'horizon, des strates d'or rampent encore à l'endroit où le ciel garde le souvenir du soleil couché ; les lucioles dansent un instant dans les arbres, puis finalement l'obscurité se fait plus profonde, les objets changent d'apparence, de vagues terreurs viennent du mystère, des fantômes, de la nuit, jusqu'à l'heure tardive où la lune trônera dans le ciel, ronde, importante, énorme.

Silence plein d'amitié, fête sans souci du lendemain ! Demain commence la randonnée à travers la campagne ; cette attente met de la douceur dans mon sommeil.

Que j'admire cette campagne, si différente de chez nous ! Les villages, de gros bourgs plutôt, assez éloignés les uns des autres, communiquent par des routes sinueuses fort bien entretenues d'ailleurs, qui dévalent le long des montagnes, pour monter ensuite, puis descendre encore et regrimper afin d'atteindre le bourg voisin campé sur sa colline ; tous ces villages ont choisi un promontoire pour s'y édifier à l'aise, surtout pour mieux surveiller le voisin et au besoin s'en mieux défendre. Le vent sur les routes et sur les champs soulève une fine poussière. Tous les pays ont leur parfum, parfum robuste des bonnes terres. Je découvre celui de l'Ombrie qui sent le miel et le buis. Le ciel change avec les heures, et l'eau d'une mince rivière qui coule au fond du ravin change avec le ciel.

Que de jolis noms, et quelle évocation de chefs-d'œuvre d'art ou d'héroïsme ou de foi dans chacun de ces noms : Sassoferrato, et vous revoyez les Madones mélancoliques : Fabriano, et vous revoyez la somptueuse chevauchée des Mages de Gentile où toutes les richesses de l'Orient se sont données rendez-vous dans quelle joyeuse allégresse ! — Arcevia, Jesi, Osimo, Castelfidardo, Loreto, Recanati ; une autre fois l'Avellana, ce couvent de Camaldules qu'illustra saint Pierre Damien, perdu dans la montagne bleue et qu'un sorcier n'arriverait pas à trouver ; c'est là qu'un jour, après s'être arrêté à Gubbio, Dante vint frapper à la porte

du monastère; on montre encore la cellule qu'il occupait; le poète était âgé de quarante-cinq ans, il portait avec lui son capital de rêve, l'insoumission au réel, cette protestation de l'esprit contre la matière, son idéalisme impénitent et un défi violent au monde: « Les citadins de la très belle et très fameuse fille de Rome, Florence, a-t-il écrit lui-même, prirent plaisir à me jeter hors de son sein, dans lequel je naquis et fus nourri jusqu'à l'apogée de ma vie, et dans lequel je désirais de tout mon cœur reposer mon âme fatiguée, et finir le temps qui m'est accordé; j'allais comme un pèlerin, par toutes les contrées où l'on parle cette langue, presque en mendiant. » Il vint ainsi jusqu'à l'Avellana, où sans doute fut pacifié son pauvre cœur las et saignant du dur exil.

Mon Dieu ! comment donc une telle gloire, et tous ces artistes et toutes ces grandes âmes, et tous ces saints... comment un tel passé n'écrase-t-il pas le présent de ce peuple ? Mais non ! la race est toujours jeune comme les horizons, comme les champs, comme les blés qui, le long des routes où notre auto laisse sa traînée grise, tombent aujourd'hui joyeusement sous le vol sifflant des faux.

Les villes, les bourgs, les villages sont riches de leur population, comme les familles sont riches d'enfants. L'union règne au foyer, l'autorité du père est intacte, c'est lui qui commande, prononce. Cette forte constitution de la famille s'appuye évidemment sur un profond esprit religieux. La maison peut être pauvre et pauvres les vêtements, l'esprit est solide, judicieux, prompt à la rispote, et instruit de deux choses nécessaires: les éternelles et celles de son état. Le paysan a le respect de la hiérarchie dans cette contrée qui connaît encore les gros propriétaires fonciers, mais il n'est point servile parce qu'il a sa conscience d'abord et parce que, ensuite, dans sa famille, il est lui-même chef et prince. Vis-à-vis du maître, il sait montrer de l'indépendance, et souvent entre eux, l'amitié s'établit qui fait les égaux. Il aime à demeurer sur le même sol, entre les mêmes limites. Cette terre italienne est, par-ci par-là, ingrate et dure à travailler, la race repose sur elle, elle fait la prospérité du pays, elle peut nourrir son peuple, c'est bien ce que veut le *maître de l'heure* et ce qu'avec entrain réalisent aujourd'hui les agriculteurs.

La terre aide l'homme à vivre et à bien vivre, elle est une école de vertu ; elle maintient la pureté des mœurs ; elle est bonne conseillère et fidèle amie; elle rend charitable et bon; elle sait apaiser les cœurs et surtout élever les âmes vers un idéal plus haut, en rendant toujours présente la pensée de Celui qui dispense les biens d'ici-bas, et qui seul est toute justice, toute sainteté, tout amour.

La terre d'Ombrie est harmonieuse et variée; le soleil la chauffe sans trop d'excès et l'eau y coule en suffisante abondance; de temps à autre, au milieu d'un champ dans son habit de moisson, un arbre qui se lève dans le ciel, des genêts en fleurs, un sommet plus élevé, un mur, une route, un talus de vieilles pierres... les moindres choses sont les meilleures à voir et prennent un relief étonnant dans cette chaude lumière vibrante. Il me semble que ce monde m'appartient; voyageur, je partage avec l'enfant l'allégresse de perpétuels levers d'aurore.

Le dimanche surtout est le jour de la famille paysanne. La semaine s'écoule remplie de gestes machinaux, de satisfactions moyennes que balancent des ennuis supportables. Le dimanche, c'est la trouée dans ce gris. A l'église, hommes et femmes se sont agenouillés et un souffle de catholicité a passé sur les cœurs. Imaginez ce que ces vies humbles, ménagères, prennent de noblesse alors. Toute la semaine les femmes reprendront la marmite, le balai, la lessive, les mioches à laver, les habits à repriser, les poules et les cochons à nourrir, et les hommes reprendront leurs outils; le dimanche, c'est la beauté qui se dévoile, l'âme qui se met à nu pour mieux respirer. Et, paysans et paysannes s'en iront ainsi le long du chemin de la vie, pleurant aux deuils, suant aux peines, vieillissant jusqu'à l'heure où ils dormiront enfin dans le cimetière du village, à l'ombre du clocher, si près de l'église que le dimanche encore ils pourront, semble-t-il, suivre la messe et la prière en attendant la résurrection, tandis qu'autour d'eux, le vent courbera les brins d'herbe et emportera les chansons des jeunes, garçons et filles, prêts à recommencer comme les vieux...

Mais revenons à Gubbio. Allons visiter la fabrique de meubles où l'on copie avec une adresse surprenante les plus beaux modèles anciens. Allons voir cuire les céramiques aux reflets irrisés dont le secret se garde jalousement, et que nos grands magasins exposent à l'admiration des passants sans savoir leur origine: il y a tant d'intermédiaires entre la fabrique et eux. Si Oderisi, dont parle la « Divine Comédie », est le fondateur d'une école de peinture qui compte, et un maître enlumineur, c'est grâce à Giorgio Andreoli — Mastro Giorgio — que l'art de la céramique atteignit en Italie sa splendeur; le musée de la ville en conserve des exemplaires uniques, et certaines assiettes ainsi que de superbes amphores ont, sous les rouges, les gris, ou les bleus, des reflets introuvables où restent accrochés les scintillements de toutes les pierres précieuses. Après avoir rêvé parmi les ruines pleines de majesté du théâtre romain, plus grand que ceux de Pompéi ou d'Herculanum, nous visiterons les églises: l'église

gothique de Saint-François, l'église renaissance de Saint-Pierre, la ravissante petite église romane de Saint-Jean ; la cathédrale et les richesses de son trésor : *la Vierge et les Saints* de Sinibaldo Ibi, la *Pietà* de Dono Doni, et cette merveilleuse chape brodée d'or et de soie d'après un dessin de Juste de Gand, et aussi les marquetteries qui rivalisent avec celles de Pérouse. N'allons pas oublier l'église de Santa Maria Nuova, la gloire de Gubbio, c'est là qu'est le chef-d'œuvre de Ottaviano Nelli, *la Madone du Belvédère* (1403), une fresque qui pourrait être d'hier, tant elle est conservée intacte. Sur un fond de riche tapisserie, la Vierge, séduisante et triste, tient l'Enfant sur ses genoux ; à côté, deux saints debout, saint Antoine et saint Pierre ; puis à genoux, les donateurs et des anges musiciens, d'autres anges, des chérubins qui entourent le Père éternel posant une couronne sur la tête de la Vierge. La pureté des lignes et la fraîcheur du coloris en font presque tout le charme, mais il y a dans les expressions une telle sérénité, dans la fresque entière une si grande paix, que l'art ombrien y tient en entier. C'est un peu du ciel descendu sur la terre, avant que la beauté humaine envahisse l'art sacré, au point de provoquer les anathèmes de Savonarole.

Nous flânerons sur la place de la Seigneurie, en face du palais des Consuls ou du palais du podestat ; nous admirerons en passant la rare élégance du petit palais du capitaine du peuple, nous écouterons le chant des cigales dans le frais jardin public où courent les enfants, mais plus que tout, c'est, au palais des Consuls, les salles du musée qui retiendront nos pas. Comme toute ville italienne, Gubbio a son musée rempli de belles choses ; ce sont les majoliques de Mastro Giorgio, entre autres un saint François qu'on voudrait ne plus quitter ; des œuvres d'art des maîtres toscans et ombriens où l'on retrouve Sinibaldo Ibi, Timoteo Viti, Dono Doni, Fra Filippo Lippi, d'anciennes monnaies d'Ikuvium et, le plus remarquable, les sept tables de bronze dites tables eugubines, trouvées au XVme siècle près du théâtre romain. Cinq de ces tables sont chargées d'inscriptions en caractères étrusques, les deux autres en caractères latins, ce n'est — paraît-il — ni de l'étrusque ni du latin, mais un des anciens dialectes parlés en Ombrie. Je laisse courir mon imagination... Que cela nous reporte loin, cette civilisation étrusque à Gubbio. Mais non ! c'est parce que la vie est brève que nous imaginons ces temps si lointains. Pour remonter à ces colonies étrusques de l'Ombrie, il suffirait d'additionner les vies de cinquante hommes de cinquante ans, la belle affaire ! Je m'amuse à faire d'approximatifs calculs et je reste confondu de ce que nous ne sommes séparés de cette époque — mettons la fondation de Rome — que par un

milliard et quelque cinquante millions de minutes ; ces courts moments que nous gaspillons sans relâche, ces parcelles d'heures dont nous ne tenons aucun compte.

Je songe à toutes les guerres qui ont détruit ces civilisations, à la guerre incompréhensible ! Aurons-nous jamais la paix définitive ? L'humanité l'a-t-elle jamais eue ? Nos ancêtres ont-ils fait autre chose que de jouir de quelques trêves et d'espérer en des jours meilleurs ?

La paix véritable, c'est en soi qu'il faut l'établir tout d'abord. Comme il l'avait compris le fils du marchand drapier d'Assise, Francesco, quand chassé de la maison paternelle, insulté par ses anciens camarades de plaisirs et de jeux, sans même une pierre où reposer sa tête, il s'en venait à Gubbio où un ami resté fidèle lui donnait un habit pareil à ceux des pèlerins ou des ermites, une tunique de gros drap, une ceinture de cuir et un bâton : le premier habit franciscain. Comme il l'avait compris, quand plus tard, il revenait payer à Gubbio sa dette de reconnaissance en faisant rentrer dans le droit chemin le loup qui ravageait la région, obligeant les habitants à se carrer chez soi. Du loup de saint François, Gubbio ne conserve que le souvenir, et au musée un tableau pittoresque, plein de détails amusants. Quelle fête, quand même, lorsque sous un souffle nouveau, venu tout droit de l'Evangile, cette terre en ce moment béni semblait redevenir soumise comme aux premiers jours de l'innocence du monde, alors que la créature inanimée s'accordait en parfaite docilité aux exigences de l'âme, que le caprice des choses extérieures, lesquelles sans cesse nous arrachent à nous-mêmes et à Dieu, faisait place à une concordance exacte de la matière et de l'esprit, et que les animaux à leur tour dans la voix de l'homme reconnaissaient l'ordre de Dieu, et s'y soumettaient avec entrain.

SUR LES PAS DE SAINT FRANÇOIS

Il est de clairs matins
Où le cœur est un ciel de Pâques...

A. SAMAIN.

C'est un de ces matins.

Nous partons dans la ouate indécise des premières heures. Il fait presque froid. Mon jeune ami Alberto s'est emmitouflé dans les couvertures, et de la gentille petite Valéria on ne voit

que deux grands yeux noirs, deux charbons ardents qui luisent... L'auto est pleine, toute la famille est là, plus un frère venu de Lorette. La vitesse semble s'accentuer à chaque tour de roue, à chaque pulsation du moteur. Une rivière au bras frais court le long de la route ; des vergers touffus où les grenadiers piquent leurs fleurs rouges accourent nous saluer, et le vent nous apporte les parfums qu'il a maraudés en passant ; dans les champs, des vaches aux fronts cornus et lourds sont déjà en train de brouter. Une raie rose à l'horizon, d'un rose qui se colore, s'accentue, c'est le soleil ! Adieu la fraîcheur, les couvertures ; les journées seront immuablement belles, et nos cœurs à l'unisson.

Nous allons, sur les pas de saint François, à la montagne sainte où il reçut la plus insigne des faveurs divines, les stigmates du Seigneur Jésus dans son pauvre corps à son tour crucifié.

Les petites villes passent glorieuses : Umbertide, sur la rive gauche du Tibre ; Città di Castello, l'ancienne Tifernum, la dernière ville ombrienne, et nous entrons en Toscane : voici Arezzo, elle aussi, une antique cité étrusque détruite par les Barbares au Xme siècle, et qu'on retrouve commune libre ; c'est la patrie du moine Guido, de Vasari, de Pétrarque, de Pierre l'Aretin ; et quelle est impressionnante la façade de l'église Santa-Maria-della-Pieve avec ses trois rangs de galerie, sa forêt de colonnettes, et lorsqu'on prend un peu de recul dans le corso, l'élégante tour qui offre sa profusion de fenêtre géminées, — Borgo San Sepolcro, Rassina. Nous venons de quitter le Tibre longé par instants, et nous avons devant nous l'idyllique vallée du Casentin où l'Arno prend sa source, l'Arno aux eaux blondes qui coule vers Florence ; comme un panorama voici que se déroulent tous ces coteaux, ces grandes forêts majestueuses, ces châteaux, ces couvents qui ont joué un rôle si important dans l'histoire de l'Italie, ces gracieuses petites villes qu'il faut se contenter d'admirer d'un coup d'œil, tant est pressant l'appel du sommet. L'auto chargée souffle ; la route grimpe, fait un coude, revient sur elle-même, grimpe toujours ; une ferme isolée, une auberge, puis le paysage se fait plus désert, les voix se taisent : tout là-haut, perdu dans les grands arbres, le couvent dresse une frêle masse grise, c'est bientôt là. On perd de vue le sommet, on débouche dans des gorges pierreuses et dénudées, si arides que les plus sauvages sommets de nos alpes n'offrent rien de comparable ; entre d'énormes blocs de rochers éboulés quelques moutons cherchent leur vie... Encore un tournant, une montée et c'est La Verna. Saluons-la comme saint François l'a saluée lorsqu'il y vint pour la première fois, après l'avoir reçue en don du seigneur Orlando Cattani, comte de Chiusi : « Salut à toi, montagne bénie,

salut à toi, montagne de prière, de pénitence et de paix et de joie ».

Une cloche tinte au-dessus de nous, un peu de fumée s'évapore dans le bleu du ciel. Te voilà, mont béni, mont des Anges... C'est donc ici, au-dessus d'un plateau désert, un sommet calcaire, et sur ce sommet un coin de fraîcheur et de verdure, une masse sombre de hêtres et de sapins de toute beauté, et dans la forêt, un tel ramage d'oiseaux de toutes sortes qu'on se croirait dans une volière ; saint François y avait construit de pauvres cellules, ces cellules sont devenues dans la suite un couvent qui dresse dans une clairière la masse inégale de ses toits dominant de multiples courettes.

Avant le frère convers souriant aux hôtes tout émus, c'est un tercet du Dante, dur, sauvage comme le paysage qu'on vient de traverser qui nous accueille :

Sur l'âpre roc, entre Tibre et Arno
du Christ il prit enfin le dernier sceau,
que dans ses membres il porta deux années [1].

Et sans perdre de temps la visite commence.

Les céramiques les plus éclatantes des della Robbia peuvent orner l'église et les chapelles, et les orgues électriques jouer des airs désuets pour satisfaire la curiosité des visiteurs, ce n'est pas cela qui m'attire. C'est le reste et c'est tout. Que la solitude est grande et que le silence est profond ! On descend un mince escalier droit et voici le *sasso spicco*, l'énorme crevasse aux pavés moussus, suintants de gouttes d'eau où « il » aimait tant à prier solitaire, voici dans cette même crevasse entre des fissures de rochers, une pierre plate, rugueuse et humide : son lit. Mais comment pouvait-il s'y faufiler, et quel sommeil pouvait être le sien ? Ah ! l'on comprend avec quel cœur, au point du jour, il devait saluer *son frère* le soleil. On comprend aussi qu'une nuit, le Seigneur ait eu enfin pitié de lui et une telle pitié, racontent les *Fioretti*, qu'Il lui envoya son ange pour le réconforter :

« Lui apparut un ange avec grandissime splendeur, lequel « avait une viole dans la main gauche et l'archet dans la main « droite, et demeurant saint François tout stupéfait à l'aspect de « cet ange, il mena une fois l'archet en haut dessus la viole, et « soudain une telle suavité de mélodie adoucit l'âme de saint « François et la suspendit de tout sentiment corporel que, selon

---

[1] Mais il faut le lire dans l'original :

Nel crudo sasso intra Tevere ed Arno
Da Cristo prese l'ultime sigillo,
Che le sue membra du' anni portarno.
(Paradis, Ch. XI, 106-109.)

« qu'il raconta depuis aux compagnons, il doutait si l'ange avait « tiré l'archet en bas, que par une intolérable douceur, l'âme lui « serait partie du corps [1]. »

Voilà la chapelle des stigmates, qu'un corridor garni de larges fresques relie à l'église et à la jolie place qui la précède, la piazza del Quadrante: au fond, un grand retable en majolique bleue et blanche de della Robbia, la Crucifixion ; au centre, une grille de bronze protège la pierre à l'endroit même où se produisit le miracle ; nous nous inclinons pour baiser ce bronze que tant de milliers de pèlerins ont baisé avant nous. Dieu n'avait-il pas tout arrangé pour que cette montagne fût sainte et bénie à cause de cet endroit précis, un pied de terre ou de rocher, un mètre carré à peine ? C'est la raison d'être de La Verna, comme la « montagne bénie allait devenir le centre de l'existence de François et le point culminant de sa vie, si haut, qu'au-dessus il n'y avait plus que le ciel... Il y a de cela sept cents ans et l'on s'en souvient encore aujourd'hui [2] ».

Aujourd'hui, le monde entier s'est passionné pour le Poverello d'Assise. Que de beaux livres n'a-t-on pas écrits sur son compte et combien de « littérature » dans tout cela ! On trouve que saint François eut le sourire, le charme, le rayonnement, les meilleurs dons de la nature après ceux de la grâce. Il eut l'esprit d'initiative, l'énergie, un goût inné du beau ; des gestes naturels et spontanés lui sont familiers, et parfois une fantaisie, une plaisanterie un peu forte, qui nous semblerait de prime abord une fâcheuse excentricité. Que n'osait-il pas prescrire à tel de ses compagnons pour les exercer à l'humilité ou pour capter l'attention des spectateurs. Le surnaturel a beau percer en lui par les plus larges trouées, il reste naturel comme pas un. Qui n'aurait voulu vivre avec lui et s'échauffer à sa flamme ? Il nous aurait plu de connaître ce compagnon primesautier, vivace et aimant, comme de nous mettre sous la direction de ce maître qui rabroue parfois, qui persécute durement l'amour-ropre, mais qui sait entretenir autour de lui la joie, la confiance et la paix.

Mais c'est le dehors, tout cela. La beauté du dedans, la beauté essentielle est ailleurs. Le message de saint François au monde, au XIIIme siècle comme au XXme, c'est le message de l'Evangile qui, au dire de G. Papini, « hormis la parenthèse franciscaine n'a pas encore commencé d'être appliqué à la société », mais qui, chez l'individu a déjà produit tant de fruits inégalés ; c'est qu'il faut porter à la recherche du royaume de Dieu, l'uni-

---

[1] *Fioretti*: trad. Peraté. Edition « Art catholique », p. 257.

[2] J. Joergensen, *La montée de l'Alverne*. Paris, Beauchesne, pp. 26 et 247.

que chose nécessaire, une simplicité d'enfant, une vue nettoyée des mirages charnels par la pauvreté, la mortification, l'imitation du Christ, l'humilité, le besoin d'immolation, le sacrifice ; ces crucifiantes réalités de tous les jours faisaient du fils de Pierre Bernardone et de Dame Pica, un homme de douleur. C'était autre chose qu'un troubadour du Bon Dieu, soyons en sûrs ! « Seigneur, je vous rends grâces pour toutes mes souffrances, s'écriait-il ; ajoutez-en cent fois plus encore si c'est votre bon plaisir, car mon unique bonheur est d'accomplir votre très sainte volonté. » L'amour, « un brasier d'amour », qui s'alimentait dans la méditation de la Passion menait François d'Assise, cet amour de Jésus le transfigurait dans les feux de la souffrance et le conduisait aux cîmes de la perfection. C'est par cela qu'il a élevé son siècle au-dessus des autres et que son action bienfaisante se fait toujours sentir. C'est par cela qu'il fut un grand pacificateur des âmes et qu'il put leur faire connaître la joie parfaite. Seule une foi ardente, un amour plus ardent pouvait aller la chercher dans la souffrance, cette joie parfaite, parce que seule la foi, illuminée par la charité, permet d'entrevoir l'harmonie de tous les plans, le gain des renoncements et des pertes, et la fécondité des larmes et des sacrifices ; et quelle richesse intérieure ne lui fallait-il pas ?... On voudrait faire halte, méditer, noter les impressions les plus vives. Mais le temps passe... A quoi bon donner maintenant des descriptions de guide-bleu, et des détails de la vie du Poverello ?

C'est l'heure du repas suivi de la sieste. Sous les grands sapins aux branches pendantes, à l'ombre de l'*Abetone* géant qui a vu passer saint François, la mousse est moëlleuse et douce ; les oiseaux se reposent, seules les mouches bourdonnent et les sauterelles se chauffent dans un rayon de soleil ; la forêt murmure puissamment, sans trêve, c'est le chant prodigieux du vent sur le mont béni, les branches s'agitent lentement, entre leur feuillage le ciel est tout dentelé, et bleu, si bleu !

Ce soir, nous couchons à Bibbiena.

De la terrasse qui accède à l'église paroissiale, La Verna tient l'horizon ; au-dessus du plateau désert, le mont émerge comme une masse abrupte, comme un fier sommet. De l'autre côté, c'est Poppi et le palais des comtes Guidi qui ressemble au Palazzo Vecchio, puis la plaine de Campaldino où se livra, en 1260, une fameuse bataille entre Guelfes et Gibelins ; au-dessus, dans les Apennins, Camaldoli, Vallombrosa où nous serons demain.

Malgré tout, c'est la montagne sainte qui retient nos regards. Nous la contemplons en silence, immobiles, tandis que

le couchant flamboie au-dessus du Pratomagno. Les teintes se fondent dans une coulée d'or, la montagne se feutre, tout devient sombre et pourtant reste clair. Quelques étoiles isolées, brillantes, apparaissent perçant la transparence du ciel, et bientôt c'est toute la nuit étoilée qui scintille au-dessus de nous. Le spectacle est si émouvant que tout bas on prie. La Verna se devine encore au loin, et elle emprunte au ciel, qu'on dirait qu'elle touche, quelque chose de si solennel et de si grand qu'insensiblement elle nous élève au-dessus de la terre, n'est-ce pas comme un flot descendu des rivages de l'éternité; quelque chose du surnaturel qui semble s'être matérialisé là, devant-nous ?...

Rentrons ! A la nuit épinglée d'étoiles succédera un matin ensoleillé.

Nous repartons entre des files de peupliers et le long des haies couvertes de mûres. Après Poppi, Camaldoli: encore une somptueuse forêt de mélèzes, de sapins et de châtaigniers en fleurs tout saupoudrés de blanc; à plus de mille mètres, au cœur de la forêt, l'ermitage des Camaldules fondé par saint Romuald dont nous avons vénéré, l'autre jour, les reliques à Fabriano. Là, saint François vint passer quelques jours d'été avec son ami et protecteur, le cardinal Hugolin, pour examiner et rédiger les règles des deux ordres fondés par lui: les *frères mineurs* et les *pauvres dames*. Nous sommes presque sur l'arête centrale des Apennins. Après avoir assisté à l'office des moines blancs cachés dans leur coule, nous visitons les petites demeures qu'occupe chacun des moines, assez semblables à celles des chartreux, avec une minuscule chapelle et un jardinet rempli de fleurs aux coloris variés, soucis, asters, dahlias, géraniums, pétunias, capucines. A midi, nous sommes à Vallombrosa, toujours dans les forêts magnifiques. Au fond de la vallée on aperçoit Florence baignée par l'Arno, avec son campanile, ses tours et ses coupoles qui percent la brume attiédie, et dans la plaine plantée d'oliviers, les cyprès sont des flammes sombres en quête de ciel. Après la Verna nous n'irons pas voir Florence, à quoi bon ?

Je verrai l'*auguste Pérouse*, je reverrai Fabriano, je flânerai encore à Gubbio. Mais tout cela ne m'est plus rien, et j'emporte avec moi une riche provision de souvenirs; la vertu du souvenir est immense et bonne, ce sera du soleil pour les hivers prochains.

Ainsi est faite notre pauvre nature impuissante à étreindre. Elle ne comprend toute la douceur des choses qu'au vide laissé par leur absence, et toute la force de ses liens qu'à sa douleur quand on les brise.

Pourtant, le passé pourra revivre, non par le jeu naturel des facultés qui travaillent à perte bien souvent, encore moins

par le subconscient, comme on aime à dire à présent, mais par le cœur et par la sympathie profonde ; on ressent, en effet, par moments, on revit les sensations oubliées, les états d'âme anciens ; moments indicibles, inconcevables émotions de ces résurrections ! C'est une vague de fonds qui vous étreint et vous soulève, puis soudain s'efface, mais elle peut revenir... Je n'aurai qu'à fermer les yeux pour revoir la « cité du silence », ses vieux murs, ses rues sombres, ses palais et ses horizons, le couvent de San Secundo, le mont Ingino où dort saint Ubaldo, les vallées ombriennes avec leurs champs de blé couleur d'or et leurs vignes vertes ; je revois ce coin de rue qui monte à la via Reposati, et cette petite place de San Pietro, et le sommet crénelé du palais des Consuls et, au loin, les monts qui forment le fond bleu du paysage. Je revois « ce paradis terrestre de l'Ombrie où le ciel est si doré, et la terre si chargée de fleurs. » (F. Ozanam). Je revois la petite ville amie...

Je ne veux point chercher à calmer mon enthousiasme ; je comprends à cette heure combien j'aime l'Italie et que je ne la quitte jamais sans regret. Et de Gubbio et de l'Ombrie où j'ai passé d'inoubliables jours, si je n'ai pas tout compris, du moins j'ai tout aimé.

CHARLES COMTE.

LE VÉNÉRABLE ROBERT SOUTHWELL[1]

Missionnaire de la Compagnie de Jésus.

Au R. P. Pierre Lhande, S. J.

Robert Southwell naquit dans le comté de Norfolk, au prieuré de Horsham St. Faith, l'année 1561. Fils d'un enfant naturel de Sir Richard Southwell, le chevalier galant et rusé dont Holbein nous a conservé les traits, il appartenait à une famille connue pour sa libre-pensée et la conduite peu scrupuleuse de ses affaires. Sans doute, est-ce en réparation d'un passé qui lui pesait, que Robert, encore enfant, fit le sacrifice de sa vie. Il fit bien. « C'est à ses « martyrs » du temps de la « Réformation », a-t-on pu écrire, à propos d'une biographie récente et il n'est point téméraire de le dire, au P. Southwell en particulier, que l'Angleterre doit d'avoir gardé le levain du catholicisme ! »

PREMIÈRES ANNÉES

Le jeune Robert fut envoyé de bonne heure sur le continent, en Flandre, au collège de Douay, institution dirigée par les Pères jésuites. Il fit là ses premières lettres sous la direction de Léonard Lessius, un religieux de grande austérité.

A quinze ans le petit clerc est à Paris. Il y restera deux ans avec le P. Darbyshire, un des jésuites les plus distingués de son temps. Et, tandis qu'il goûte les avantages de la vie religieuse, un vif attrait s'éveille en lui pour la Compagnie de Jésus: il de-

---

[1] En cette année qui marquera l'anniversaire de l'Emancipation des catholiques d'Angleterre, seront béatifiés, avec Robert Southwell, plusieurs martyrs anglais. Deux d'entre eux seront même canonisés : John Fisher, évêque de Rochester et le chancelier Thomas More (N. d. l. R.).

mande bientôt son admission dans l'Ordre ; mais les supérieurs de Paris, en raison de son jeune âge, le refusent impitoyablement.

Robert ne se découragea pas. Quelques années plus tard, le 17 octobre 1578, il entrait à Rome dans la famille de saint Ignace. Le climat ne lui convenant pas, le P. Aquaviva, général de son Ordre, le renvoyait en Belgique, au noviciat de Tournay. C'est là qu'il prononça ses premiers vœux en 1580. De retour à Rome, quatre ans après, il recevait les saints Ordres. En 1586, les supérieurs lui accordaient, à sa demande, de rejoindre le P. Weston, religieux missionnaire en Angleterre.

DÉBUTS DE SA MISSION

Le P. Southwell avait appris, d'un ami d'Angleterre, qu'une confusion très grande régnait dans son pays. En date du 3 février 1584, il écrivait du Collège anglais au Provincial de Naples: « La persécution qu'on a déchaînée est la plus cruelle qu'on ait encore vue », et il ajoutait: « Certains gentilshommes de haut rang ont été mis en prison, l'un d'eux a subi cinq fois la torture de la roue et puis a été jeté dans un donjon infect. Un autre gentilhomme, ami du Père Persons et dans la maison duquel celui-ci se cachait d'ordinaire, a été condamné à être pendu et sa femme à être pendue à demi puis brûlé...

« Les pauvres paysans qui refusent d'aller à l'église protestante et n'ont pas de quoi payer l'amende ou la somme d'argent que leur imposent les hérétiques, sont fouettés dans les rues. L'un d'eux étant ainsi traité, celui qui tenait le fouet, ému de compassion, lui dit de marcher plus vite, qu'ainsi il recevrait moins de coups ; l'autre lui dit qu'il pouvait bien frapper tant qu'il pourrait, que le Christ Notre-Seigneur avait bien plus souffert que cela pour lui. Après cela, celui qui l'avait fouetté fut accusé par les juges en présence de ce pauvre paysan de s'être montré partial en sa faveur. Là-dessus le brave homme se leva et dit au juge que si on n'en avait pas assez fait à son avis, on pouvait bien recommencer...

« Le Père Gaspard Hoyhood, ajoute-t-il, a été pris par les hérétiques et il sera sans doute torturé cruellement, car on le croit au courant de tout ce qui touche aux catholiques. Ayez la bonté de demander qu'on prie pour lui pour que Dieu lui accorde la persévérance. Un autre prêtre du collège a aussi été pris. Trois ont été martyrisés dernièrement, un prêtre et deux laïques, pour avoir défendu la suprématie du Pape en matières ecclésiastiques.»

Le jeune Père Southwell savait donc quels dangers il allait encourir ! Rien ne put le convaincre cependant d'abandonner ses plans. Sur le point de quitter le continent il écrivait magnifiquement à Claude Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus: « En vérité, je suis envoyé au milieu des loups, fasse Dieu que ce soit comme un agneau pour être égorgé, au nom de Celui-là et pour Lui qui m'envoie. » Il s'embarquait le 8 mai 1586, en compagnie du P. Henry Garnet, futur supérieur des jésuites d'Angleterre et martyr en 1606.

L'arrivée des Pères fut immédiatement signalée au Conseil de la Reine. Le jeune religieux écrivait encore au P. Aquaviva, en date du 25 juillet: « Après un très heureux voyage nous avons débarqué en Angleterre. Ici nous avons fait l'expérience du fanatisme féroce dont sont animés les ennemis de la vérité, et de la ferveur des catholiques qui n'est guère moins intense. La nouvelle de notre arrivée s'est déjà répandue et — je le tiens de ceux qui appartiennent au Conseil de la Reine — mon nom est connu maintenant de quelques-uns. La nouvelle a jeté l'alarme chez nos ennemis qui redoutent de notre part Dieu sait quoi, tant ils sont devenus pusillanimes. En arrivant à Londres, j'ai pu voir des catholiques d'abord environnés de glaives, puis en prison. Ce sont là des présages, s'il est permis de jouer à l'augure, d'un sort qui ne me déplairait point. » Ailleurs il raconte la tragique aventure d'un prêtre en travesti: « Il s'est trouvé dernièrement qu'un prêtre qui avait revêtu un uniforme de marin pour dérouter les soupçons, a été arrêté comme il débarquait. On l'a emmené à la Cour et traîné ici et là par dérision, finalement traduit devant la Reine. Comme on lui disait que c'était un prêtre, elle se mit à rire et lui demanda s'il voulait la convertir. « Assurément », répliqua-t-il, « si seulement j'en avais l'occasion et qu'on me

permette de parler, je ferais avec joie tout ce qui serait en mon pouvoir. » La Reine répondit: « Il vous faut d'abord convertir mes suivantes avant d'essayer sur moi. » Et après force moqueries et insultes le prêtre fut envoyé en prison. »

Après le complot de Babington la condition des catholiques était devenue plus détestable encore. Ceux qui avaient éprouvé les tempêtes précédentes avouaient n'en avoir point vu de plus violente que celle-là. Un récusant arrêté ne pouvait plus espérer de pardon. Demandait-on à quelque personnage influent d'user de son pouvoir pour sauver un catholique, il répondait: « Pour cette religion ! S'il s'agissait d'un bandit je n'hésiterais pas à le faire, mais du moment que c'est pour un catholique, je ne saurais intervenir ! Le nom « papiste » est devenu si haïssable qu'on pardonne plus facilement à un criminel ! »

Dans une lettre à un ami de Rome, le P. Southwell décrit encore la condition pitoyable des catholiques en Angleterre: « La condition des catholiques qui refusent de se conformer à la religion nouvelle est ici toujours la même, déplorable et pleine de périls et d'appréhensions, surtout depuis que nos adversaires ont déclaré la guerre. Ceux des nôtres qui se trouvent dans les chaînes se réjouissent et ils sont consolés dans leurs prisons; et ceux qui se trouvent en liberté n'y attachent point leur cœur ni ne s'attendent à ce qu'elle dure longtemps. Tous par la grande bonté et miséricorde de Dieu, s'apprêtent à endurer quoi qu'il puisse advenir, quelque dur que ce puisse être, selon qu'il plaira à Notre-Seigneur dont la plus grande gloire — et le salut de leurs âmes — leur importe plus que n'importe quelle peine temporelle. » « Nous vivons au milieu des tempêtes, écrit-il au P. Agazario, supérieur du Collège anglais, et fort peu en sécurité quant au corps. Cependant, si ces tempêtes nous emportent, elles ne feront que nous mener à la vraie vie et au repos. Ferions-nous naufrage que nous serions encore bienheureux. Vivant, nous sommes vainqueurs, et mourant nous ne le serons pas moins, car « que nous vivions ou que nous mourions nous sommes au Seigneur. » Ce sont vraiment dans les conditions les plus favorables que combattent les soldats du Christ, puisque si l'ennemi les défait il les couronne; s'il les laisse tranquilles c'est lui qui est défait;

tant qu'ils sont en vie, ils sauvent les âmes des autres, et en mourant ils sauvent la leur.

« En vérité, mon Père, c'est merveilleux combien mon âme est pleine de joie au milieu des périls, songeant comme je le fais en quel Nom et pour quelle cause je combats. Car malgré que la chair soit faible et que ce corps corruptible alourdisse l'âme, notre sang versé rachètera des âmes et notre mort comme celle de Samson signifiera en beaucoup d'âmes la mort des vices des Philistins. Or, il n'est point déplaisant assurément de mourir afin que la vertu prenne naissance dans bien des âmes et que les vices y reçoivent le coup de la mort. »

ASPECTS DE SON ACTIVITÉ

Le P. Southwell, qui dès son arrivée en Angleterre s'est fait appeler « Mr. Cotton », se consacre à la prédication, à la confession et aux autres devoirs de son sacerdoce, environné de périls quotidiens, jamais en sûreté ne fût-ce qu'un instant ! Les poursuivants font rage aux alentours de sa maison. Il les entend proférer des menaces et sonder les murs pour découvrir le réduit où il se cache. On le surveille de si près plusieurs nuits consécutives qu'il doit coucher tout habillé dans ce lieu étroit et incommode.

Un jour le bruit court qu'on l'a fait prisonnier... Southwell, en liberté, souriant de penser quelle satisfaction ses adversaires en retireraient pour un temps, jusqu'à ce que « ayant dormi leur sommeil ils ne trouvent plus rien entre leurs mains », s'écrie : « ils sauront qu'il y en a un de mon espèce qui vit encore et qu'ils n'ont point pris. Si nous voulons promouvoir la cause catholique, il nous faut mépriser leurs discours et leurs menaces ; c'est bien ici que « celui-là ne sème point qui a peur du vent et celui-là ne récolte point qui a peur des nuages ». « Nous portons sans cesse notre âme entre nos mains ». Les espions sont en si grand nombre que nous ne pouvons mettre un pied dehors ni marcher par les rues sans que nos vies soient en danger. Mais les âmes des catholiques sont plus précieuses que nos corps, et si on songe au

prix qu'elles ont coûté qu'importe de risquer sa vie pour les sauver ?

« Ce Sang sacré est encore chaud, ces plaies sont encore béantes, et visibles encore ces meurtrissures par lesquelles Dieu a racheté ces âmes que nous servons. Ce voyant, on peut bien mépriser le danger, de crainte que quelques-unes de ces perles précieuses ne viennent à se perdre. » La « perle » de grand prix que Southwell redoutait le plus d'égarer était l'âme bien-aimée de son père. Il écrivait à Richard en 1589:

« Je ne suis point d'une espèce si dénaturée, ni d'une éducation si primitive, ni d'un esprit si peu chrétien que d'oublier la racine d'où je suis sorti, mon second créateur et auteur de mes jours. Ce n'est point l'insouciance d'une affection sans chaleur ni le manque de respect et due révérence qui ont fait de moi un étranger à mon foyer et un débiteur si tardif à acquitter la dette de sa reconnaissance ; mais seule l'iniquité de ces jours laquelle fait de ma présence un péril, de l'accomplissement de mon devoir une occasion de danger. Il m'en coûtait d'imposer à quiconque une civilité contrainte, ou semblant empressée de devenir nuisible. J'ai jugé meilleur de laisser le temps atténuer cette crainte que mon retour dans le royaume avait engendrée parmi les miens plutôt que de m'imposer brusquement et de les mettre en danger, eux dont je tiens le bon vouloir en si haute estime. Je n'ai jamais douté que la foi qui pour tous mes proches est en quelque façon héréditaire ne leur ait fait apprécier avec justesse ma vocation présente, ne leur permettant point de juger ma personne selon les termes déplaisants et épithètes odieuses par lesquelles l'hérésie s'est efforcée de décrier mes fonctions, mais bien plutôt avec la révérence qu'inspire un si grand sacrement et les saints usages des siècles écoulés. Pourtant comme il m'était aisé de voir d'après quelques conjectures apparentes, que beaucoup préféraient entendre parler de moi que m'entendre parler moi-même, et louaient mes efforts plus volontiers qu'ils ne les utilisaient, j'ai mis un frein jusqu'ici à mon désir de les voir par le souci jaloux que j'ai de leur sécurité ; et me bannissant de mon lieu de naissance dans ma propre patrie, j'ai vécu comme un étranger, trouvant chez des inconnus ce que je n'osais chercher

chez mes proches. Mais à cette heure, considérant que le temps a pu modifier les craintes, et sachant que si ma présence peut être un danger pour les autres ma croyance ne saurait être un péril que pour moi-même, j'ai cru qu'il était grand temps de vous exprimer mes sentiments sincères et respectueux et de donner libre cours à ma zélée tendresse que si longtemps j'ai étouffée et comprimée en silence.... »

Il ajoute en terminant sa lettre: « Et voici maintenant mon désir: que vous soyez guéri par mes remèdes, enrichi de mes dépouilles, nourri de ma provende, comme j'en ai été moi-même guéri, éclairé et sustenté ; qu'ainsi vos bienfaits soient en quelque sorte récompensés, et ma reconnaissance en quelque façon acquittée. »

Cet appel ne fut pas écrit en vain. Southwell eut le bonheur d'apprendre la conversion de son père. Richard mourut en prison. Fut-il condamné pour non conformité ou pour quelqu'autre délit, l'histoire ne le dit pas.

Vers cette époque, le P. Southwell rencontra la comtesse d'Arundel, l'épouse très chrétienne de Philip Howard [1]. Il devint son confesseur, puis le chapelain d'Arundel-House, la somptueuse résidence des Howard à Londres. Plus tard, Philip et Robert, prisonniers tous les deux, se lièrent de respectueuse amitié. Ils échangèrent une correspondance édifiante sur des sujets d'ascétique et de spiritualité chrétienne.

Un jour que Sir Michael Blount, le lieutenant de la Tour-prison où ils étaient enfermés, reprochait au comte d'Arundel d'appeler Southwell son bienheureux père, disant: « Pouvez-vous bien appeler votre bienheureux Père celui qui est l'ennemi de sa patrie ? » Philip répondit: « Comment en serait-il ainsi alors que vous m'avez dit vous-même qu'on ne lui pouvait trouver d'autre faute que sa religion ? »

Une autre fois, comme Sir Michael lui apprenait que son chien avait été de lui-même jusqu'à la cellule du Père, Philip déclara qu'il en aimait l'animal davantage. Le Lieutenant dit en raillant que le chien avait peut-être été chercher une bénédiction. « Plus

[1] Sur le martyr de Philip Howard, voir la bibliographie de *Nova et Vetera*, 1928, p. 497.

d'une » ! répliqua le Comte, « ce n'est point chose nouvelle que les bêtes sans raison aillent trouver un saint homme pour lui demander sa bénédiction. Saint Jérôme raconte comment les lions qui avaient creusé de leurs griffes la tombe de saint Paul Ermite demeurèrent ensuite à regarder saint Antoine, attendant qu'il les bénisse. »

Il y a une lettre d'exhortation et d'adieu du P. Southwell à Philip Howard, où, après s'être étendu sur les incertitudes et les vicissitudes de cette vie, il lui dit: « Il en est beaucoup qui redoutent la mort. D'abord elle est certaine ; l'heure, le lieu, la manière et l'état sont incertains ; enfin elle est particulièrement terrible quand on est dans le doute sur ce qui la doit suivre. Pour vous, ces craintes n'existent pas ou du moins elles sont légères. Le moment, le lieu, la manière sont certains et la récompense qui la doit suivre indubitable conformément au sentiment de l'Eglise universelle. » Il continue après s'être étendu sur l'état de son âme: « Nombreux sont les soupirs qui s'exhalent pour vous et jamais homme en mourant ne sera plus regretté. Il est dit partout que votre constance dans la mort, votre humilité dans la souffrance, profiteront bien plus à l'Eglise de Dieu que tous les travaux d'une plus longue vie, tant est grande chez tous l'indignation causée par cette inique sentence. Le martyre est toujours la plus haute dignité qui puisse être conférée à l'homme. »

La haute dignité dont parle Southwell allait lui être conférée en 1594, une année avant la mort du comte d'Arundel. Celui-ci, sur le point de mourir — en réalité on le fit languir des mois encore — envoyait à son ami un touchant adieu: « Mon Révérend et cher Père, ces lignes étant sans doute les dernières que je puisse vous faire parvenir, mon ingratitude serait grande si, dépourvu que je suis de tout autre moyen de vous exprimer ma reconnaissance, je ne le faisais du moins ici. Il me faut reconnaître que je ne saurais être plus redevable à aucun être humain que je ne le suis envers vous, et que je ne le saurais être autant qu'à quelqu'un de votre ministère ; et cela en un temps où un tel secours était le plus désirable et pour le bien de ce que l'homme a de plus précieux au monde. Aussi Notre-Seigneur qui connaît le secret des cœurs sait quelle est ma gratitude envers vous et je ne doute

pas que, parmi tous vos autres mérites, Il ne récompense particulièrement ce que vous avez fait pour moi. C'est dans ces sentiments de la reconnaissance la plus profonde que puisse concevoir un cœur humain que je demeure vôtre jusqu'à la fin. »

Robert Southwell était poète. Dans la demeure de la comtesse d'Arundel il consacrait le clair de son temps à la littérature. Plusieurs de ses œuvres furent tirées sur la presse, l'aïeule des imprimeries modernes d'Arundel-Street, que sa bienfaitrice, à son usage, conservait en secret. C'est en captivité, nous le verrons, que le doux poète, mûri par la souffrance, écrivit les plus beaux — les plus tristes aussi — de ses vers.

SON ARRESTATION

Après six années de labeur acharné, le P. Southwell fut livré sans merci à la fureur de ses adversaires. Peut-être leur aurait-il échappé encore sans l'aveu d'une femme malheureuse qui le trahit. En 1592, l'évêque de Londres, un hérétique, envoyait en prison Anne Bellamy, fille aînée de Richard, ami de Southwell, et la confiait aux soins de Topcliffe, le persécuteur des catholiques.

Prisonnière à Gatehouse, Anne fut séduite par cet amant farouche et devint, dès l'instant de sa chute, un instrument redoutable entre ses mains. Ayant appris que le religieux se réfugiait chez son père, à Uxenden Hall, elle l'y fit arrêter par Topcliffe lui-même.

Un certain Richard Verstegan, auteur de livres curieux, à cette époque correspondant et agent en Flandre entre les Jésuites anglais d'Angleterre et ceux du continent, relate les circonstances de cette arrestation: « Le Père Southwell a été arrêté chez un certain M. Bellamy, à quinze milles de Londres, vers le 12 juillet. Il n'y était arrivé que le soir même et sous un nom qu'il n'avait pas encore assumé. Or, Topcliffe arrivant pour l'arrêter le demanda par ce même nom, ce qui prouve qu'il avait été trahi par quelqu'un de la maison. Topcliffe voulait que la maîtresse de la maison (son mari était absent) lui dise où se trouvait la cachette du Père. Sur sa réponse qu'elle ne connaissait point cette cachette: « Eh bien ! dit-il, moi je la connais. » Et il s'y rendit

tout droit ». Il avait sur lui, assure un contemporain, une lettre écrite de la main d'Anne Bellamy lui indiquant la route de la maison et à quels signes il la reconnaîtrait.

« Topcliffe emmena le Père dans sa propre maison de Westminster, et là il lui fit subir à quatre reprises de cruels tourments en le pendant par les mains et d'autres façons encore, lui demandant s'il n'était pas Jésuite et si son nom n'était pas Southwell, s'il n'était pas à la solde du Pape et du roi d'Espagne. Le Père refusa de rien répondre, disant que quoiqu'il leur répondît ils ne laisseraient pas de le tourmenter pour en savoir davantage et même plus qu'il n'en savait lui-même. Là-dessus on le pendit par les mains le long d'un mur plusieurs heures de suite, et Topcliffe, le laissant ainsi suspendu, s'en alla dehors.

« Après qu'il eût été longtemps absent, un de ses serviteurs voyant que le Père était évanoui ou en grand danger de rendre l'âme, le pria de rentrer promptement afin de remettre le Père à terre pour cette fois. »

LE MARTYR

Lorsque Topcliffe se fut saisi du jeune Père, il laissa Uxenden Hall en paix et dans les trois jours écrivit une lettre à Mrs. Bellamy où il lui mandait « que ni elle ni aucun des siens ne seraient molestés pour ce, tel étant le bon plaisir de la Reine ». Ce « bon plaisir de la Reine » ne dura pas longtemps: dans l'espace de quelques mois toute la famille Bellamy, le père, la mère et quatre enfants, étaient arrêtés, puis jetés en prison.

Pour revenir au P. Southwell, il passa donc — Verstegan nous l'a déjà dit, — les premiers jours de sa captivité dans la demeure de Topcliffe. Parce que l'exercice fréquent de la roue dans la Tour était odieux et qu'on en jasait trop parmi le peuple, il était autorisé à torturer les prêtres dans sa propre maison comme bon lui semblait. A l'égard de Southwell il usa des raffinements de cruauté les plus invraisemblables, dans l'espoir de le dompter par la force et de lui faire livrer le nom et les plans de ses compagnons. Ce fut peine inutile: au prix des plus vives douleurs le religieux héroïque respecta le caractère sacré de sa mission. Il demeurait des heures suspendu par les mains, des cercles

de fer tranchant autour des poignets, pressant les artères, les jambes pliées en arrière, les talons attachés à ses cuisses. Quand il perdait les sens des serviteurs le ranimaient brutalement. Le bon Père vomissait le sang en abondance.... mais, sans pitié, ses bourreaux le pendaient à nouveau le long du mur. La patience du Père Southwell, l'expression douce de ses traits, jetaient l'émoi dans l'assistance: tous le tenaient déjà pour un saint! Le religieux ne proférait que ces paroles: « Mon Dieu et mon Tout ! Dieu s'est donné à moi, je me donne à Lui ! »

LE POÈTE

Le 24 juin 1592 on envoyait notre martyr à Westminster dans une cellule de Gatehouse, trou infecte et nauséabond d'où Southwell ressortit les os meurtris et le corps recouvert de vermine. A la demande de Richard qui souhaitait à son fils plutôt la mort qu'une captivité si cruelle, la Reine le fit interner à la Tour de Londres. On accorda au jeune Père des habits propres et les livres qu'il demandait: la Sainte Bible et les œuvres de saint Bernard. Le Lieutenant l'inscrivit au nombre des prisonniers sous le nom de « Robert Southwell, alias Cotton, un jésuite infâme et perfide ».

Robert demeura captif près de trois ans encore. Lire, prier, écrire, occupait tout son temps. Nous savons qu'il écrivait au comte d'Arundel, son compagnon de captivité, qu'il chantait en vers ses joies et ses peines avec égale sincérité. Pour lui « la vie n'est plus que perte quand la mort est un gain ! » Le poète exprime ce thème dans ses stances « Vivant je meurs [1] ».

O Vie ! qui le retient de me laisser mourir?
O Mort ! qui donc t'éloigne de la présente proie?
Mon festin est fini, mon âme veut le repos,
J'ai dit mes grâces ; viens donc, ô mort ! emporte-moi !
. . . . . .
Non point où je respire, mais là où j'aime, je vis ;
Non point là où j'aime mais là où je suis, je meurs ;

[1] « I dye alive. »

Celle vie que je désire, la gloire future la donne ;
Les morts que je ressens gisent aux périls du jour.

Si découragé qu'il puisse paraître dans ces stances, Southwell ne bannit pas, pour autant, toute joie dans ses vers ! Il peut composer encore son immortel « Enfant de flamme »[1]. Ben Jonson déclarait que pour l'avoir écrit il cèderait sur le champ beaucoup de ses propres œuvres.

L'Enfant de Flamme.

Une nuit d'hiver, comme je frissonnais dans la neige,
Vient une soudaine chaleur dont mon cœur se réjouit.
Je lève un œil inquiet pour voir ce feu tout proche :
Un bel enfant de feu dans les airs m'apparaît.
Tout brûlé d'une extrême chaleur il pleure si fort
Que ses larmes doivent éteindre le feu : elles l'attisent.
Il dit : Hélas ! je nais et me voici qui brûle.
Nul autre cœur pourtant à mes flammes ne s'échauffe.
Mon cœur pur est une fournaise où brûlent des épines ;
Mon amour : flamme ; mes soupirs : fumée ; ma honte : cendres.
La Justice met le bois ; la Merci souffle la braise.
Ames souillées des hommes, métal dans la fournaise,
Pour elles, pour les sauver, comme maintenant je brûle,
Je me fondrai en sang et je les laverai :
Il dit et disparaît, s'évanouissant dans l'air...
Et j'y songe tout-à-coup : de Noël c'est la nuit.

LE CONDAMNÉ

Le Père Southwell vécut encore des jours de sombre misère dans son donjon de la Tour... Un matin — c'était le 22 février 1594 — il comparut devant ses juges.

Étonné de le retrouver jeune, après tant de peines éprouvées, un juge l'appelait l'« Enfant-prêtre » et lui demandait son âge: Alors Southwell de répondre: « A peu près du même âge que Notre Sauveur qui vécut trente trois ans sur terre. »

[1] « The Burning Babe ».

Dans une violente harangue, Popham, le Lord grand-juge d'Angleterre, déclara les jésuites et les prêtres, auteurs responsables des complots et des trahisons et publia l'acte d'accusation contre le P. Southwell, dressé par Cook, avocat de la Reine: « Middlesex. Le Jury ci-présent au nom de notre Dame et Souveraine la Reine atteste que Robert Southwell, clerc, ci-devant résidant à Londres, né ès-frontières de ce royaume d'Angleterre, après la fête de St-Jean-Baptiste en la première année du règne de Sa Majesté, fait et ordonné prêtre de par la prétendue autorité du Siège de Rome, la crainte de Dieu n'ayant point devant les yeux et méprisant les lois et statuts du dit royaume d'Angleterre, ni ne considérant les sanctions ci-contenues, traîtreusement et comme traître et félon à notre Dame et Souveraine la Reine, s'est trouvé et est demeuré à Uxenden, le vingtième jour de juin, en la trente-quatrième année de règne de notre dite Dame la Reine, contrairement à l'édit porté et pourvoyant à tel cas, et contrairement à la paix et sécurité de notre dite Dame la Reine, à sa couronne et très haute dignité. »

Southwell alors, les mains liées s'approcha de la barre, fit une révérence profonde, et, comme on lui demandait s'il était innocent ou coupable, s'écria: « Je déclare être né en Angleterre, sujet de sa Majesté la Reine, et avoir été promu de par l'autorité qui vient de Dieu à l'ordre sacré de la prêtrise dans l'Eglise romaine, ce pour quoi je rends à la Majesté divine les plus ferventes actions de grâces. Je déclare aussi que je me trouvais à Uxenden, en Middlesex alors que y étant recherché par ruse et traîtrise, je suis tombé entre vos mains comme chacun sait; mais que jamais je n'ai formé aucun dessein ou complot contre la Reine ou le royaume, ce dont je prends à témoin, le Dieu qui venge le parjure. Aussi n'avais-je aucun autre dessein en rentrant dans mon pays natal que d'administrer les sacrements selon le rite de l'Eglise catholique à quiconque souhaiterait les recevoir. »

Dans le bruit des menaces, le jury se retira pour délibérer. Il revint... pour condamner Southwell. « Avez-vous encore quelque chose à déclarer ? » demandait un juge au bon Père, et celui-ci d'ajouter simplement: « Du fond de mon cœur je supplie le

Dieu Tout-puissant qu'Il pardonne à tous ceux qui de quelque façon auront eu part à ma mort. »

A travers les rues où devait passer le convoi du condamné, le peuple s'était massé: haie mouvante d'âmes humaines égayant le triste chemin du retour. Pas un instant Southwell ne perdit la sérénité douce de ses traits: dans ses grands yeux clairs, où s'effaçait le passé, rayonnait déjà la paix lumineuse d'En-Haut.

LE CONFESSEUR DE LA FOI

Le condamné rejoignit le donjon familier. C'est là qu'il passa la dernière nuit de sa vie, abîmé dans une prière fervente, pleine d'espérance et d'amour. Plusieurs rapports de l'époque nous donnent le récit de ses derniers moments. Le Conseil de la Reine — pour éviter l'émeute — avait ordonné le jour même l'exécution d'un bandit célèbre. Il y eut cependant foule au gibet de Tyburn. Les catholiques, accourus de toutes parts, désiraient recueillir le témoignage suprême de leur confesseur.

Sur la charette, le P. Southwell fit le signe de la croix et déclara: « Je suis venu ici pour achever ma course et sortir de cette misérable vie, et je supplie mon Seigneur Jésus-Christ, esquels très précieux Sang et Passion je mets mon espoir de salut, qu'Il veuille bien avoir pitié de mon âme. Je déclare être prêtre catholique de la Sainte Eglise Romaine et religieux de la Compagnie de Jésus, ce pour quoi je dois à mon Dieu et Sauveur d'éternelles louanges et actions de grâce. » Un pasteur l'interrompit à ce moment: « Vos paroles, entendues dans le sens du Concile de Trente, sont condamnables !... » La foule lui imposa le silence et Southwell reprit: « Monsieur, je vous prie de ne point m'être importun ce peu de temps qui me reste à vivre. Je suis catholique et de quelque façon qu'il vous plaise interpréter mes paroles, j'espère être sauvé par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quant à la Reine, jamais je n'ai attenté, tramé ou même imaginé rien qui fût contre son bien, aussi n'ai-je jamais cessé de prier Notre-Seigneur pour elle; et pendant ce peu de vie qui me reste je Le prie encore qu'Il lui plaise lui donner en son infinie miséricorde tous les dons et grâces qu'en sa divine Sagesse Il voit

lui être plus profitables pour son âme et pour son corps, en cette vie et en l'autre. En la même façon je recommande à ladite miséricorde de Dieu ma pauvre patrie et je supplie la divine Bonté de lui accorder sa lumière et connaissance de sa vérité pour le plus grand bien et salut des âmes et l'éternelle gloire de sa divine Majesté. Enfin je supplie le Dieu tout-puissant et éternel que cette mienne mort soit pour mon bien et celui de ma patrie et pour la consolation des catholiques mes frères. »

Puis levant les yeux au ciel, il répéta la parole du Psalmiste: « In manus tuas Domine commendo spiritum meum... » Enfin le bon Père fut hissé sur le gibet de Tyburn, la colline des martyrs; mais, par une maladresse du bourreau manquant le but, il demeura en vie, suspendu, pendant quelques instants, jusqu'au moment où violemment tiré par les jambes, il mourut étranglé.

Abattu, les entrailles arrachées, son pauvre corps fut encore sauvagement mutilé. Parmi les témoins la stupeur était grande: Lord Montjoy — un réformé qui se trouvait présent — s'écriait: « Je ne puis juger de sa religion, mais je supplie Dieu — quand je mourrai — de me donner une âme forte comme la sienne ! »

Le jour même de sa mort, le supérieur des jésuites d'Angleterre écrivait au P. Aquaviva: « Voici que je viens enfin présenter à votre Paternité une fleur très belle cueillie dans ses jardins, le fruit le plus savoureux de son arbre, un joyau sans prix de son trésor, pesé au poids de l'or, éprouvé et septante fois purifié dans la fournaise de toute impureté terrestre; un invincible soldat, un très fidèle disciple et un courageux martyr du Christ: Robert Southwell, hier mon compagnon et frère bien-aimé, maintenant mon patron, un roi qui règne avec le Christ. »

Le Père Southwell, en vérité, fut à la fois le « soldat », le « disciple » et le « martyr » du Christ. A ces titres il est digne, et fait honneur à la Compagnie « militante » de Jésus.

MAURICE BASTIAN.

Note de l'auteur : La traduction des documents cités a été établie par Mme de Nitray.

PETITE CHRONIQUE ROMANDE

Exégèse. — Tintorel. — Le Génie de Berne.

I. EXÉGÈSE.

Les journaux de la Suisse romande et de France ont signalé l'incident à la suite duquel M. Emile Lombard, professeur à la faculté de théologie de Lausanne, offrit l'an dernier, à M. le conseiller d'Etat, chef du Département de l'Instruction publique et des Cultes, une démission qui fut acceptée. Pour rectifier certaines inexactitudes, M. Emile Lombard a publié, à la suite de cet incident, un mémoire très digne, extrêmement substantiel, qui n'a point été mis dans le commerce, mais que la presse a commenté et même cité [1].

Par une réserve que l'on comprendra, nous nous interdirons de parler des circonstances de ce débat dont l'issue ne pouvait nous surprendre. Nous avouons simplement combien profondément nous regrettons qu'on ait écarté de l'enseignement universitaire, au nom du libéralisme, un homme dont on ne peut qu'estimer la science de sûr aloi, l'intelligence nette et vigoureuse, le cœur délicat et si visiblement croyant.

Laissant donc de côté tout ce qui touche aux personnes, nous irons ici tout droit à ce qui dans cette question concerne purement l'intelligence et la théologie. Nous mettrons, sous les yeux de nos lecteurs les principes d'exégèse auxquels M. E. Lombard est parvenu. Ce sont les principes mêmes dont l'exégèse catholique ne s'est jamais départie, retrouvés par un homme qui fut libéral, mais qu'une vraie science, jointe à l'amour du Christ,

---

[1] *Une Page tournée*, par M. Emile LOMBARD, ci-devant professeur à la faculté de théologie de l'université de Lausanne, Imprimeries Réunies, 1928.

ont conduit, dans le sein même du protestantisme romand, à remonter le courant général de l'exégèse protestante. Inutile de souligner ici l'importance d'un pareil document.

M. Lombard fait d'abord remarquer que la critique historique, surtout quand il s'agit d'interpréter le fait chrétien, est toujours gouvernée par de grandes présuppositions religieuses ou philosophiques. Qu'elle soit chrétienne ou rationaliste, elle n'élude jamais cette nécessité. Elle peut avouer ou dissimuler la conception du monde qu'elle se fait, elle ne peut pas ne pas s'en inspirer.

Trieuse des matériaux de l'histoire, la critique obéit toujours — il n'en peut être autrement — à une certaine conception de l'histoire. Toujours elle est guidée, quoique parfois à son insu, par certaines présuppositions philosophiques ou dogmatiques. Toutes les destinées de la science du Nouveau Testament au XIXme siècle sont là pour le montrer. Rationaliste, hégélienne, évolutionniste, ou simplement chrétienne, — ce qui par malheur est plus rare, — une philosophie intervient immanquablement pour susciter, d'abord, les investigations de la critique biblique, puis pour les diriger d'un certain côté et leur assigner, le cas échéant, certaines limites, ou exiger au contraire, qu'elles ne s'y arrêtent pas. Ceux des critiques qui se font passer pour indépendants entre tous, par la facile désinvolture avec laquelle ils traitent la Bible, n'apportent pas pour cela un esprit plus libre d'idées préconçues à l'examen des textes et des faits. La philosophie dont ils suivent le mot d'ordre est négative, voilà tout.

Ce qu'il y a donc de mieux à faire, c'est de mettre cartes sur table, et de proposer sans déguisement la méthode que l'on veut suivre. C'est ce que fait M. Lombard:

Pour moi, je me suis fait une petite règle de méthode, en trois points, que je me trouve singulièrement bien d'appliquer en toute question concernant, soit la formation du recueil canonique du Nouveau Testament, soit l'origine, l'authenticité, la valeur historique et l'usage des livres dont il se compose:

1. Tenir pour admis, jusqu'à preuve du contraire, que les auteurs de ces livres, comme les collecteurs de ce canon, n'étaient ni des fourbes, ni des niais;

2. Quand on se trouve en présence d'une tradition bien établie dans l'ancienne Eglise, admettre une présomption naturelle en faveur de cette tradition; mettre toujours l'*onus probandi*, la charge de la preuve à faire, du côté de l'hypothèse qui vient s'opposer à la thèse traditionnelle, et exiger d'elle, avant de l'adopter, non seulement qu'elle rende compte avec vraisemblance de la chose discutée, mais aussi qu'elle explique, par manière de contre-épreuve, comment la version traditionnelle dont elle veut prendre la place a pu se former;

3. Ne jamais raisonner comme si le caractère surnaturel ou miraculeux d'un fait était en lui-même un argument probant soit contre la réalité de ce fait, soit contre l'historicité de la narration qui le mentionne.

Tout cela, qui paraît incontestable, est pourtant bien loin d'être incontesté:

Ces trois articles n'ont rien de bien renversant. Ils semblent être moins de foi que de bon sens. Mais appliqués avec un peu de logique, ils dérangent bien des habitudes et entraînent bien des changements.

M. Lombard montre les conséquences de l'adoption de ces trois articles. D'abord pour le premier.

Pour montrer par un exemple comment j'applique le premier des trois, je dirai que la théorie de M. Loisy sur la composition du livre des Actes a ce défaut, qui suffirait à la condamner: elle suppose, entre l'ouvrage primitif de Luc et nous, l'intervention d'un tiers qui aurait odieusement et sciemment mutilé, défiguré et tripatouillé cet ouvrage, tout en laissant sottement subsister assez de traces et de fragments pour rendre possible la démonstration de la fraude. Et c'est le produit de ce triste travail auquel nous devrions aussi le troisième Evangile dans son état actuel, qui aurait été reçu et canonisé par l'Eglise !

Voici pour le deuxième:

Il paraît assez anodin de demander qu'on traite une tradition comme un fait qui mérite considération, au moins provisoirement, par sa seule existence. Toujours est-il qu'en pratique et pendant longtemps, par un pli de l'esprit marqué chez une foule de critiques, on a vu la tradition de l'ancienne chrétienté traitée en accusée, pour ne pas dire en ennemie, et comme une accusée dont les défenseurs auraient à démontrer le bon droit alors que ce serait d'abord à ses adversaires à prouver qu'elle a tort. Quand le savant Harnack eut publié les travaux où il exposait divers motifs éminemment raisonnables de penser que Luc le médecin a bien écrit l'évangile qui porte son nom, ainsi que le livre des Actes, il y eut des gens pour désigner cette solide attribution traditionnelle sous le titre d'« hypothèse de Harnack », comme si elle n'était pas d'un autre rang que des conjectures sans ancienneté, sans autre autorité que celle de l'érudit qui les patronne ! J'ai autrefois admis que les épîtres pastorales n'étaient pas de saint Paul, que le quatrième évangile n'était pas de saint Jean, etc. Aujourd'hui, je vois, comme auparavant les difficultés qu'exploitent les négateurs de l'authenticité de ces écrits. Mais les difficultés de la thèse adverse, celle de l'inauthenticité, me frappent davantage. Et les témoignages ecclésiastiques me paraissent être d'une gravité à rendre légères beaucoup des objections que l'on entasse dans l'autre plateau de la balance.

Enfin pour le troisième:

Le troisième de mes petits articles régulateurs est celui qui sera jugé le plus audacieux. Il en prend à son aise, en effet, avec le problème que tant de savantes « vies de Jésus » ont essayé de résoudre: tracer un portrait de Jésus qui soit emprunté aux Evangiles (autrement il serait de pure fantaisie) et qui pourtant laisse de côté autant que possible le surnaturel dont les Evangiles sont pleins. Il n'est pas étonnant qu'ainsi on en soit venu par étapes, à réduire la part utilisable du témoignage évangélique à presque rien. L'exégèse telle que je la comprends n'essaie pas d'accorder l'Evanglie avec les théories qui excluent le miracle. Elle n'a pas besoin de décider a priori que tout miracle raconté doit être un miracle advenu. Mais elle ne laisse pas grever sa tâche par une fin de non recevoir, expresse ou tacite, absolue ou conditionnelle, opposée à la revendication essentielle de l'Evangile, qui est d'être miraculeux, de comporter des miracles, et de lier la réalité de la rédemption à celle de l'incarnation et de la résurrection.

Il faut transcrire une observation capitale sur la manière dont l'exégèse « scientifique » s'est nettement contredite en attaquant l'Evangile :

Chose remarquable: l'attitude qu'adopte à l'égard des textes du Nouveau Testament l'exégèse la plus radicale est de nature à faciliter beaucoup un retour

à l'orthodoxie. Cette critique a le mérite de laisser ces textes dire ce qu'ils disent, tout en prétendant ensuite expliquer ce qu'ils disent autrement que par la vérité de la révélation transmise et du témoignage rendu. Aujourd'hui un commentateur qui se pique d'indépendance n'essaiera plus de moderniser saint Paul, de lui prêter (au prix de quelles contorsions exégétiques !) l'état d'esprit d'un protestant libéral. Il reconnaîtra carrément que le grand apôtre a enseigné la préexistence du Christ et l'expiation des péchés par son sang, a attribué au baptême et à la cène une vraie valeur sacramentelle. De même il n'aura garde d'atténuer en aucune manière la rigueur des déclarations du quatrième Evangile quant à la divinité du Verbe fait chair. Seulement il ira chercher l'origine de tout cela Dieu sait où. Les mystères de l'époque gréco-romaine, l'hermétisme, les mythes de la Perse, les spéculations judéo-hellénistiques, celles des gnostiques simoniens ou mandéens, ont été chargés successivement ou concurremment de nous rendre compte des croyances chrétiennes et d'en effacer l'originalité. Tous ces rapprochements, suggérés par l'histoire des religions, peuvent être bons pour nous montrer tout ce qui s'est cherché, pressenti ou déformé dans les religions antiques. Mais comme tout s'éclaire si l'on consent à admettre en fin de compte que certaines choses, qui ne seraient pas montées toutes seules du cœur de l'homme, ont été dites simplement parce qu'elles étaient vraies ! M. Couchoud a très bien vu que le cas de Jésus est unique: « Si Jésus fut un juif d'entre les juifs, ce qu'il est devenu confond l'esprit ». En vérité ! Mais quelle pauvreté alors de conclure qu'il n'y a pas eu de Jésus, que Jésus n'est qu'une « expérience mystique collective » ! Ce fabuleux pouvoir créateur des collectivités est aussi mis à contribution par une nouvelle école allemande qui ne nie pas, elle l'existence du Christ selon la chair, mais qui professe que le Christ divin, le seul à vrai dire dont nos documents nous parlent, est formé à l'image de la foi des premières communautés chrétiennes, foi qui se serait manifestée oralement, avant toute rédaction de nos Evangiles ou de leurs sources, par des récits populaires, des dictons édifiants, des thèmes de prédication, d'enseignement, de liturgie. D'où peut venir, cependant, cette foi ? Et si l'on reconnaît qu'elle doit remonter à une impression produite par la personne de Jésus qui avait vécu, de quelle sorte était cette personne pour faire jaillir, un peu plus tard, une telle adoration dans les cœurs ? En somme, tous ces immenses et laborieux débats se ramènent à la question de savoir si l'on expliquera le Christ par l'Eglise ou l'Eglise par le Christ[1], ce qui est décidément plus raisonnable.

Je demande seulement qu'on ne réponde pas à moitié, et qu'on aille jusqu'à confesser que, si la tradition évangélique et apostolique a raison, le dogme ecclésiastique n'a pas tort. J'aime Noël VESPER pour l'avoir fortement exprimé: sans le « barrage » des dogmes, voici bien longtemps que la chrétienté aurait été submergée par la gnose orientale, pseudo-chrétienne, antichrétienne, que déjà combattait saint Paul.

C'est une des pages les plus captivantes de l'écrit de M. E. Lombard que celle où il dit comment il parvint à s'évader de la prison de l'immanentisme où pourrit encore aujourd'hui tout le protestantisme libéral, avec sa psychologie, son exégèse, sa philosophie, sa théologie.

Assurément, ma théologie, pour autant qu'il m'est permis de parler ainsi, est fort éloignée de celle qui me satisfaisait dans ma jeunesse. Je ne me délecterais plus comme alors de cette *Esquisse* d'Auguste Sabatier qui porte pour spécieuse épigraphe: *Quid interius Deo.* Et je n'accepte plus l'opposition si arbitrairement statuée entre « religions d'autorité » et « religion de l'Esprit ». Avant de venir à Lau-

[1] En d'autres mots : est-ce l'église chrétienne qui a créé le Christ, ou est-ce le Christ qui a créé l'église chrétienne ? (N. d. l. R.)

sanne, j'avais fait un peu de psychologie religieuse, et il m'en était resté, avec beaucoup d'admiration pour les grands mystiques chrétiens, la conviction utile, quoique négative, que cette « expérience religieuse », devenue dans la théologie moderne une sorte de succédané de la révélation, était un concept équivoque et assez branlant. De là, je devais en venir à la conviction que la religion n'est pas un phénomène mental auquel se rattacheraient certaines croyances ou affirmations métaphysiques, mais qu'on pourrait définir et caractériser indépendamment de celles-ci. Une religion, même la plus basse et la plus déviée, n'est ce qu'elle est que par quelque idée de la divinité ou de l'au-delà. La vie intérieure des grands hommes religieux a beau être la plus riche, la plus intéressante qui soit à étudier, ils ne sont religieux qu'en tant qu'ils croient à un Dieu, et ce Dieu, s'il existe, n'est pas qu'intérieur. L'expérience du chrétien n'est chrétienne que par l'autorité de la parole du Christ, reçue de ceux qui l'ont vu vivre, mourir et ressusciter.

M. E. Lombard examine enfin une objection qui lui a été faite de divers côtés:

Me voici au bout de ma confession théologique. Est-il vrai que l'évolution qui vient d'être décrite ne puisse aboutir logiquement qu'au catholicisme, comme on l'a dit, ou qu'elle ait fait de moi un catholique qui refuse de s'avouer ? Il y a Dieu merci, de larges portions de la dogmatique où l'orthodoxie protestante et le catholicisme se rencontrent. La Réforme n'a pas aboli entre Rome et nous, toute communauté de foi. Et dans ce *nous*, je comprends les protestants les plus « émancipés », aussi longtemps qu'ils ne cessent pas d'invoquer le nom du Christ comme celui d'un Sauveur. Mais il est de fait qu'il y a chez ceux-là une opposition à toute forme de tradition et à toute règle de doctrine, qui est très anticatholique et qui n'existe plus chez moi. Veut-on qu'il n'y ait plus de protestantisme que de gauche ? Il faut alors se hâter de supprimer complètement le Symbole des apôtres, qui est catholique au sens propre du mot, qui a été accepté pour être d'usage œcuménique, mais que nos pères en se séparant de Rome, s'étaient bien gardés d'abandonner. De plus grands protestants que moi l'ont dit: si toute la question protestante est de savoir ce qu'il faut croire et ce qu'il faut nier pour nous éloigner le plus possible de l'Eglise romaine, nous voilà condamnés au plus pitoyable des sectarismes. Que notre pensée soit assez chrétienne, et elle sera toujours assez protestante !

Les positions que M. Lombard entend reconquérir, à l'intérieur même du protestantisme, ne sont pas conciliables avec celles occupées par le protestantisme évolutionniste de l'ensemble de ses collègues, qui se sont défendus en opposant, à la réaction de M. Lombard, leur tradition évolutionniste, c'est-à-dire « en traditionalisant l'antitraditionnel ». M. Lombard a défini exactement les positions respectives:

J'assume la responsabilité de ma démission, mais non des circonstances qui m'ont amené à la juger nécessaire. C'est ma théologie, sans doute, et non celle de mes collègues, qui a changé depuis 1917. Je ne l'oublie pas, comme on a pu le voir; et pour autant que cette affaire est la suite du changement par lequel j'ai passé, il ne me déplaît pas, je l'avoue, qu'on m'ait vu prêt à accepter toutes les conséquences de ce changement, même les moins agréables. Nul cependant ne peut faire à un homme qui enseigne, qui travaille, qui est même censé penser, une obligation de ne jamais varier dans ses conclusions. Et ce fait reste, qui pour moi a été décisif: cette théologie, qui, à la différence de la mienne et quoique de tendance évolutionniste, n'a pas évolué, je l'ai vue un jour s'armer d'une tradition, de sa tradition à elle, contre ce qui n'était pas elle. Ainsi elle agissait comme toutes les orthodoxies du

monde. Cela me confirmait d'une manière bien significative dans mon opinion sur le rôle nécessaire du principe d'autorité. Mais cela m'obligeait moralement à reprendre ma liberté à l'égard d'un honorable corps que je voyais faire du traditionalisme à contre-sens.

M. Lombard dit ailleurs qu'il regrette « d'avoir eu à changer, mais non d'avoir changé ». Dans une lettre qu'adressait, le 19 mai 1928, à M. le vice-doyen et à MM. les professeurs de la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne, il avait du même coup, précisé certaines nuances, et accentué certaines couleurs.

J'ai jugé, dites-vous, que « l'évolution de ma pensée » rendait ma position trop difficile à la Faculté. Le sentiment de cette difficulté, si réelle qu'elle fût, n'aurait pas suffi à me faire abandonner mon poste. Mais de votre côté aussi, permettez-moi de vous le rappeler, il s'est produit quelque chose de nouveau... J'ai eu la preuve orale et écrite de l'intention, bien marquée chez vous, non pas seulement de critiquer mais de proscrire, comme incompatible avec les « principes de la foi évangélique réformée » et avec la « tradition de l'Eglise réformée évangélique du canton de Vaud », des doctrines que le protestantisme ne peut à mon sens renier sans quitter le terrain de la révélation chrétienne. C'est parce qu'il m'a été donné de faire cette constatation que j'ai dû, à mon grand regret, prendre la résolution de me séparer de vous...

Nous n'ajoutons rien à ces lignes. Elles seront aux yeux de nos lecteurs suffisamment nettes, lucides et significatives.

II. TINTORET

« Le peintre de San Rocco n'a pas le rang qu'il mérite, celui des plus grands » dit, au début du beau *Tintoret* qu'il nous présente un écrivain de chez nous M. François Fosca[1]. Et vraiment cet ouvrage magnifique ouvre les yeux. Il nous contraint à refaire, dans notre mémoire, un classement des peintres où Tintoret paraît en plus haut rang. Les cent grandes planches soignées qui forment la seconde partie du livre et qui représentent des œuvres maîtresses, qu'on tient toutes ensemble devant soi, qu'on peut regarder à loisir, comparer entre elles, éclairer à l'aide des remarques du texte, nous font voir dans Tintoret un génie fougueux et magnanime, un de ces tout grands peintres en qui la science est devenue vie, qui connaissent si pleinement la nature qu'on ne saura parfois discerner par exemple si tels de leurs dessins « sont des croquis d'après nature ou des croquis de mémoire », qui savent faire agir les parties d'une toile et recomposer ces drames immenses dont la vérité profonde ne peut être saisie que par l'intuition d'une grande âme: « Imaginons trois peintres... ayant à traiter

[1] François FOSCA, *Tintoret*, dans « Les maîtres du moyen âge et de la Renaissance », Paris 1929, Albin Michel, 173 pages de texte et 100 planches.

le sujet de Pentecôte. Le premier y verra les difficultés que représentent ces treize personnages dont il faut varier les attitudes ; il ne cherchera que des rapports de ton, des éclairages, des balancements de masses, des raccourcis. Le second, s'évadant du texte biblique, n'en retiendra que le fait mystérieux de ces treize créatures sur qui descendent des flammes. Est-ce le Saint-Esprit, cette colombe qui plane ? Ni le peintre, ni nous-même n'en sommes bien sûrs. Enfin, le troisième, saisi par le drame, verra saint Pierre écrasé, saint Thomas oscillant au bord du doute, saint Jean gémissant d'amour, et la sainte Vierge saluant à nouveau le Paraclet qui l'a fécondée. Il entend le fracas, est ébloui par ces gouttes de feu qui tombent du ciel comme une rosée brûlante. La Pentecôte de Tintoret sera aussi bien la vraie que celle de Giotto ou de Delacroix. »

Nous aimons ce grand artiste tumultueux et pathétique. Nous nous félicitons qu'il nous ait été présenté par un peintre. Cela se sent constamment. Ici, on nous rappelle qu'à la différence de la poésie, la peinture est un travail d'artisan, qu'elle est comme on eût dit au XIIIme siècle (et contre ce que pensera Vinci), un art servile ; là, on nous cite tel mot qui révèle dans quel sens s'exerce l'effort de Tintoret : « Les belles couleurs s'achètent au Rialto, mais on ne parvient à bien dessiner qu'après de longues études et des veilles » ; ou encore : les deux plus belles couleurs sont le noir et le blanc (les couleurs du cinéma, remarquons-le) parce que « l'une donne la profondeur et l'autre l'allège ». Ici, on nous avertit de la part extraordinaire de prévision et d'*intelligence* que comporte l'art le moins *cérébral* qui soit : « Ce visionnaire possédait un cerveau lucide, et savait ce qu'il faisait. Il n'est pas une de ses œuvres qui ne soit le résultat de la méditation et du calcul... Il ne pouvait couvrir aussi vite d'aussi grands espaces que parce qu'il n'exécutait qu'après avoir scrupuleusement calculé les forces qu'il déchaînait » ; là, on nous fait sentir les difficultés qu'il fallait vaincre pour dérouler le mouvement sur une toile : « Par le balancement de la composition, par l'insistance sur la troisième dimension, par l'accentuation de lignes de force que nous prolongeons instinctivement, Tintoret parvient, en démentant les théoriciens, à représenter le mouvement en peinture, et, dans un art qui semble dépendre uniquement de l'espace, à nous suggérer la durée. » Tantôt on signale dans Tintoret des ressources qui seront celles de notre cinéma, tantôt on nous montre en lui la résultante harmonieuse de toutes les lignes de vie du baroque : « Les puissances baroques sont en lui, mais obéissantes. Il les déchaîne, mais les maîtrise. Il ne leur permet pas de s'affranchir, et de se porter au paroxysme, comme il

arrive chez le Greco, ou chez le Bernin, chez les architectes et sculpteurs espagnols, allemands, et autrichiens ».

La vie même de Tintoret le rend sympathique. S'il rendait compte à sa femme de ses dépenses, c'était tout simplement qu'il l'aimait et cela ne l'empêchait aucunement d'avoir du tempérament, ni d'user d'audace chaque fois qu'il le croyait utile. François Fosca a-t-il raison d'enlever à cette existence la note violente et dramatique qu'on s'attend à trouver en elle ? On peut voir ses arguments, ils sont vraisemblables. Félicitons-le, en tout cas, d'avoir su nous faire une biographie de peintre d'une manière saine, sans y avoir rien mêlé de ces immondices dont se repaît immanquablement aujourd'hui la troupe scatophage des critiques d'art psychanalysants.

Tintoret traitait-il les sujets religieux comme les sujets profanes ? « Je suis sûr que non, répond François Fosca, et je ne crois pas solliciter les textes en l'affirmant... Nous savons par Ridolfi que Tintoret fut un bon époux et un bon père ; que très désintéressé, généreux envers les malheureux, il était insoucieux des honneurs. Enfin, qu'ayant été reçu confrère de San Rocco, il accepta sa fin chrétiennement, en s'y préparant par la méditation et la prière. Tout cela nous prouve que Tintoret était *au moins* un bon chrétien. On ne nous le montre ni festoyant avec l'Arétin, ni débauché, ni avare, ni vaniteux, ni bassement ambitieux. » Sa dernière œuvre fut le célèbre *Paradis*. Il avait alors soixante-dix ans. Il voulut l'exécuter seul. Une fois la toile en place, son fils fit les raccords, afin d'éviter au vieillard de monter et de descendre sur les échelles. Il n'accepta qu'une partie de la somme que lui offrit le Sénat de Venise. Désormais « il pouvait cesser de travailler et ne plus penser qu'à son salut. Vis-à-vis du *Triomphe de Venise* de Véronèse, triomphe tout païen, il avait, lui, représenté le seul triomphe qui compte pour un chrétien, le triomphe de Dieu. »

Il avait donc, pour aborder la peinture religieuse non seulement des qualités d'artiste, mais la grandeur d'une âme chrétienne. Il est un de nos très grands peintres religieux. Dans la salle supérieure de la Scuola San Rocco, il a tenté d'exprimer à son tour, avec les moyens passionnés, lyriques, dramatiques du baroque, une de ces prodigieuses synthèses que la foi catholique sait proposer aux plus grands de ses artistes. A côté des compositions des portails et des verrières du moyen âge, à côté des ensembles de la chapelle des Espagnols, de la Sixtine, de la Sala della Segnatura, il faut nommer la Scuola San Rocco. S'il n'est pas toujours aisé de rendre compte, dans le détail, de la place de chaque tableau, le sujet d'ensemble se reconnaît sans peine. C'est

la *Rédemption*, de laquelle le *Baptême* et l'*Eucharistie* reçoivent leur efficacité. Du côté percé du Christ en Croix sortirent l'eau et le sang, c'est-à-dire comme l'expliquent les anciens théologiens, le Baptême et l'Eucharistie, représentant eux-mêmes les sept sacrements, qui dispensent au monde la vertu rédemptrice. Cependant, au plafond de San Rocco, ces grandes scènes sont représentées non pas directement, mais par leurs préfigures de l'Ancien Testament: la Rédemption par le *Serpent d'airain*, le Baptême par *Moïse frappant le rocher*, l'Eucharistie par la *Récolte de la Manne*.

Ce n'est pas, à mon avis, le *sujet* qui fait qu'une œuvre est religieuse, mais la *qualité spirituelle* de la lumière qui éclate en cette œuvre. J'ose le dire, une *Descente de Croix* de Rubens me paraît absolument profane, alors que le petit âne de la *Fuite en Egypte*, dans la peinture d'Angelico, me remplit le cœur de tendresse. C'est ici et non là, que je trouve la peinture religieuse, dans ce petit âne qui est fait tout exprès pour porter la sainte Vierge. Il n'a jamais servi à autre chose, et quand sa mission sera finie, on sent bien qu'il n'aura plus qu'à mourir de joie. Je reconnais, dans cette manière de peindre un être sans raison, toute la vision pure, fraîche et directe, toute l'âme candide et profonde de Fra Giovanni. Rubens peignait la *Descente de Croix* dans des styles de Bacchanale; mais Angelico n'aurait su peindre une bacchanale que dans le style de la *Ronde des Elus*. Ce qui fait qu'une œuvre est religieuse, c'est la lumière spirituelle dans laquelle elle baigne et qui est comme l'âme de l'artiste adhérente à elle.

La lumière spirituelle de la peinture de Tintoret est noble, pathétique et ardente. Mais déjà elle traverse une atmosphère épaissie, alourdie, bruyante, tumultueuse. C'est l'âge de l'invasion de l'humanisme. On est aussi loin d'Angelico, pour emprunter une comparaison à M. Fosca, qu'Hændel est loin du plain-chant. Il me semble d'ailleurs que M. Fosca a tout dit avec clarté, exactitude et pénétration: «Tintoret use des moyens du prédicateur qui prêche une mission, Fra Angelico de ceux du directeur qui, à des âmes déjà avancées, présente des sujets d'oraison. L'art de Tintoret est un art pour les séculiers, l'art de Fra Angelico un art pour les réguliers. Aux premiers convient un art réaliste et lyrique, qui les convainque par sa vérité, les émeuve par son pathétique. Aux seconds suffit un art presque symbolique».

En voulant peindre les mystères chrétiens, Angelico peignit, à l'état pur, la contemplation; Giotto l'action; et Tintoret de grandioses, émouvantes et surhumaines scènes de genre.

Il y a plusieurs demeures pour les peintres dans la maison de Dieu. Toutes celles qui sont belles et saines sont bénies. Il était bon qu'on nous marquât la place où fut Tintoret, et qu'on essayât d'analyser, plus profondément qu'on ne l'avait tenté jusqu'ici l'inspiration religieuse du grand Vénitien. Grâce au beau livre de M. François Fosca, nous découvrons aujourd'hui que sa gloire honore l'Eglise plus que nous ne le savions.

III. LE GÉNIE DE BERNE

Un petit écrit, édité avec goût, illustré de six gravures, un beau poème à la gloire de Berne, vient de sortir aux « Cahiers Romands ».

Il serait difficile d'évoquer avec plus de poésie, de sympathie, et de plénitude, l'âme bernoise. La terre et le climat, la Cité et son histoire, la langue, l'art et les hommes, tout est mis en place, tout vient témoigner avec sobriété, justesse, dans une belle forme.

Les choses sensibles ne sont peintes que pour ouvrir devant notre pensée quelque perspective plus profonde. A propos du rythme des saisons, par exemple, c'est tout un tempérament qui est dévoilé:

La dureté de ce pays qui n'a pas de printemps, où se succèdent toujours des retours d'hiver. Noble ville pourtant, heureuses traditions, riche terre: s'il y avait seulement quelque chose de plus ! Il manque presque toujours, au visage bernois, le sourire.

Mais il ne lui manque ni l'héroïsme, ni la gloire. C'est l'été qui les lui rapporte, brusquement, comme la rentrée d'une armée victorieuse. Il a fait froid depuis quinze jours. Soudain, le ciel se dégage au couchant, et, le lendemain, le soleil. Ainsi, pas de transition: un brusque passage de la tristesse taciturne et renfrognée à la joie triomphante et sonore.

Plus loin,

les fontaines vous aident à définir le génie bernois... C'est une race germanique: Alémanie alpestre, forêts, collines, préalpes, glaciers. Une race conquérante, faite pour produire des capitaines et des avoyers. Une race qui se recueille et compose, très lentement, après un siècle d'apparente médiocrité, un grand écrivain ou un grand artiste qu'elle laissera souvent s'expatrier et sera longtemps à méconnaître: Manuel Deutsch, Freudeberg, Haller, Gotthelf, Hodler enfin.

Race du Nord, mais toute proche de l'Italie et de la France. Race barbare dans le sens héroïque et primitif, et qui a besoin, périodiquement, pour se polir et rester soi-même, pour se développer et canaliser ses énergies, de se soumettre à une haute discipline. C'est pourquoi l'influence française fut, à Berne, autrefois si forte et si féconde.

---

[1] Gonzague de REYNOLD, *Le Génie de Berne*, Payot, Lausanne 1929, 225 pp. Un récent et important ouvrage de M. de Reynold sur *La Démocratie et la Suisse*, éditions du « Chandelier », Bienne, sera étudié dans notre prochain fascicule.

C'est dans l'équilibre et l'harmonie de ces deux éléments, germanique et latin, allemand et français, que le génie de Berne trouve sa plénitude.

Et les belles pages de l'étude suggestive sur le Bärnerdütsch, que nous voudrions citer tout entières:

On découvre bien des contrastes dans ce dialecte. Il est réaliste jusqu'à l'aigreur et la grossièreté. Il sert aux commandements militaires. Il est un répertoire d'invectives. Il a son humour et sa fantaisie. Il a sa gravité domestique, son inquiétude religieuse et sa passion politique. Il se prête aux jeux de mots, à la caricature, à la moquerie patibulaire. Parfois, dans l'arrière-salle de pintes où, les soirs de marché, les campagnards se donnent rendez-vous, des acteurs improvisent des comédies bouffonnes et satiriques comme au moyen âge, ou telle encore la *Comedia delle Arte*. Et puis, cette chanson nostalgique où l'on parle d'amour, de montagnes heureuses, d'étoiles au ciel, — cette chanson qui vous donne le mal du pays.

Mais ici encore nous nous heurtons à des limites: l'étroitesse de l'esprit avec la profondeur, l'intensité des sentiments. Si l'esprit est la tige, si les sentiments sont les racines, cette plante a les racines longues et la tige courte: dès qu'on la veut cueillir, on tire avec elle une grosse motte de terreau compact et noir. Il y a, dans le Bärnerdütsch, une peine secrète: celle que la race éprouve à ne pouvoir exprimer tout ce qu'elle sent comme elle le sent. Car son dialecte, qui lui a façonné la gorge, lui reste parfois dans la gorge. Duretés de cailloux qui râclent, sons guttu raux, contractions de plusieurs syllabes en une seule, désinences coupées, accent trop forts, qui étouffent les autres.

La série des grands hommes commence et finit par deux peintres de lansquenets: Manuel Deutsch et Ferdinand Hodler. M. de Reynold parle bien de l'un et de l'autre. Mais, pour Hodler, nous avions heureusement déjà, la magnifique, pénétrante et somptueuse étude d'Alexandre Cingria, parue dans cette revue même [1].

M. de Reynold a signalé, à plusieurs reprises et comme il convenait, l'utilitarisme, le pragmatisme, de Berne. C'est même, ajoutons-le, une maladie Suisse-romande, dont seule la foi précise, totale, profonde, au Symbole des Apôtres pourrait nous guérir. Mais n'est-ce pas une maladie importée de Berne, ou du moins aggravée, chez nous, depuis la conquête protestante de Berne ? Je pose la question.

Tout, dans ce livre sur Berne, est en place. Sur un point cependant, celui de la politique, nous aurions ajouté des sévérités. M. de Reynold a su caractériser admirablement la politique bernoise:

Une politique réaliste qui ne s'est jamais embarrassée de théories, s'est même assez souvent débarrassée de scrupules; une politique ennemie des doctrines et méfiante à l'égard des idées: ce qui nous aide à comprendre pourquoi le développement intellectuel de Berne sera si tardif et si lent, pourquoi l'homme de Berne est si peu intellectuel et se met en défense contre ceux qui le sont. Poser le pied là où la place est libre, porter le coup là où la résistance est moindre. Etre maître chez

[1] *Nova et Vetera*, janvier 1926.

soi et régner chez les autres. *Ne pas admettre de puissance supérieure, subordonner par conséquent l'Eglise à l'Etat, et l'éducation à la politique* [1]. Vouer tout son soin à bien administrer ce qu'on possède, pour que le plus maigre carré de terre rapporte son tas d'herbe ou sa gerbe d'épis. Ne pas faire de dépenses inutiles; mais quand il le faut, dépenser largement: lésiner peut-être sur les livres, les vers, les tableaux, les statues, la musique; mais ne jamais lésiner sur les fortifications, les arsenaux, les greniers, les fontaines, les hôpitaux, les routes. Et ce qu'on bâtit, le vouloir pérennel et magnifique et vaste, afin d'imposer à tous les regards la force et l'ordre de Berne. Beaucoup réfléchir, beaucoup calculer, s'efforcer de ne rien laisser au hasard. S'interdire les aventures — Berne a toujours rechigné aux descentes en Italie — pour mieux se permettre les ambitions et pour mieux affronter les dangers. Au surplus ne craindre personne et ne suivre personne. Etre Bernois en tout et, s'il le faut, contre tous, malgré le monde. Telles sont les maximes raisonnées, déduites de l'expérience, sages, étroites, égoïstes, viriles, dont l'histoire de Berne est l'application. Grande politique, politique romaine: *Tu regere imperio, populos, Romane, memento.*

Mais aux vices et aux défauts de Berne que M. de Reynold, par délicatesse, ne nous laisse qu'entrevoir, nous aurions ajouté que l'impérialisme de Berne est un impérialisme païen. Berne n'a pas connu (hélas ! elle n'est pas seule) les droits imprescriptibles qu'a le Christ-Dieu de rayonner sur la vie politique d'un peuple. Nous aurions souligné cette absence. M. de Reynold, lui, sympathise, en poète, avec les grandeurs de chair de la cité qu'il chante. Il omet, à ce moment, de les juger à la sereine mais implacable lumière de la Révélation. Et cette omission d'une seconde, que nous lui reprochons fraternellement, lui fait dire que « l'impérialisme est la forme politique de la vitalité ». Mais l'impérialisme dont il est ici question est pour nous autre chose: la forme politique d'un naturalisme qui fait « prospérer » la vie présente à l'ombre de la mort.

L'Etat changé en Eglise, ce fut la tare prodigieuse de Berne. C'est la honte dont elle fut marquée, comme au fer rouge, par la Réforme, laquelle apparut, en toute la Suisse, non comme une « excitation cérébrale », mais comme une substitution officielle de l'ordre visible de l'Etat à l'ordre visible de l'Eglise, comme une suprématie du Politique. Telle fut, à Berne et ailleurs, la griffe de Zwingli.

Qu'on voie le sens qu'avait, à Berne, la fête de Pâques. Toute la Semaine sainte est dominée non par un souci de compassion pour le Christ en croix, mais par la hantise du temporel.

C'est le lundi de Pâques. Le mercredi saint, le Conseil des Deux Cents, rassemblé à l'hôtel de ville, a tiré au sort le nom des Seizeniers, ces représentants des anciennes corporations. Le jeudi saint, Sénat et Seizeniers se sont réunis à leur tour afin de « reviser » le Grand Conseil. Le jour de Pâques, les quatre huissiers en grand costu-

[1] C'est moi qui souligne.

me ont parcouru la ville, marquant d'une croix à la craie la porte de chaque nouvel élu. Ce matin, dès huit heures, toutes les cloches se sont mises à sonner. Les Deux Cents se rendent à la collégiale, et de la collégiale à l'Hôtel de Ville, etc.

Ai-je tort ? De telles grandeurs m'oppressent ; ces Pâques politiques me sont des Pâques travesties. Je cherche d'instinct qui lèvera la pierre de ce tombeau.

J'ajoute que nulle part mieux qu'en ce même chapitre sur le Patriciat, ne nous sont montrées les exigences et les tracasseries de la religion bernoise de l'Etat.

M. de Reynold a comparé Berne à Sparte et à Rome. Cette comparaison dit bien ce qu'il faut dire : d'une part à Berne, et d'autre part à Rome et à Sparte, c'est un même tempérament guerrier et conquérant ; et c'est encore, réalisée analogiquement et proportionnellement, la Religion de la Cité. Pour Sparte, nulle équivoque possible. Et pour Rome, non plus ; car personne de nous autres n'est dupe de la pesante erreur, commune, pour des raisons contraires au protestantisme et au maurrassisme, qui s'acharne à vouloir identifier ce que l'Ecriture oppose : la Rome des Césars et la Rome des Papes, Babylone la grande Courtisane et Jérusalem la pure Fiancée.

« De Berne à Rome, de Rome à Berne », dit à la fin de son livre, M. de Reynold. A laquelle des deux Romes pense-t-il ici ? A celle des Césars ? A celle des Apôtres qu'ailleurs il a si bien chantée ?

Rome dont la pourpre est le sang des deux Apôtres

. . . . . .

Cité dont la gloire obscurcit toutes les autres,
Demeure éternelle entre la Vigne et le Blé.

Peut-être à toutes les deux ; l'une évoquant la Berne qui fut ; l'autre, la Berne qu'on aurait aimée ; mais entre les deux se dressent de très hautes montagnes... On ne peut songer, sans mélancolie, à ce que serait devenue, au milieu de l'Europe, au cœur de la Suisse, une race bernoise qui eût gardé le sens de la Primauté du Spirituel. — Une race d'apôtres, certes, et de missionnaires ; une race de saints.

Un ouvrage aussi personnel, aussi pensé, aussi « écrit » que le *Génie de Berne* se serait parfaitement passé d'une préface banale. L'un des éditeurs (il ne signe pas et je ne manquerai donc point à la charité en le taquinant) ne s'en est pas aperçu. Ce petit livre élégant et plein de grâce [1] s'ouvre donc sur une « patte

[1] Je regrette seulement la phrase : « Tout présageait la défaite, ce fut la victoire. Dieu s'était fait recevoir bourgeois de Berne ». M. de Reynold a suffisamment de vraie grandeur : il n'a pas besoin, comme d'autres, des plumes d'Anatole France.

d'ours » destinée à protéger « la fleur de lys dans la molasse de Lucerne (?) et dans l'histoire », et à nous inculquer de bien belles choses :

> Berne a marqué profondément de son influence les pays romands et notre mentalité. On connaît le témoignage de Pierre de Pierrefleur, banneret d'Orbe. Les Bernois ne donnèrent pas seulement au pays de Vaud la Réforme et l'Université, mais ils lui assurèrent l'ordre, le bien-être et la prospérité. Ces grands politiques ont formé la Suisse actuelle et leur esprit a soufflé partout sur notre sol.

Quand on invoque Pierre de Pierrefleur, il faut dire, ô cher inconnu, non pas que les Bernois *donnèrent* mais pour le moins qu'ils *imposèrent* la Réforme. La propriété des termes, sinon la doctrine du libre examen, l'exige.

Pour le livre de M. de Reynold, il reste, à la gloire de la grande Cité qui centre aujourd'hui la Suisse, l'hymne le plus juste, le plus riche, et plus substantiel que ses fastes nous semblent avoir inspiré. Il remplacera, dans les écoles, les écrits sans valeur et sans beauté qu'on nous faisait lire en notre enfance. Il aidera à voir plus juste et à aimer mieux.

CHARLES JOURNET.

BIBLIOGRAPHIE

LE CARDINAL MERCIER (1851-1926), Edition Louis Desmet-Verteneuil, Bruxelles, 1927.

Cet ouvrage monumental, publié sous les auspices d'un « Comité international d'honneur » et avec le haut agrément des Autorités diocésaines de Malines, a été composé avec amour, érudition, intelligence, à la louange de ce Cardinal qui ne chercha que l'humiliation et qui ne rencontra que la gloire.

Deux sortes de pages alternent dans ce livre.

On y trouve CCXXXII pages en papier glacé présentant, avec d'innombrables photographies, des articles documentaires dont quelques-uns sont de première importance. La statistique de la chrétienté orientale, par exemple, qu'on trouve à la page CXIX, représente un travail de mise au point qui suppose chez son auteur, vingt-cinq années de recherches.

Il y a 414 pages en papier rêche, qui forment la contribution essentielle. Elles sont divisées en quatre parties.

La deuxième reproduit des hommages autographes. Il en est d'illustres, venus de cardinaux, de princes, de ministres (Poincaré, Millerand, Mussolini, Vénizelos, etc.) La Suisse présente avec les noms de Mgr Besson, de M. G. de Reynold, ceux de MM. G. Ador, Ed. Chapuizat, William Martin, Benjamin Valloton, etc.

La troisième partie est un Essai de Bibliographie extrêmement soigné, et la quatrième est faite de notes iconographiques.

La première partie est capitale. C'est un essai biographique, écrit par les hommes les plus renseignés et les plus compétents de l'entourage du Cardinal. C'est là qu'il faut suivre, dans les belles études de MM. Defourny et de Wulf, les étapes de la renaissance thomiste en Belgique. On y trouve une étude de M. de Reynold sur *La réconciliation des peuples* où est défini le sentiment du cardinal sur la Société des Nations : beaucoup de sympathie, nous dirions beaucoup d'optimisme, adhésion à son principe, afin de pouvoir soutenir ses initiatives heureuses et combattre ses initiatives malheureuses ; « ce qui d'ailleurs le retenait le plus, ce n'était point les grandes assises avec leur éloquence bruyante et creuse, leur aspect de foire internationale ; c'était le travail technique dans le domaine social et intellectuel. »

En hors-texte : des fac-simile, des reproductions d'eaux-fortes et de dessins, des planches en polychromie.

On nous permettra de détacher d'une étude de M. Simons, un épisode aussi touchant qu'instructif (p. XXVIII) :

« Le recrutement des élèves du Séminaire Léon XIII, restreint au début, puis plus large, avait subi un ralentissement inquiétant à l'époque où l'imposition du latin... détermina une crise. Les rentrées scolaires se réduisirent peu à peu : celle de 1896-1897 ne compta que quatre nouveaux séminaristes ; il en fut de même l'année suivante : pour cet exercice, le Séminaire ne formait plus qu'une communauté de quinze étudiants, dont sept devaient normalement se détacher à la fin de l'année...

« En cette pénible conjoncture, Mgr Mercier décida de commencer avec ses séminaristes des supplications au Sacré-Cœur de Jésus pour obtenir que, l'année suivante, la communauté fût de 25 étudiants. C'était demander qu'elle fût doublée !... Aux premiers jours de la rentrée, on était inopinément 24 ; la veille d'un premier vendredi du mois, un étudiant arriva de l'étranger et fut le 25me attendu. Autre coïncidence frappante : au cours de l'année, un des 25 tomba malade ; sur-le-champ une recrue inattendue, arrivée de l'étranger, vint combler le vide. Pendant toute l'année, on resta effectivement au nombre de 25.

« Ce résultat encourageant la confiance, Mgr Mercier fit persévérer dans les prières pour obtenir du Sacré-Cœur, l'année d'après, un nouveau nombre précis d'étudiants. On choisit 33, nom-

bre des invocations des litanies du Sacré-Cœur de Jésus que le pape Léon XIII venait d'approuver. Effectivement, le nombre d'élèves, tombé de 25 à 13 avec l'année finissante, se releva avec des recrues d'Espagne, de Sicile, d'Irlande, de la Prusse Rhénane, des Etats-Unis, de Terre-Neuve, des diocèses de Belgique, et, à la rentrée on aboutissait au chiffre précis de 33. Croyant cette fois, la situation assurée, on cessa les suppliques. Mais, déconvenue pénible, à la rentrée de 1900-1901, on se retrouva 29. Mgr Mercier, alors, décida de reprendre les prières et de demander au Sacré-Cœur un accroissement progressif qui porterait, après le cycle des trois ans d'études, le nombre des élèves du Séminaire au double des 29 étudiants de l'année. Ambition d'autant plus audacieuse que, pour abriter ce grand nombre, il ne fallait rien de moins que la générosité d'un Mécène, qui se chargeât simultanément d'édifier des constructions nouvelles. On récita, avec une ferveur redoublée, une prière spéciale composée par Mgr Mercier et, à l'issue des trois ans, on se retrouva au Séminaire Léon XIII, 58 exactement.

« En reconnaissance de cette protection remarquable du Sacré-Cœur de Jésus, une députation conduite par Mgr Mercier se rendit en pèlerinage à Paray-le-Monial pour y déposer, dans le chœur de la chapelle du Monastère de la Visitation, une plaque commémorative dont la réduction est conservée dans la chapelle du Séminaire Léon XIII ». C. J.

STANISLAS FUMET, *Ernest Hello, ou Le Drame de la Lumière*. Paris 1929, Editions Saint-Michel, 250 pp.

C'était une tâche haute et bienfaisante de marquer le centenaire de la naissance de Ernest Hello (4 novembre 1828). M. Fumet s'est trouvé à la hauteur du sujet. Il faut, pour entendre Hello, le désir, la faim de la gloire divine, le sens de la souveraineté des droits de la contemplation. Il fallait encore, puisque Hello fut homme de lettres, juger son art. Tout, dans ce livre, a été justement apprécié. On a reconnu dans cette grande mémoire qui nous est chère, la paille et l'or.

Beaucoup des beaux textes, de ces textes fulgurants qui sont déposés plus encore au fond de nos âmes que de nos souvenirs, et que nous lisions jadis dans l'émerveillement de découvrir l'expression brûlante du désir d'Absolu qui déjà tenaillait nos cœurs, — ont été cités.

La limite est le pays de l'homme
L'Infini est le pays de Dieu

Il y a une apparence d'humilité qui est une chose infernale. Elle dit à l'homme : Sois sage. C'est l'orgueil dans son mensonge le plus subtil et le plus exécrable, c'est l'orgueil qui veut retenir l'homme en lui-même, le retenir dans la limite, au pays de l'ombre et du froid. Car cette sagesse-là ressemble à la Sagesse comme un bec de gaz ressemble au soleil. Il y a, dans la vie des âmes appelées, un moment décisif où retentit l'appel du Dieu ; l'appel immédiat et éternel, l'appel de l'Abîme. La voix de l'Abîme est : jette-toi à la mer. C'est l'Infini qui approche et qui demande à être admis dans la familiarité ; le moment est suprême. Si l'âme entend ce cri de détresse, car l'Infini toujours en détresse appelle au secours comme un homme qui se noie, si l'âme entend ce cri de détresse, elle se jette à la mer dans l'abîme d'où la voix vient. Elle abdique sa limite et fait vœu d'infini.

Si l'âme, retenue par les liens de son raisonnement, refuse d'entendre celui qui crie au secours, l'âme a pour punition temporelle et éternelle de rester dans la prison qu'elle a choisie, en elle-même. Elle verra si le bon sens la rend heureuse. Les murs de sa prison dans lesquels elle s'est complue se resserrent autour d'elle. L'air manque ; elle étouffe et son bon sens ne la soulage pas. Elle s'est trouvée, elle se cherche : Ah ! vous voulez la mesure. Eh bien ! la voilà. Goûtez un peu les plaisirs de la mesure. Brisez-vous le front contre les murs que vous avez serrés, pour voir si la joie est en eux. Raisonnez un peu, enterrée vive, sous la pierre du tombeau. Et, si la pensée de l'Infini vous poursuit dans votre sépulcre, elle vous poursuivra sous la forme du désespoir, et si votre cœur prend encore une voix, ce sera pour vous dire : Tu m'as trahi !

Faut-il citer d'autres textes ? Oui, il le faut. En des temps où l'on ne fait que parler de congrès où s'assemblent indistinctement toutes les Eglises, *Rome exceptée* (on souligne avec complaisance), il nous faut rappeler ce que, dans sa terrible ingénuité, Hello disait d'une situation non pas *identique*, remarquez-le, mais *analogue :*

Les idolâtries ont, les unes pour les autres, des tendresses incroyables. Une multitude d'idoles ennemies vivaient ensemble au Panthéon. Elles se pressaient sans se combattre, se serraient sans se nuire, et se coudoyaient sans se gêner. C'est qu'elles étaient d'accord entre elles. Mais, quand le soleil parut, venant de Bethléem, la clameur fut générale. Les idoles, qui dormaient dans leur paix, se réveillèrent pour livrer combat : toutes reconnurent l'ennemi commun, et l'on put voir pourquoi elles n'avaient pas lutté entre elles. Le secret de leur calme était leur complicité.

Et cette formidable conclusion :

Quand deux hommes adorent le premier un bœuf, le second un chou, ces deux hommes ne se disputeront pas. Volontiers l'adorateur du bœuf adorera

même un peu le chou par complaisance, et l'adorateur du chou ne refusera pas au bœuf quelques génuflexions. Une entente mystérieuse semble planer sur l'immense mensonge et dire aux hommes que si ce mensonge est multiforme, il ne faut pas s'inquiéter pour si peu : car c'est toujours le même mensonge.

Les affirmations sublimes, les éclairs de génie sont mêlés chez Hello à des mirages et à des insignifiances. A la théologie, à la philosophie donc de faire le tri. Mais une fois qu'elles auront contrôlé le titre authentique des vérités royales, la théologie et la philosophie devront, à leur tour, s'incliner, et elles ne seraient plus qu'une machine à ratiociner, qu'un moulin tournant à vide, si leur précision servait à autre chose qu'à véhiculer, jusqu'aux intelligences qui dépérissent, un peu d'eau vive.

Il faut faire mérite à l'auteur du *Ernest Hello*, d'abord, d'avoir dit ces choses et d'avoir placé avec justesse la pensée d'Hello entre, d'une part, contemplation des saints, et d'autre part, la raison des philosophes.

Ensuite, d'avoir redressé les affirmations souvent trop candides et trop simplistes de Hello sur l'Art. Hello est ici tombé dans l'illusion platonisante, commune à beaucoup d'âmes généreuses qui pensent que puisque, en Dieu, le Beau et le Bien coïncident, ici-bas, toutes les choses qui sont immorales seront esthétiquement laides, et toutes les choses qui sont morales seront esthétiquement belles...

Enfin, et c'est un mérite plus précieux, d'avoir souligné ce que nous appellerions la *catholicité du spiritualisme* de Hello. Que ce spiritualisme est loin de l'angélisme protestant ! Voilà un chrétien que ne scandalisent ni l'Incarnation du Verbe, ni l'Eglise visible, ni les sacrements, ni les sacramentaux (oh, qu'il a bien parlé du signe de croix, de l'eau bénite, de toutes les choses familières et sublimes de la vie catholique !), ni Pâques, ni la résurrection de tous nos corps, ni la refonte du monde qui est prophétisée pour la fin des temps. Il vivait dans l'espérance de la Parousie, dans l'attente de cette Transfiguration immensifiée qui fera du monde entier comme un nouveau Thabor; il soupirait après le moment où il pourrait dire, comme saint Pierre ébloui, terrassé, écrasé par la gloire : Seigneur, il nous est bon d'être ici, si vous le voulez faisons trois tentes... Hello n'était pas moderniste. Avec saint Paul, avec saint Jean, avec toute la grande Eglise chrétienne, il n'avait pas peur du visible. Et M. Fumet en a dit admirablement la raison : « Les chrétiens charnels redoutent la matière. Lui la désirait candidement et la certitude que le corps ressusciterait un jour dans le triomphe du Verbe était une de ses joies les moins déguisées. » C. J.

* * *

ANTOINE DE MEAUX, *Augustin Cochin et la Genèse de la Révolution*, Introduction à son œuvre suivie d'un choix de lettres au « Roseau d'Or », Paris, Plon 1928, 368 pp.

Il y a douze ans que mourut, sur un champ de bataille de la Somme, Augustin Cochin, le fils de Denys Cochin. Il avait quarante ans. Il laissait inachevé le grand œuvre historique auquel il travaillait depuis quinze ans, mais des amis intelligents ont réussi à publier déjà plus de la moitié de ses études. L'un d'entre eux, M. A. de Meaux, nous présente aujourd'hui, dans un volume d'une grande clarté, une captivante synthèse des conclusions de Cochin, accompagnée de notes bibliographiques, et suivie de ses lettres qui se réfèrent à ses travaux.

C'est une histoire instructive que celle de la Révolution française, et Augustin Cochin a su révéler l'un de ses aspects essentiels, des plus suggestifs, et qui pourtant avait été avant lui profondément méconnu.

Tous les historiens ont signalé la part importante prise dans les événements de la Révolution par un facteur qu'ils ont appelé le « peuple », la « nation », la « foule », qui est censé agir par pure spontanéité. « Enorme personnage anonyme qui se mêle aux personnes réelles... on voit au soleil de juillet, sous les marronniers des Tuileries, la face bilieuse de Desmoulins, et le peuple; le 6 octobre, à la barre de l'Assemblée..., le sabre nu de Maillard, et le peuple; le 4 septembre 1792... la grosse encolure de Danton, et le peuple ». Michelet, porté par son enthousiasme démocratique, fait de tous ces beaux parleurs, Desmoulins, Maillard, Danton, les instruments du peuple qui dès lors occupera l'avant-scène : « L'acteur principal dit-il, est le peuple. Pour le retrouver, celui-ci, le replacer dans son rôle, j'ai dû ramener à leur proportion les ambitieuses marionnettes dont il a tiré les fils et dans lesquelles, jusqu'ici, on croyait voir, on cherchait le jeu secret de l'histoire ». Rousseau avait prophétisé tout cela : « Les députés du peuple, avait-il dit, ne sont ni ne peuvent être ses représentants, ils ne sont que ses commissaires. » Or, ajoute Cochin, l'étonnant, c'est que Rousseau et Michelet ont raison. C'est une foule qui semble sans chefs et sans lois qui « gouverne et commande, parle et agit, pendant cinq ans, avec une précision, une suite, un ensemble merveilleux ».

« Ce gouvernement du peuple », que Cochin appelle une démocratie pure et qu'il distingue de notre démocratie tempérée ou parlementaire, il faut l'étudier. On voit dans toutes ses démarches un bien remarquable concert. « Requêtes pareilles en novembre 1788, de Rennes à Aix, de Metz à Bordeaux ; requêtes pareilles en avril 89 ; même affolement sans cause vers le 10 juillet, mêmes émeutes le 20, même armement le 25 ; même coup d'Etat *patriote* tenté ou réussi dans toutes les communes du royaume, du 1er au 15 août, — et ainsi de suite jusqu'à Thermidor. » On voit les cahiers de Paris demander la démolition de la Bastille et préparer le 14 juillet, les cahiers de Dijon décrire par avance le scénario du jeu de Paume, ceux de Dax et de Bayonne leur faire écho à l'autre bout de la France. Que devient dès lors l'imprévu de ces journées fameuses et leur spontanéité ? « Dans le domaine des faits dit M. de M., toutes les recherches de Cochin aboutissent à une conclusion essentielle: la négation du mouvement spontané. La Révolution n'a été ni spontanée, ni de consentement unanime. Elle apparaît comme une œuvre préparée, organisée, artificielle, depuis le début jusqu'à la fin, depuis l'ère des philosophes jusqu'au règne des terroristes. »

Ce qui meut toute l'immense machine, ce sont les « Sociétés », sociétés de philosophes (au sens voltairien), puis la Maçonnerie, puis les Clubs. Cochin constatera que la démocratie pure a pour condition essentielle la constitution de « Sociétés ». *Le gouvernement du « peuple » est celui des clubs, des comités, des soviets, et il ne peut être que cela sous peine de n'être pas.* « Auguste Cochin, ajoute M. de M., est mort quelques mois avant la révolution russe. Il ne lui a pas été donné d'assister à cette vérification de toutes ses conceptions. Son œuvre en a reçu du moins un hommage inattendu. »

M. de M. remarque encore que selon l'idée de Cochin la maçonnerie ne représente qu'une partie, importante sans doute, mais pas unique, dans l'orchestre philosophique. « De 1769 à 1780, dit Cochin, on voit sortir de terre des centaines de petites sociétés... cachant mal des visées politiques sous des prétextes officiels de science, de bienfaisance ou de plaisir: sociétés académiques, littéraires, patriotiques, musées, lycées, sociétés d'agriculture même ». A la veille de 89 tout le pays est intoxiqué de « sociomanie ».

Ce n'était pas sans doute la première fois que les hommes s'unissaient en sociétés pour la diffusion d'une conception de vie. Mais les sociétés de pensée du XVIIIme siècle possèdent des caractères particuliers. A la ressemblance de nos sociétés financières modernes, elles n'engagent pas la personnalité de leurs membres. Elles sont constituées par des irresponsables. Elles construisent en l'air et dans l'abstrait un idéal politico-religieux. Des groupes dispersés un peu partout y adhèrent. A cet idéal collectif l'anonymat confère un mystérieux prestige. Il apparaît comme l'expression d'une volonté « géniale », invisible, sainte, irrésistible et infaillible autant que le Dieu de l'ancienne foi. C'est alors que l'on voit, suivant un processus analysé en détail par Cochin, « que dans un pays où les anciens corps indépendants, provinces, ordres ou corporations, tombent en poussière, un parti organisé d'une certaine manière s'empare fatalement de l'opinion, la dirige artificiellement. Le règne de l'intérêt général, celui de la majorité numérique, sont des chimères: *le peuple passe des mains de la minorité qui a le droit de commander, aux mains de la minorité qui a l'art de tromper* ».

C'est au nom de la « volonté générale » et pour constituer son universalité, qu'on s'efforce de renverser toutes les institutions préexistantes, autant celles qui sont légitimes que les autres. On veut arracher l'homme à ses cadres naturels pour le jeter dans le torrent révolutionnaire. On veut le libérer de sa maison, faire le vide autour de lui pour le forcer à entrer dans la grande caserne. C'est à quoi tend la liberté de pensée, de parole et de presse. Et si l'homme, ainsi libéré de son passé, refuse d'entrer dans les cadres révolutionnaires, « on le forcera d'être libre » (Rousseau), on lui fera sentir le « despotisme de la liberté » (Marat).

Dans un pareil système ni le Droit, ni la Vérité n'ont plus de règle objective. Ils sont l'expression de ce qu'on dit être le nombre ; ce n'est en réalité que le triomphe d'un idéal de mort qui réduit en poudre les sociétés naturelles et vivantes pour fabriquer la nouvelle société uniforme et mécanique.

On voit l'intérêt extrême des vues que nous ne faisons ici que signaler.

S'il nous fallait, après avoir pris connaissance de la pensée d'Augustin Cochin, porter un jugement d'ensemble sur la Révolution, nous dirions qu'il faut chercher bien avant le XVIIIme siècle les sources de l'esprit révolutionnaire, et de l'esprit moderne qui en dérive. Nous remonterions au XVIme, au XVme et au XIVme siècle, jusqu'à l'esprit d'hérésie qui renversa l'ancienne organisation du monde que fut la chrétienté. Mais il faudrait dire que la Révolution avait gardé jusqu'alors les formes d'expression, de traduction, de diffusion traditionnelles, tandis qu'au XVIIIme siècle, elle trouve le langage et l'enveloppe qui

lui sont propres. La vérité est déclarée subjective, la « volonté générale » est déclarée sainte, le droit est déclaré l'expression du nombre. Toutes ces formules que la Révolution antichrétienne commencée au XIVme avait préparées, s'affirment alors ouvertement.

Signalons quelques légères inexactitudes. A. Cochin veut dire que l'Eglise était extraordinairement unie au XIIIme siècle alors que le traité théologique de l'Eglise n'avait pas encore été systématisé, ce qui est vrai; mais il ajoute que « l'Eglise n'est même pas nommée dans la Somme de saint Thomas », ce qui ne l'est plus. On dit (p. 129) que la société du XVIIIme siècle se fonde sur le droit révolutionnaire « comme les anciennes monarchies étaient fondées sur le droit divin des rois ». Mais l'expression « droit divin des rois » s'emploie le plus souvent pour désigner l'erreur de ceux qui prétendent que la royauté est le seul régime admissible, et qu'elle est voulue de Dieu dans l'Etat au même titre que la Papauté dans l'Eglise. En outre, quelques distinctions faites pour la commodité de la recherche historique, seraient à retoucher légèrement du point de vue théologique.

Du point de vue suisse, je relève dans cet ouvrage une critique, qui ne me déplaît point trop, de la devise : *Un pour tous, tous pour un*, dans laquelle on peut trouver ou à laquelle on peut prêter une signification rousseauiste. L'amour évangélique de Dieu et du prochain tel que l'entendait A. Cochin, « n'a rien de commun, dit M. de M., avec la *fraternité* révolutionnaire, avec la devise syndicaliste *un pour tous, tous pour un*, formule impersonnelle et anonyme grâce à laquelle, comme dit Rousseau, *chacun se donnant à tous ne se donne à personne*. Cochin aurait dit: *Chacun pour chacun*, chacun pour son voisin, pour son frère qu'il connaît, non pour une multitude qu'il ne connaît pas. Il ne s'agit pas de l'amour en paroles, d'une vague humanité, ni même de tel ensemble de concitoyens ou de compatriotes, mais bien de l'amour en action du prochain, *proximus*, le plus proche, le blessé de l'Evangile secouru par le Samaritain. » Il ne nous appartient pas de refaire une devise à la Suisse. Mais il nous appartient certes de gloser celle qui existe. Et nous dirons: *Un pour tous*, c'est-à-dire chaque homme, en tant que périssable, pour la patrie qui est meilleure, mais encore périssable; et *tous pour un*, c'est-à-dire la patrie périssable pour la destinée vraie, éternelle et surnaturelle de chaque âme. Ce n'est pas à la « philosophie des lumières », c'est à la doctrine du Docteur commun de l'Eglise romaine que nous éclairons la devise d'une patrie qui naquit avant Rousseau.

Il est remarquable qu'A. Cochin qui a dénoncé les vices de l'esprit de corps dans la Révolution les a poursuivis partout où il les a rencontrés, même dans la Confrérie du Saint-Sacrement au XVIIme siècle, dans les sociétés royalistes de 1815. Mais en marquant le faible des sociétés purement humaines, il a reconnu magnifiquement les prérogatives de la seule société divine qui soit sur terre. Le christianisme, dit-il, « a fondé toutes les nations de l'Europe sur des assises religieuses. Et pourtant ce n'est pas de l'intérêt de l'union, de la défense, du souci de la cause, qu'il s'inspire, mais de la doctrine de vérité de Dieu, du Christ, de la Vie éternelle ». Et il ajoute qu'avec les *moines*, on est, comme les noms l'indiquent, à l'opposé du *socialisme:* « Ces isolés dans la foi, ces moines, furent les seuls collectivistes de fait; tant il est vrai que seule peut associer avec cette force la foi qui isole avec cette rigueur ».

C. J.

* * *

Dr Fred. Blanchod, *Le Beau voyage autour du Monde*, Lausanne, Payot 1928, 234 pages, une carte et des photos.

C'est peut-être paradoxe d'écrire le mot de Pascal: *Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne savoir pas demeurer au repos dans une chambre*, en tête du récit d'un voyage autour du monde qui finit dans une louange de la nature luxuriante: « Je reverrai Sorrente et l'Italie... je chercherai à comprendre sans y parvenir, pourquoi jamais cette civilisation parfaite ne m'a donné la plénitude de sensation que j'ai trouvée pendant mes voyages en Extrême-Orient ». L'épigraphe à laquelle penserait le lecteur serait plutôt le fameux: *Je suis un homme pour qui le monde extérieur existe.* Et pourtant la phrase finale ramène l'attention vers les choses de l'âme évoquées dès le début: « J'appellerai ma maison l'*Escale*; de mes fenêtres, je verrai le profil des coteaux de Lavaux se pencher vers le lac; je verrai passer tout en bas les express du Simplon qui emmènent si loin ceux que le goût de connaître invite aux départs, ceux que leur inquiétude pousse à se déplacer en surface, moins heureux en somme que les sages qui savent mouvoir leur âme en profondeur sans changer de lieu. Le soir, je verrai les lumières de la côte se confondre avec les étoiles, elles me rappelleront tous les phares que j'ai vus jalonner les rivages du monde. »

On ne s'ennuie pas à lire ces pages. Elles révèlent des dons très vifs d'observateur, de coloriste,

de narrateur. Jamais le récit ne languit. A peine a-t-on vu les choses qu'on est poussé en avant. Il faut bouger avec l'auteur.

Les traits pittoresques foisonnent. Mais nous tenons à transcrire ici une petite description de Bénarès que nous dédions aux dames théosophes de chez nous qui vantent hebdomadairement la sagesse de l'Inde en buvant du thé: « Un brahmane s'écarte brusquement pour éviter mon contact impur, une femme cache son pot d'eau que mon ombre pourrait souiller. Partout sont les linguams dans leur cercle symbolique, peints en noir ou en vermillon et arrosés de beurre fondu. On glisse sur des fleurs écrasées, sur les excréments des vaches sacrées qu'on pousse avec respect quand elles obstruent le passage. Les petits bonzes de cuivre brillent dans les boutiques des marchands d'objets de piété.

« Tous les dieux, incarnation de Brahma, de Siva et de Vishnou sont adorés ici. Il y a le temple du dieu éléphant qui trône dans une cour jonchée de roses et de jasmins de Perse, du dieu paon et de la déesse des singes; il y a le temple du Népaul aux sculptures indiciblement pornographiques, de la déesse Ampurna qui sauve de la faim, du dieu qui garde les voleurs. Il y a surtout la Pagode d'Or qui dresse par-dessus les autres sa haute pyramide de cuivre doré; on y vénère le taureau de Siva.

« Dans ces temples, devant les monstrueuses idoles, de vieux brahmanes entretiennent le feu des lampes...

« Au moment des pèlerinages plus de 50 000 personnes campent sur les rives du fleuve, les Anglais ont compté dans la ville 500 000 idoles de pierre, de bois ou de carton, chacune a ses adorateurs, les Hindous prétendent même qu'on compterait facilement un million d'idoles, mais ils exagèrent.

« La loi religieuse défend de balayer la Ville Sainte, sauf à certaines dates et c'est sur ce sol souillé que déambulent les cortèges de noces, les fous qui vocifèrent, les malades qui se plaignent et les convois funèbres. » C. J.

JOSEPH WILBOIS, *L'Homme qui ressuscita d'entre les Vivants.* (Coll. « La Nef ». Aux Editions Spes. Paris. Sous le Signe des Lettres 1928).

En prenant conscience — trop tard — de ses responsabilités, un père qui a poussé son fils vers l'erreur, entreprend avec une ténacité surhumaine de se refaire une âme nouvelle. Après avoir tracé avec amertume un tableau de la société dans laquelle il a grandi et qui l'a conduit par son christianisme formaliste à l'irréligion, il fait le procès des doctrines philosophiques, sociales, politiques dont s'est nourrie sa génération, celle de l'affaire Dreyfus. Il raconte enfin comment la grande guerre de 1914 l'a séparé de son enfant en proie à une brutalité exaspérée qu'il cherche à assouvir au moyen des utopies révolutionnaires. Cette longue confession, où le confident intervient très rarement, touche avec sûreté, nerveusement, à une foule de problèmes, historiques, religieux, philosophiques, toujours actuels. D.B.

JULES-PHILIPPE HEUZEY., *Les Dominicole.* Roman. (Paris 1928).

Une solidarité lie les jumeaux: lorsque Dominique sera tombé dans de graves erreurs, sa sœur Nicole se sentira responsable de son salut. Pour le racheter, elle se sacrifiera en rompant ses fiançailles et en devenant religieuse. — C'est un roman dont la beauté la plus certaine réside dans l'exaltation de la charité fraternelle, du sacrifice héroïque. On pourrait remarquer cependant que si le sens de la solidarité atteint cette puissance chez Nicole, il n'existe presque pas chez son frère. On ne voit pas qu'un sentiment particulier dans les circonstances difficiles le rapproche désormais de sa sœur; une habitude, peut-être. Nicole paraît plus que sœur jumelle. Tout ce roman se déroule rapidement. Des tableaux juxtaposés plutôt qu'enchaînés, montrent entre autres le type très bien saisi d'une jeune fille moderne, déniaisée et provocante qui ne connaît plus la sainte pudeur. A titre secondaire, *Les Dominicole* représentent aussi l'antagonisme de deux générations dont la plus jeune est dominée par le prestige du mythe russe. D. B.

ADOLPHE RETTÉ, *Le Voyageur étonné.* (Paris 1928).

Pieuses légendes, souvenirs, réflexions, petites anecdotes, bibliographies et jugements — parfois sévères et bien contestables (voir entre autres son jugement sur Claudel.) Ce recueil, avec une grande franchise de ton, avec émotion, évoque l'image originale d'un isolé volontaire qui, depuis sa conversion, s'est voué au service de Dieu. D. B.

Chroniques du « Roseau d'Or », nº 3, IVe série, Paris, Plon 1929, 362 pages.

Ce volume de chroniques, est particulièrement réussi. Il nous faudra revenir soit aux *Conversations* de Paul Claudel, soit aux *Extraits d'un Journal* de Charles du Bos où l'on peut suivre avec net-

teté et comme sous un verre les mouvements d'une âme toute droite, attachante, lucide et merveilleusement informée. M. du Bos nous présente en outre la traduction, faite par Marthe Nouguier, d'un essai du poète catholique Francis Thompson, sur Shelley.

On lira avec plaisir et délassement les *Paysages Goethéens* de J. Jœgernsen, traduits par Mme M.-Th. Léon-Dufour, et dont « Nova et Vetera » eut l'an dernier le privilège de présenter quelques lignes. C'est Gœthe, ce prodigieux et dangereux génie, reflété dans un fiord danois tranquille et doux.

Les pages sur *Le Prince de ce Monde*, signées R. M. sont d'une beauté magnifique et profonde. C'est tout l'horizon de la grâce et des ténèbres éternelles qui est déchiré devant nos yeux, et le sens tragique de cette vie qu'on nous rappelle:

Lucifer a jeté sur nous le filet invisible mais fort de l'illusion. Il fait aimer l'instant contre l'éternité, l'inquiétude contre la vérité. Il nous persuade que nous ne pouvons aimer la créature qu'en la déifiant. Il nous endort, il nous fait rêver (il interprète nos rêves), il nous fait œuvrer. Alors l'esprit de l'homme est porté sur des eaux marécageuses. Et ce n'est pas un des moindres succès du diable que de convaincre les artistes et les poètes qu'il est leur collaborateur nécessaire, inévitable, et le gardien de leur grandeur. Accordez-lui cela, et bientôt vous lui concéderez que le christianisme n'est pas praticable.

C'est ainsi qu'il règne en ce monde. En vérité, il semble que tout lui appartienne, et qu'il faille tout lui arracher. Et pourtant tout lui a déjà été arraché, il est dépossédé, — cette fois sans revanche possible, — de l'empire perdu dans la catastrophe première et reconquise dès le Paradis terrestre. Le monde est sauvé, délivré de lui. Oui, mais à condition que le sang rédempteur soit appliqué au monde et reçu *dans les âmes. Toute place que ce sang n'a pas touchée, l'usurpateur l'occupe encore...*

Regnavit a ligno Deus. *Ce ne sont pas des paroles vides de sens, ni une poétique métaphore. C'est l'infrangible et primordial axiome de toute l'économie humaine. Ce n'est pas un fait à enregistrer comme aboli dans le passé, c'est une vérité toujours urgente.* C. J.

A. Bessières, *L'Evangile du Chef*. Edition Spes, 17 rue Soufflot, Paris (5).

On l'a dit et redit: le monde moderne ne sait plus ce que c'est que l'obéissance. Cela vient de ce que les inférieurs sont las d'obéir, mais cela vient aussi de ce que ceux qui sont constitués en dignité, les chefs responsables, ne savent plus assez leur devoir de *chefs*. Cette carence des chefs, on la peut remarquer partout plus ou moins. C'est qu'on ne s'improvise pas *conducteur d'hommes*, il faut apprendre ce qui est nécessaire à une pareille vocation, et l'on ne trouve pas à portée de main beaucoup d'ouvrages en langue vulgaire qui traitent convenablement, du point de vue moral, un si grave sujet. On est d'autant plus heureux alors de rencontrer, sous une forme parfaitement accessible à tout le monde, exprimés d'une façon pittoresque et saisissante, l'ensemble des préceptes moraux qui se rapportent à la vertu du *commandement*. Nous voulons parler du petit volume publié par le P. Bessières et intitulé: *L'Evangile du chef*. Voici longtemps déjà que ce petit ouvrage a paru, la première édition a été très vite épuisée, nous voudrions le faire connaître mieux encore dans nos milieux romands et signaler à l'attention de tous ceux qui sont, à des degrés divers, chargés de la conduite des hommes. Rien de mieux pour un sérieux examen de conscience. C'est le traité de la *Prudence* de saint Thomas exposé sous une forme moderne.

L'ouvrage est divisé en quatre livres: savoir, vouloir, lutter, mourir. Une introduction nous dit d'abord la raison d'être du petit volume et l'esprit qui l'anime:

DES CHEFS ! Le salut et la prospérité de toutes les entreprises politiques, sociales ou religieuses, tient en ces deux mots. C'est une science et un art que de devenir chef.

Les aptitudes, le jeu de la vie, feront plus que les méthodes. Mais le génie est rare et les méthodes ne sont point inutiles même au génie.

Que de magnifiques énergies gaspillées parce qu'elles s'ignorèrent, parce que nul ne fut là pour les révéler à elles-mêmes, parce qu'un chef maladroit ou indigne les brisa !

L'effroyable marée d'anarchie déchaînée sur le monde est faite de l'avortement de milliers de chefs.

Car il en fallait une multitude pour le salut de la société et la venue du règne de Dieu.

Il fallait des chefs d'armée, des chefs de compagnie, des chefs de section, des chefs d'escouade.

DES CHEFS, au sanctuaire, à l'armée, à l'usine, au chantier, au village, dans les Académies et les Parlements ! Si l'étendue des responsabilités n'est pas la même partout, l'âme qui doit y faire face est identique.

Mais comment se formeront les chefs que le monde réclame ? A l'exemple du Christ et en s'inspirant de sa formule: « Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir. » Et l'auteur, au commencement de chacune des divisions de son ouvrage, je dirais volontiers, de son *Catéchisme du commandement*, nous propose l'ensei-

gnement du Maître. Et à la suite de la leçon donnée par l'Evangile, on nous montre quelle application certains ont su en faire. Nous ne pouvons pas songer à donner ici un *Résumé* de ce merveilleux petit livre. Sous les quatre titres indiqués, c'est une série de médaillons, sans un seul trait inutile, des appels vibrants au devoir d'un chef digne de ce nom. Nous donnerons ici en exemple celui qui est intitulé: *Serviteurs paresseux.*

JESUS CHRIST : Tu me répondras non seulement du mal que tu auras fait, mais de celui que tu auras permis: *non seulement des fautes que tu commets, mais du bien que tu omets. En te faisant chef, j'ai mis sur tes épaules toutes ces responsabilités, les tiennes et celles de tes serviteurs.*

C'est par le péché d'omission *que ma cause a connu tant de désastres.*

Rappelle toi la sentence du dernier jugement. Un seul péché, le péché d'omission, y justifie ma réprobation :

« J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais sans asile, et vous ne m'avez point accueilli ; nu et vous ne m'avez point vêtu ; malade et en prison et vous ne m'avez point visité. »

Certes, je n'oubliais point ceux qui m'avaient dépouillé, affamé, emprisonné — mais leur crime n'eût point été possible sans la lâcheté de ceux qui laissaient faire, qui fermaient les yeux, qui désertaient à l'heure du combat.

Considère autour de toi, les ruines accumulées, compte les : regarde ces millions d'enfants livrés à l'éducation sans Dieu, ce monde ouvrier gorgé d'un opium mortel qui lui fait voir un ennemi dans le Christ ouvrier. Né dans une pauvre étable, j'appelai les bergers, les premiers, à m'adorer ; pendant trente ans je vécus à Nazareth, en humble ouvrier. Mon Eglise fut la bienfaitrice séculaire et désintéressée du pauvre, du travailleur. Et voilà que les masses me blasphèment, moi et mon Eglise, par la faute de mes chefs.

Considère l'empoisonnement méthodique de millions d'intelligences et de cœurs, par la presse immorale ou irréligieuse.

Pourquoi les miens ont-ils laissé l'ennemi tourner contre Moi une arme dont ils pouvaient s'emparer les premiers ? Péché d'omission !

Regarde la division, la dispersion qui règnent parmi les miens, alors que mes ennemis font taire leurs inimitiés pour s'unir contre Moi — Et pourtant c'est moi, et non point eux, qui ai prononcé cette parole: « Qu'ils soient un, ô Père, comme nous sommes Un » et c'est moi qui vous ai donné à tous, même aux petits enfants, le pain de l'Unité. »

Nous terminons à regret par cette citation, il y en a tant d'autres, aussi alertes, aussi suggestives de nos devoirs. Tenez par exemple encore ce commencement du commentaire sur les paroles de Jésus: « Martha sollicita es ».

Ne confonds jamais l'Activité *avec* l'Agitation.

Le chef agité va, vient, bouscule tout le monde et lui-même. Le chef agité se fatigue et s'essouffle pour des résultats médiocres.

Le chef actif et calme conduit, avec méthode, sans fracas, avec peu de paroles, toutes les volontés vers le but.

Nos lecteurs voudront voir par eux-mêmes quelles richesses renferme le petit livre que nous leur signalons ici. Puissent-ils le méditer longuement, le savourer, et le mettre en pratique.

F. C.

LIBRAIRIE J. JACQUEMOUD

ARTICLES RELIGIEUX :-: LIVRES DE PIÉTÉ

Genève :: Corraterie 20 :: **Genève**

Téléphone Stand 17.93 Chèques postaux I. 1607

Somme théologique
de
Saint Thomas d'Aquin

en cours de publication
texte latin et traduction française

(Cette édition comprendra 30 volumes environ, format élégant, 10 × 17, chaque traité est présenté par un spécialiste, avec les textes latin et la traduction française, accompagnés de notes et appendices — Paraît **broché à 2.75 et 3 fr., relié 3.75 et 4 fr.**, suivant volume.

MGR. BESSON

Evêque de Lausanne, Genève, Fribourg

SAINT PIERRE ET LES ORIGINES :: de la Primauté Romaine ::

magnifique volume, abondamment illustré, nombreuses planches en couleurs.

PRIX:

broché . . . . . fr. 25.—
relié plein toile » 30.—
relié peau . . . . » 40.—

Facilités de paiement.

CHANT GRÉGORIEN

EDITIONS RYTHMIQUES DE L'ABBAYE DE SOLESMES

PUBLICATIONS DE LA REVUE DES JEUNES

DÉPOSITAIRE DES

Editions Spes, Paris - Editions de la Vie spirituelle, St-Maximin
Librairie DE L'ART CATHOLIQUE, Paris

Editions liturgiques : Mame - Pustet - Dessain - Desclée & Cie.

Abbaye de St-André	Apostolat de la prière	Abbaye de Maredsous
Lophem-Lez-Bruges	Toulouse	Belgique

Bibliothèque Catholique des Sciences religieuses, — Bibliothèque Catholique Illustrée (Editions Bloud et Gay.)

Succès de l'année: R. LEYVRAZ

Les Chemins de la Montagne

1 volume Ars et Fides fr. 3.— (récit de sa conversion)

SERVICE DE COMMISSION

La Librairie J. Jacquemoud se charge de procurer très rapidement tous ouvrages de religion, d'apologétique, de littérature, romans choisis, etc. aux meilleures conditions. *En relations avec tous les Editeurs catholiques. Ouverture de comptes en francs français.*

ABONNEMENTS A « NOVA ET VETERA » SANS FRAIS

ET A TOUTES REVUES CATHOLIQUES